N° 912 47e Année T. CCLXVIII 15 Juin 1936

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE
DIRECTEUR GEORGES DUHAMEL



Georges Duhamel	*Adieu à Henri de Régnier*	449
Robert Honnert	*Henri de Régnier*	454
Ernest Tisserand	*Paulin*, nouvelle	474
Lucien Guitard	*Poèmes*	482
Jean-Édouard Spenlé	*Deux Conceptions de l'Éducation : Humanisme et Racisme*	486
Émile Bernard	*Le Symbolisme pictural, 1886-1936.*	514
Alfred Mortier	*L'Européen tel qu'on le parle*	531
Professeur Léon Binet	*Quel est le sexe le plus fort? Notes de Physiologie comparée*	546
Henri Sales	*Office des Morts*, nouvelle	557

REVUE DE LA QUINZAINE. — Emile Magne : **Littérature**, 567 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 574 | John Charpentier : **Les Romans**, 578 | Pierre Lièvre : **Théâtre**, 583 | Marcel Boll : **Le Mouvement scientifique**, 586 | A. van Gennep : **Histoire des Religions**, 591 | Charles-Henry-Hirsch : **Les Revues**, 594 | Gaston Picard : **Les Journaux**, 602 | René Dumesnil : **Musique**, 608 | Gustave Kahn : **Art**, 613 | Charles Merki : **Archéologie**, 622 | René Martineau : **Notes et Documents littéraires.** *Un inédit de Tristan Corbière*, 624 | Charles Léger : **Notes et Documents artistiques.** *A propos du centenaire de Fantin-Latour*, 626 | Ed. Ewbank : **Chronique de Belgique**, 633 | François-Paul Raynal : **Lettres romanes**, 637 | Emile Laloy : **Bibliographie politique**, 644 | Mercvre : **Publications récentes**, 649; **Echos**, 652; **Table des Sommaires du Tome CCLXVIII**, 671.

—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr.— Étranger: 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif, ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ADIEU A HENRI DE RÉGNIER

—

Les revues sont des organismes à réactions lentes : quand cette page paraîtra, le monde misérable où nous vivons, ce monde anxieux, tourmenté, frivole, infidèle, aura sans doute accepté déjà la mort d'un grand poète comme il accepte tout, en ce moment, avec hébétement et lassitude. Pour nous, cette mort nous déchire : un de nos maîtres nous quitte, l'un des mieux aimés, l'un des derniers aussi. Notre douleur se mêle d'une angoisse bien naturelle, car nous sentons, comme Elie Faure me l'écrivait après la mort de mon père, que, bientôt, il n'y aura plus personne entre nous et la mort. Notre dernier rempart de chair et d'âme cède et s'effondre sous nos yeux.

Les jeunes hommes, les compagnons, les amis avec lesquels j'ai débuté dans les lettres, il y a trente ans, ne songeaient guère, quand ils invoquaient leurs aînés, aux grands réalistes et naturalistes qui nous ont pourtant appris tant de choses. Nous les admirions sans vraiment les appeler à l'aide. Nos maîtres, ceux à qui chaque jour nous rendions un culte fervent dans le secret de notre cœur, ceux dont nous aimions à célébrer la gloire, pieusement, pendant les soirées de lecture et d'élévation, nos maîtres étaient des poètes. Ceux vers lesquels nous nous tournions chaque jour s'appelaient Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Verlaine, et, parmi les vivants, ceux qui se présentaient à nos regards comme les héros du symbolisme : Verhaeren, Maeterlinck, Claudel, Henri de Régnier, d'autres encore. Vraiment, l'œuvre de ces

hommes était notre nourriture et notre trésor. La poésie seule nous semblait digne d'orner et d'enrichir une existence lumineuse, une existence noble. Nous allions répétant : « Il n'est que poésie ! » Et nous n'étions certes pas les seuls : lorsque ma route a enfin rejoint — je ne dis pas croisé — celle de François Mauriac, nous avons découvert avec ravissement que nous savions par cœur les mêmes fragments de poèmes, que nous avions bu le même lait, chanté les mêmes chansons.

Un tel amour pour les choses de la poésie n'allait point, vis-à-vis des hommes, sans une grande timidité. Pour un garçon de vingt-cinq ans, M. de Régnier était une figure imposante. Sa longue face extraordinaire, sa haute stature, ce grand air qu'il avait toujours, il n'en fallait sans doute pas davantage pour m'incliner à la réserve. D'autres raisons, plus profondes, travaillaient dans le même sens. Ceux que nous avions choisis pour maîtres m'inspiraient trop de respect pour qu'il me vînt à l'esprit de les traiter comme le reste des mortels. Troubler leur travail ou même ou surtout leurs rêveries, m'introduire dans leur particulier sans un mobile impérieux, voilà certes une pensée qui ne me fût même pas venue. J'envoyais à M. de Régnier mes ouvrages de débutant. Il me répondait toujours des lettres charmantes. Il me fit bientôt l'honneur de m'adresser ses beaux livres. N'importe ! je ne me croyais pas le droit d'aborder à l'improviste un de nos personnages vénérés. J'attendais non point une chance : il s'en présentait souvent. J'attendais l'événement décisif, la conjoncture indiscutable. Je rencontrais parfois M. Henri de Régnier dans les couloirs ou les escaliers du *Mercure de France* dont j'étais, environ ce temps, devenu l'un des collaborateurs assidus, de ce *Mercure de France* auquel M. de Régnier a donné, livre par livre, entre 1899 et 1936 toute son œuvre admirable, je rencontrais, dis-je, M. de Régnier et je le saluais sévèrement, sans m'arrêter jamais. Je l'apercevais parfois au théâtre et j'agissais de même. Un jour M. Ochsé fit une belle conférence sur l'œuvre d'Henri de Régnier. J'y assistais dans un coin. Ma femme, en longue robe blan-

che, lisait des pages du maître. Minutes exquises et qui sont demeurées vivantes au plus radieux de ma mémoire. La séance finie, je ne fis même pas un geste pour me faire présenter. J'attendais je ne sais quoi.

Un jour, M. de Régnier fut élu par l'Académie. Cela me bouleversa parce que j'avais alors, sur le pouvoir temporel et les honneurs, les idées qu'on doit avoir entre vingt-cinq et trente ans et qu'il est naturel de voir mûrir avec le temps. Je rédigeais alors, au *Mercure,* la chronique des poèmes. A quelque temps de là, j'apportai donc un article tout brûlant et qui commençait ainsi : « M. de Régnier avait à choisir entre notre amour et l'Académie. Il a choisi l'Académie... » Alfred Vallette laissait à ses collaborateurs une liberté presque infinie. Il me conseilla toutefois de réfléchir avant de confier cette phrase à l'impression. Cher et admirable Vallette! Dix minutes plus tard, j'avais réfléchi, c'est-à-dire supprimé la phrase. A la pensée qu'elle aurait pu blesser Henri de Régnier et peut-être le faire souffrir un peu j'en ai eu, par la suite, du regret et de la honte. Je lui ai dit la chose, un jour, en déjeunant, chez des amis. Il a rougi brusquement de cette façon presque enfantine et bien belle qu'il avait parfois de rougir. Il a rougi, puis il a ri d'un rire tendre et charitable.

Qu'une minute encore je songe à ce temps de notre jeunesse! L'art de M. de Régnier illustrait à merveille cette doctrine de l'évasion qui n'était pourtant pas la nôtre et que j'opposais parfois, dans mes chroniques du *Mercure,* à celle de l'acceptation. Nous étions fermement résolus à regarder, face à face, ardemment, ce temps où nous allions vivre. Nous étions résolus à étreindre, de toute notre force, la vie, notre époque et le drame de notre époque. Ce n'était pas la leçon de M. de Régnier. Il s'était, dès le début, évadé, puis retranché dans le rêve. Il vivait délicieusement dans les estampes des siècles révolus. N'importe! il n'y a, pour le poète, que deux attitudes : s'évader ou accepter. M. de Régnier s'évadait à merveille. Et quand je le voyais, de loin, je me répétais, tout bas :

Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.

La force de la poésie est si grande, si belle, si parfaitement enivrante que je regardais mon poète avec une profonde, une filiale gratitude.

Et puis, un jour, je cessai d'être un nom pour devenir un visage. Blanche, ma femme, venait de me présenter et Henri de Régnier disait, en m'enveloppant d'un calme regard affectueux, cette phrase que j'ai entendue, plusieurs fois, dans des circonstances analogues : « Comment, vous êtes Duhamel! »

Depuis ce temps, Henri de Régnier a été pour moi le frère aîné, généreux, précieux, réconfortant qu'il pouvait et savait être avec tant d'élégante simplicité. Mon œuvre a grandi lentement, à côté de l'œuvre d'Henri de Régnier, dans la paix de ce *Mercure* auquel, à l'exemple de notre maître, je suis demeuré joyeusement fidèle. M. de Régnier a été mon parrain en bien des circonstances de ma carrière. Il devait, le mois prochain, s'asseoir à mon côté sur ce banc de l'Académie, où, depuis déjà longtemps, il me priait de le rejoindre et où je ne le retrouverai plus.

Le 28 septembre dernier, je suis allé vers midi, en sortant du *Mercure de France,* annoncer à M. de Régnier la mort d'Alfred Vallette. Il a rougi soudainement, puis il s'est mis à pleurer, son long visage dans ses mains. Et j'ai eu grand peur, car je redoutais les caprices d'un cœur épuisé.

Pendant ce dernier hiver, M. Robert Honnert a prononcé, sur l'œuvre de Régnier une belle conférence dont nous publions aujourd'hui même le texte, hommage de la génération nouvelle à celui qu'elle tient, comme nous, pour un de ses meilleurs maîtres. M. de Régnier assistait à cette fête de poésie. Ma femme, comme autrefois, a lu des pages de vers et de prose et j'ai retrouvé le même enchantement. Parfois, le poète se dressait et nous montrait son étrange et hautaine figure. Il avait l'air paisible, heureux. Mais il nous a dit plus tard qu'au milieu de la séance, il avait pensé mourir.

Nous espérions quand même l'une de ces rémissions miraculeuses où, pendant des années entières, la mort semble oublier son office. Nous avions tort d'espérer.

Il va nous falloir maintenant, au long des jours à venir, apprendre à mesurer, en nous, le vide qui vient de se creuser.

GEORGES DUHAMEL.

HENRI DE RÉGNIER

—

On me permettra d'évoquer une après-midi de cet hiver où, dans la salle Chopin trop étroite, M. Abel Bonnard, en quelques phrases chatoyantes et sensibles, ouvrit une séance d'hommage à Henri de Régnier, organisée par Mme Marguerite Jules Martin au nom de la Société de Poésie, et dans laquelle Mme Blanche Albane fit une rare et précieuse apparition. Parmi la foule qui se pressait à l'orchestre, à côté de Mme Gérard d'Houville et de Mme René Doumic, on voyait Henri de Régnier lui-même qui avait cédé aux instances de ses amis et qui, malgré le froid vif ce jour-là et l'état déjà précaire de sa santé, avait accompli l'effort de se rendre à cette fête donnée pour lui; et il fit bien; car il dut, en dépit de son scepticisme et de son excessive modestie, constater à quel point, dans cette époque qui passe pour si indifférente aux poètes, l'union d'esprits issus des disciplines les plus opposées se scelle avec enthousiasme autour d'une grande œuvre.

En m'offrant d'être, dans ces émouvantes circonstances, le porte-paroles de tous auprès d'Henri de Régnier, peut-être s'était-on souvenu que ma première œuvre, éditée quand je traînais encore sur les bancs de Louis-le-Grand, fut une plaquette consacrée au grand poète qui venait cette année-là d'atteindre une de ses cimes avec *Vestigia flammae*. Peut-être la Société de Poésie avait-elle vu, dans ce choix fait naguère par un écolier de moins de vingt ans, de quoi justifier son choix de cet hiver. Mais cette plaquette, heureusement épuisée, me paraît bien sommaire quand je l'entr'ouvre, et il me plaît de croire que j'avais été appelé pour des raisons plus solides.

J'aime à m'imaginer que ses amis, apportant à Henri de Régnier le témoignage de ses pairs en la personne de M. Abel Bonnard, avaient voulu adjoindre à cette autorité reconnue, et plus que suffisante déjà, la parcelle mystérieuse et peut-être injuste de pouvoir que tout être jeune tient du fait de sa jeunesse : le monde est ainsi fait que le destin des plus belles œuvres est fâcheux si les nouveaux venus s'en détournent, et peut-être n'était-il pas mauvais qu'un poète encore débutant vînt tout simplement admirer avec ses aînés une de ces constellations dont les feux purs brillent dans le ciel de la poésie et dont l'existence ne se discute pas.

Quelle étrange chose que la gloire! On pourrait croire qu'elle jette une infinité de ponts entre le poète qui s'en trouve le bénéficiaire et la multitude de ceux qui l'admirent. Et voilà au contraire que je viens d'employer des mots tels que ciel et constellations, qui ne signifient guère que la distance et l'isolement. On dirait que nous éprouvons une pudeur à traiter comme un homme susceptible de progrès ou de faiblesse celui qui a une fois atteint un certain degré de perfection; c'est un hommage que nous lui rendons, mais un hommage dangereux; c'est une confiance que nous affirmons en lui, mais une confiance qui paralyse, car nous sommes alors très près de donner le visage de l'indifférence à un sentiment qui n'est au fond que la sympathie sans réserve et le respect. Le plus grand triomphe que puisse obtenir tout être pensant qui tient une plume est d'être indiscuté; et il n'y a rien si l'on veut de plus terrible que d'être indiscuté; je me demande souvent si les pavillons de la gloire ne se plantent pas seulement sur des banquises où souffle un vent glacial; mais je pense aussi que le poète reste toujours un homme, sensible à l'affection humaine, même si ceux qui la lui vouent n'en sont pas au point où il se trouve et c'est pourquoi nous avions voulu parler de M. Henri de Régnier comme s'il n'était pas Henri de Régnier.

On rencontre souvent, dans les premières œuvres de celui qui sera grand, quelque poème où certes la maîtrise n'éclate pas encore; des gaucheries l'alourdissent;

il baigne dans l'espèce de brume qui entoure les œuvres à leur aurore; plus tard, l'auteur d'un tel poème fera cent fois mieux, et c'est pourtant là, dans cette tentative incertaine et charmante qu'il nous annonce tous ses thèmes, qu'il nous permet, si nous sommes attentifs, de pressentir tout ce qu'il deviendra; c'est le premier témoignage d'art et d'humanité qui enchante le critique lorsqu'il le découvre. Il me semble bien qu'on peut signaler dans *Les Lendemains,* recueil que M. Henri de Régnier publia en 1885 chez Vanier, lorsqu'il avait vingt et un ans, un de ces premiers et précieux jalons. C'est un poème intitulé *Le fleuve* dont je voudrais vous rappeler ce fragment :

Voguer longtemps, bercé du rythme monotone
De l'onde qui se fend sous l'élan du bateau,
Voguer à travers des paysages d'automne
Dans l'espoir d'arriver on ne sait où, bientôt;

Aspirer la fraîcheur des aubes renaissantes,
S'imprégner longuement de la langueur des soirs,
Où flottent des senteurs étranges et puissantes,
Et les frissonnements qui tombent des cieux noirs.

Car on peut supposer — ce rêve est doux à l'âme
Souffrant du souvenir qu'en vain elle a banni —
Qu'on s'en ira bien loin toujours et que la rame
Vous conduira finalement dans l'infini.

(*Premiers poèmes.*)

Nous sommes loin encore des couleurs, de l'harmonie et de la densité que M. Henri de Régnier atteindra par la suite, mais j'ai une faiblesse pour ces vers où son âme s'annonce. Et quelle est la vibration particulière de cette âme? Il n'y a pas un lecteur d'Henri de Régnier qui ne la sente, et pourtant, lorsque nous essayons de définir ce je ne sais quoi qui la fait pareille à nulle autre, quelle difficulté! La mélancolie des premiers romantiques est sonore, ingénue, et presque agressive. Ici, rien de pareil; la nostalgie sensuelle qui baigne les vers d'un Ronsard, — et plus Henri de Régnier avancera dans son œuvre et plus il aimera Ronsard, — cette nostalgie reste claire,

j'allais dire raisonnable, et ici, des mots, des images, des rythmes, s'échappent d'imperceptibles ondes qui vont du clair-obscur du poète émouvoir notre clair-obscur. La vibration de Baudelaire est pathétique et forcenée; il y a toujours une retenue dans les élans de M. de Régnier. Je pourrais poursuivre longtemps encore ces tentatives de comparaisons; mais peut-être ne sont-elles pas inutiles, car malgré tout elles m'amènent à éclairer cette qualité particulière de la nature d'Henri de Régnier; et si, dédaignant la chronologie, nous feuilletons son œuvre au hasard, nous en extrairons, çà et là, de beaux vers sombres et veloutés qui nous conduiront vers une définition sans doute plus juste de sa personnalité. Recopiée de sa main à la page de garde du petit livre que je lui consacrai, je relis cette strophe que sans doute il ne choisit pas au hasard :

Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable,
Sachant que tout est vain qui n'est pas éternel,
Et que rien ici-bas n'est guère plus durable
Que le souffle du vent et la couleur du ciel.

Et, au gré des poèmes, je détache ceci :

Prenez garde, l'amour est vain et n'est qu'une ombre;

ou bien encore :

Dédaignant l'action stérile et douloureuse;

ou bien :

Le désir de la mort, le désir de la joie;

et toujours :

Le bonheur est un dieu qui marche les mains vides
Et regarde la vie avec des yeux baissés.

Eh bien, avec ces vers et ceux qui chantent dans les mémoires, nous en avons assez pour essayer de traduire en clair le charme secret des poèmes de M. de Régnier. Il appartient à la noble race des insatisfaits, qui est celle de tous les êtres humains dignes de ce nom; et c'est pourquoi sa plainte errante éveillera toujours des échos dans le trouble plus ou moins conscient des êtres bien nés. Mais d'où vient cette insatisfaction? Elle tient à notre

condition même et c'est ce qui lui donne son caractère d'universalité. Epris d'harmonie, le poète n'entend à ses oreilles éclater que de fausses notes; épris de durée, il ne voit autour de lui que se défaire les choses; altéré de confiance et de sécurité, il ne voit que changer les cœurs; à l'univers qu'il rêve, il voit de jour en jour plus durement se substituer l'univers qu'il hait; et, dans ce monde mal fait, la leçon qu'il nous apporte est celle-ci : gémir ou se révolter est vain; lutter contre cet univers aux arêtes vives est inutile et manque d'allure; il vaut mieux l'éluder; reconstruire en songe un autre univers où les couleurs sont pures, les cieux lumineux, les fruits sans taches; cette victoire du rêve somptueux est la plus rare de celles que l'homme peut remporter; jamais on n'a su porter à un tel point de réussite le dogme de l'évasion créatrice. Là se trouve, je crois, la clef du destin d'Henri de Régnier.

Il pourrait ressortir de ce que je viens d'avancer que M. Henri de Régnier est une sorte de décorateur sublime, dont le principal souci est de brosser des mondes fabuleux sur ses fresques, et qui n'a pour les réalités de cette terre qu'une sorte de mépris, tant qu'il ne les a pas transfigurées. C'est, en tout cas, l'idée que pourrait se faire d'Henri de Régnier le lecteur qui consulterait un grand nombre d'études à lui consacrées par des critiques, même éminents. L'œuvre d'Henri de Régnier offre une bien autre diversité de richesses et d'aspects, et c'est en suivant son déroulement que nous en rappellerons, si vous le voulez bien, l'essentielle variété.

Me permettra-t-on, pour fixer les positions d'une manière grossière, de dire que, selon les termes et les tempéraments, les poètes peuvent se ranger en deux grandes familles : ceux qui se font de l'art une si haute idée qu'ils lui subordonnent tout et le posent comme une sorte d'absolu; — ceux qui le soumettent à des fins morales, religieuses, métaphysiques, sociales. Sa nature et son époque ont été d'accord pour faire de M. de Régnier un des membres les plus représentatifs du premier groupe; nul mieux que lui n'illustre, dans sa pure et presque

angélique dignité, le dogme de l'art pour l'art. C'est un fait, qui entraîne, comme toute conjoncture humaine, ses heureuses ou fâcheuses conséquences. La conséquence fâcheuse, ou apparemment fâcheuse, la voici : dans les périodes de trouble, et nous en vivons une, les esprits surexcités désirent qu'on leur donne des leçons immédiates et pratiques pour leur existence du jour même et leur devenir du lendemain; ils se rapprocheront davantage de l'œuvre partisane, qui justifie et nourrit leurs passions; ils se trouveront décontenancés devant le livre où n'apparaît en filigrane aucun mot d'ordre. Et ainsi, en 1936, par la qualité même de son œuvre, Henri de Régnier perd des lecteurs qu'il eût, en d'autres circonstances, amenés et retenus à lui. Mais le globe tourne vite. Que seront, dans dix ans ou dans dix siècles, les efforts qui nous retiennent aujourd'hui? Ils auront abouti, ou bien ils auront avorté; victorieux ou brisés, ils seront assimilés par le cours égal de la vie; et ce n'est, après tout, de toutes les phrases lancées à nos contemporains en gésine, que ce que nous aurons dit à l'homme immuable qui passera de tombes en berceaux. L'œuvre d'Henri de Régnier, qui a évité ces alliances brûlantes avec le présent, ne risquera pas sa part de cendre au moment où le présent se recroquevillle en passé. Son auteur ne l'a pas aventurée dans les zones dangereuses où le talent ne tient plus sa souveraineté de lui seul. Henri de Régnier a eu le destin d'être jeune en un temps où l'on n'entendait gronder sur le monde ni la rumeur des armées ni les cris de la rue, et je puis le dire sur cette tombe où vient de s'engloutir avec lui toute une époque de recherches pures et la négation même des tempêtes extérieures, nous sommes beaucoup qui aurions peut-être poursuivi en paix ces beautés éternelles, et qui ne le pouvons plus.

Nous en comprenons peut-être avec plus de sympathie vivante la révolte de pensée et de nature qui fut à l'origine du symbolisme, ce mouvement de libération, cette nouvelle conquête du ciel. La croissance poétique de M. de Régnier a été trop indépendante de celle du sym-

bolisme pour que l'on puisse identifier l'une avec l'autre. D'autre part, la place limitée dont je dispose m'interdit d'aborder les longues discussions d'école; mais je voudrais rappeler ceci; l'atmosphère du symbolisme a été favorable à la sensibilité d'Henri de Régnier; elle l'a fortifié dans sa personnalité; elle a joué un rôle d'excitatrice. Quant à l'orthoxie, notre poète ne s'y conformait pas toujours; et Dieu merci! Que serait-il advenu de son œuvre s'il avait appliqué à la lettre les préceptes du manifeste de Moréas, paru dans le *Figaro* du 18 septembre 1886, et que je vous demande de relire, non sans un brin de perversité?

...Ennemie de l'enseignement, la fausse sensibilité, la description objective, la poésie symboliste cherche à vêtir l'idée d'une forme sensible qui néanmoins ne serait pas son but à elle-même, mais, tout en servant à exprimer l'idée, demeurerait sujette. L'idée à son tour ne doit point se laisser voir privée des somptueuses simarres des analogies extérieures : car le caractère essentiel de l'art symbolique consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'idée en soi. Quant aux phénomènes, ils ne sont que les apparences sensibles destinées à représenter leurs affinités ésotériques avec les idées primordiales.

Pour la traduction exacte de sa synthèse, il faut au symbolisme un style archétype et complexe : la bonne langue instaurée et modernisée, d'avant les Vaugelas et les Boileau, la langue de François Rabelais et de Philippe de Commines, de Villon, de Ruteboeuf et de tant d'autres écrivains libres et dardant le terme acut du langage, tels des toxotes de Thrace, leurs flèches sinueuses.

Le rythme : l'ancienne métrique avivée; un désordre savamment ordonné, la rime illuscescente et martelée comme un bouclier d'or et d'airain, auprès de la ruine aux fluidités absconses; l'alexandrin à arrêts multiples et mobiles, l'emploi de certains nombres impairs.

Ce qui fut salutaire à Henri de Régnier, ce n'est pas sans doute ce catéchisme sourcilleux, c'est le dynamisme

inspiré de l'école, que traduisent assez bien ces phrases écrites en pleine bataille par M. Albert Aurier :

En littérature, ce sont mille jeunes poètes belliqueux qui proclament ne pouvoir se satisfaire des grossières observations physiques des laboratoires naturalistes, ni des habiles ciselures sur or ou sur glace des joailliers du Parnasse.

Et encore :

Quitte à se casser le cou comme l'ancêtre Icare, on veut quitter le sol boueux où patauge la sotte présomption du siècle, se baigner un peu dans l'éther, explorer le ciel des idées, les sphères des symboles.

La vérité suprême, pense-t-on, est que dans la nature tout objet n'est que le reflet sensible d'une réalité immuable et éternelle qui se nomme l'Idée. Tout objet est une idée signifiée. On est conduit par une dialectique d'inspiration platonicienne. Le mythe de la caverne est une fois de plus rappelé. L'ombre montrée au lieu de la réalité, voilà le symbole. Et j'exprime en même temps l'un des caractères essentiels, je le crois, de la pensée d'Henri de Régnier. Il cherche anxieusement à fixer dans le temps et dans l'espace ce qui demeure ferme sous l'universelle mobilité des apparences. Mais je n'insisterai pas là-dessus; c'est ce qui, de cet auteur, est le plus unanimement reconnu, et c'est ainsi déjà que son œuvre se présente aux nouvelles générations dans les manuels scolaires :

Personne, écrivait Gustave Lanson dans son *Histoire de la Littérature française,* n'a un sentiment plus intense de la vie mobile des choses, une plus vive aperception de l'éternel dans l'éphémère.

Il me semble plus utile de montrer, parce qu'à ma connaissance on l'a peu fait, que, sans offrir à proprement parler de rupture ou de brisure, l'œuvre de M. Henri de Régnier ne se développe pas selon une ligne uniforme. Si nous laissons de côté les recueils avant-coureurs de sa maîtrise : *Les lendemains,* 1885; *Apaisement,* 1886; *Sites,* 1887; *Episodes,* 1888, la plus curieuse de ses tentatives

de jeunesse, nous pouvons distinguer dans sa production une île merveilleuse, dont les massifs éclatants sont les *Jeux rustiques et divins,* 1897, les *Médailles d'argile,* 1900, *La Cité des Eaux,* 1902, *La sandale ailée,* 1905, — domaine dont la découverte aurait suffi à rendre célèbre plus d'un poète et dont l'apothéose officielle fut son entrée à l'Académie en 1912. C'est à travers ces livres que vit tout ce peuple de dieux et de demi-dieux auxquels Henri de Régnier a redonné naissance :

Apollon
Avec sa lyre; Hermès, les ailes aux talons
Et deux ailes de même encore à son pétase;
Mars qui brandit le glaive; et, nu, la barbe rase,
Le torse blanc, la chair heureuse et dans sa main
Portant le thyrse double et la pomme de pin,
Bacchus qui, couronné de pampre et toujours beau,
A sa tempe sans ride assure son bandeau,
Et Neptune barbu d'algues et dont l'oreille
Compare dans le vent qui l'apporte pareille
La rumeur de la mer à celle des forêts;
Et les Déesses et Cypris au rire frais,
Dont fleurissent les seins et dont mûrit la bouche,
Et la grande Junon, sérieuse et farouche,
Et Diane hautaine et farouche comme elle,
Et Minerve casquée et l'antique Cybèle,
Tous ceux que l'univers honora d'âge en âge...

Là, les satyres et les nymphes poursuivent leurs jeux ardents et graves sur des airs de flûte dont il connaît seul la mélodie, et qui s'élèvent entre les rosiers et les boulingrins, dans ces parcs étranges qui unissent la grandeur presque funèbre des jardins à la française au charme ensoleillé des campagnes virgiliennes :

Moi, Satyre du fleuve et Faune de la mer,
Homme et bête, le sort m'a fait un et divers
Et, dans l'ombre endormie ou dans l'aube éveillée,
J'écoute gronder l'onde et chanter la feuillée,
Et le vent, double aussi, m'apporte tout à tour
Le parfum de la lame ou l'odeur du labour,
Selon qu'il vient du flot ou qu'il vient du sillon;
Et, perplexe à ma voix incertaine, selon

L'heure, mon double chant, pastoral ou marin,
Dans la limpide aurore ou dans le clair matin,
S'aiguise aux roseaux droits ou s'enfle aux conques torses...

Et le secret de toutes ces mystérieuses existences nous est livré dans un des poèmes de la *Cité des Eaux : L'homme et ses dieux*, où s'expliquent et se recomposent toutes les magies :

La terre est chaude encor de son passé divin.
Les dieux vivent dans l'homme, ainsi que dans le vin
L'ivresse couve, attend, palpite, songe et bout
Avant de se dresser dans le buveur debout
Qui sent monter en lui, de sa gorge à son front,
Et d'un seul trait, sa flamme brusque et son feu prompt.
Les dieux vivent en l'homme et sa chair est leur cendre.
Leur silence prodigieux se fait entendre
A qui sait écouter leurs bouches dans le vent.
Tant que l'homme vivra, les dieux seront vivants;
C'est pourquoi va, regarde, écoute, épie et sache
Voir la torche éclatante au poing que l'ombre cache.
Contemple, qu'elle fuie ou qu'elle dorme, l'eau,
Qu'elle soit source ou fleuve et fontaine ou ruisseau,
Jusqu'à ce que s'étire ou se réveille en elle
La Naïade natale et la Nymphe éternelle.
Observe si longtemps le pin, l'orme ou le rouvre
Que le tronc se sépare et que l'écorce s'ouvre
Sur la Dryade nue et qui rit d'en sortir
L'univers obéit à ton vaste désir.
Si ton âme est farouche et pleine de rumeurs
Hautaines, tu verras dans le soleil qui meurt,
Parmi son sang qui coule et sa pourpre qui brûle,
Le bûcher toujours rouge où monte encor Hercule,
Lorsque tressaille en nous, en un songe enflammé,
La justice pour qui son bras fort fut armé.
C'est ainsi que dans tout, le feu, l'eau, l'arbre, l'air
Le vent qui vient du mont ou qui va vers la mer,
Tu trouveras l'écho de ce qui fut divin,
Car l'argile à jamais garde le goût du vin;
Et tu pourras, à ton oreille, entendre encore
La Sirène chanter et hennir le Centaure,
Et quand tu marcheras, ivre du vieux mystère
Dont s'est paré jadis le passé de la terre,

Regarde devant toi ce qui reste de lui
Dans la clarté de l'aube et l'ombre de la nuit,
Et sache que tu peux, au gré de ton délire,
Faire du bouc barbu renaître le Satyre,
Que ce cheval là-bas, qui peine sous le joug
Au dur sillon, si tu le veux, peut, tout à coup
Frappant d'un sabot d'or la motte qu'il écrase,
Aérien, ailé, vivant, être Pégase :
Car tu es homme et l'homme a gardé dans ses yeux
Le pouvoir éternel de refaire des dieux.

C'est d'un second épanouissement d'Henri de Régnier que je voudrais maintenant vous entretenir. Certains poèmes déjà, en particulier l'*Envoi* de la *Sandale ailée :*

A l'ombre des pins verts où je prends au hasard
Le sentier qui m'engage,
Je m'assois sur le sable et j'ouvre mon Ronsard
A sa plus belle page.

L'heure est douce; le bruit des cimes dans le vent
Au-dessus de ma tête,
Unit sa rumeur rauque au murmure savant
Des vers du vieux poète;

Parfois je m'interrompts et je lève les yeux
De la strophe nombreuse,
Et j'écoute tomber de l'arbre résineux
Une pomme écailleuse;

Pendant que longuement vibre le mètre ailé
Tout bas, à mon oreille,
Et qu'un papillon blanc vole dans l'air salé
Où bourdonne une abeille.

Certains poèmes, dis-je, sans rien perdre de leur mystère et de leur duveté crayeux de beau fruit, inclinaient vers un contour plus âpre, des jeux de lumière plus dure, et soudain, ce furent, après la guerre, ces deux recueils extraordinaires intitulés : *Vestigia flammae* et *Flamma tenax,* qui marqueront, auprès de la postérité, le second triomphe de M. de Régnier. C'est un terrible danger pour un écrivain que de suivre toute sa vie les modes qu'il a lancées. Là, sans renier les faunes et les dryades qu'il

avait évoqués avec une si magistrale harmonie, Henri de Régnier s'en écarte, et, parvenu à ses sommets, usant d'un art toujours plus épuré, d'une langue toujours plus proche du français éternel de nos grands écrivains, d'images toujours plus dépouillées de leur pittoresque éphémère, il prend tout naturellement sa place dans le cercle des quinze à vingt poètes qui sont assurés de vivre autant que notre langage. Me permettra-t-on ici une remarque qui d'ailleurs n'est pas une réserve? Par ses premiers volumes, M. Henri de Régnier tient à son époque en ce qu'elle a de plus frémissant en fait de luttes et de victoires; et par conséquent cette première partie de son œuvre, outre les autres, aura toujours un intérêt historique; mais en peu de générations l'enjeu des luttes change, la nature des victoires varie, et en ce sens ceux qui comme moi, par exemple, sont nés après le symbolisme se trouveront spontanément, et j'allais dire animalement plus près des derniers livres parce qu'ils ont été conçus d'emblée au-dessus des modes, parce qu'ils ont fleuri sur ce terrain humain auquel les hommes accèdent de plain-pied quel que soit leur siècle et quel que soit leur âge. Rappelez-vous le premier poème de *Vestigia flammae*.

Je ne suis rien ce soir, qu'un homme entre les hommes,
Un solitaire cœur qui palpite et qui bat;
Je suis ce que l'on est et ce que tous nous sommes.

Ainsi qu'une fumée au vent qui la rabat,
Ma vie autour de moi répand une odeur âcre
Et je sens se sécher la sueur du combat.

. . . .

J'augure d'aujourd'hui ce que sera demain
Et je suis fatigué d'être ce que nous sommes,
Sachant ce que fut vivre et combien vivre est vain,

Quand on n'est rien de plus que l'un d'entre les hommes.

Dans *Flamma tenax*, qui parut en 1928, se trouvent quelques-uns des plus graves et des plus profonds poèmes que puisse écrire un homme qui se retourne sur le chemin, mesure sa vie écoulée, et, tout en subissant encore

l'enchantement, en perçoit lucidement l'amertume, et médite sur cette décevante coulée de lumière et de nuit qu'est l'existence humaine. Là se trouvent quelques-uns des plus denses et des plus subtils poèmes d'amour que la tribu doive à l'un des siens. Témoin ces trois strophes qui, je le dis en toute sincérité, sont parmi les plus belles qu'un poète désire écrire :

Que l'amour, sur ma vie, étende sa grande aile
Et que batte mon cœur dans son ombre de feu,
Qu'un astre éblouissant dans la nuit étincelle
Et que s'exalte en moi la présence d'un Dieu!

Alors qu'importera que pleure la fontaine,
Que la rose se fane et que vienne le soir,
Alors qu'importera la coupe vide ou pleine,
Les outrages du temps ou l'affront du miroir,

Si j'ai senti passer au-dessus de ma vie
Le vol incandescent et le souffle divin
Et si, dans l'ombre ardente où je me réfugie,
La grande aile de feu s'étend sur mon Destin!

Je ne dirai pas de mal de certaines tentatives où s'abîma notre génération d'après-guerre, car c'est une bien mesquine méthode pour exalter un poète que d'en rabaisser d'autres; mais je ne puis m'empêcher de penser que ce sera un sujet de stupéfaction pour les historiens qui viendront de découvrir au milieu de quel silence on a laissé ces deux volumes chercher eux-mêmes leur place lumineuse.

L'homme aime l'uniforme et qu'on n'en change point, s'écriait naguère Jean Cocteau; et je songe à cette boutade de *Plain-Chant* en ce point où je voudrais aborder l'œuvre en prose d'Henri de Régnier. Le lecteur aime les idées simples et le confort; il lui plaît de savoir qu'un écrivain est un grand poète ou un grand prosateur; mais son premier mouvement est de froncer le sourcil dès qu'un auteur revêt avec un égale aisance ces deux vêtements de l'inspiration. Le lecteur alors se défend d'être dupe; une chose est sérieuse et l'autre ne l'est pas; une tâche correspond au décret des puissances suprêmes, l'autre est le maniement du violon d'Ingres. Pour Henri

de Régnier, ce pseudo-problème ne s'est pas posé en ces termes simplistes; les premières phrases de prose qui coulèrent de sa plume avaient gardé toute l'harmonie flexible et somptueuse de ses vers d'alors; les muses y demeuraient prises au piège. Ainsi les *Contes à soi-même* qui parurent en 1894 :

Le visage d'Eurydice fut d'une singulière beauté. Il est dans tous les miroirs de mes songes; c'est dans les vôtres qu'il faut la regarder; car elle est en chacun de nous l'éternelle taciturne, la secrète accoudée.

Ce recueil des *Contes à soi-même* est indispensable à la connaissance de M. de Régnier; les héros qu'il anime lui sont des frères et des sources de songe. Pour Eustase, « las d'être épars en ses désirs, approprié à leurs objets, accaparé par tout ce qu'il croyait posséder, il en fit des songes »; pour Barbe-Bleue, l'amour d'une créature est remplacé par celui d'un fantôme, « dont le vestige et le mystérieux délice satisfaisaient son âme industrieuse ». Et tous mettent à connaître leurs nostalgies et leurs désirs un soin attentif et patient, sans user de la véritable analyse, arme trop aiguë, trop déchirante, sans prise d'ailleurs sur ces brumes insaisissables qui veloutent l'âme, mais ils jettent au fond d'eux-mêmes, sans désirer s'expliquer ni se démonter, des regards pleins de paresse, de volupté et d'amour, qui contentent leur besoin de se savourer. Henri de Régnier ébauche déjà le roman de la déception voluptueuse qui n'a cessé de le hanter. Et dans son œuvre se succèdent de semblables recueils, voués par leur nature même à ne guère sortir des mains amicales, mais si lourds de confidences voilées, si pleins de ces richesses confuses que tout grand écrivain cache dans un ou deux livres dissimulés aux regards, et d'autant plus chers à ceux qui les découvrent; ces fleurs rares, blotties dans la pénombre, se nomment encore : *Le trèfle blanc*, publié en 1899, les *Histoires incertaines*, où Henri de Régnier écrit d'un de ses personnages cette phrase qui éclaire tout un pan de sa production proprement romanesque :

Ne serait-il pas, comme je l'avais été, un de ceux-là qui aiment d'un obscur amour les belles ombres du passé en leur cadre secret et lointain, de ceux qu'attire au fond des parcs abandonnés, au bout des eaux mortes, le mystère des pavillons fermés, même s'ils ne contiennent, derrière leurs murs délabrés et leurs vitres verdies, que la désillusion taciturne de la solitude et du silence.

Les belles ombres du passé, assez de romans célèbres témoignent qu'Henri de Régnier les a chéries. *La double maîtresse,* qui parut en 1900, première en date de cette chaîne brillante qui se poursuit par *Le bon plaisir, Les Rencontres de M. de Bréot,* jusqu'à cette *Pécheresse* à qui, lycéen, je donnais fiévreusement rendez-vous chaque quinzaine dans les livraisons du *Mercure de France* — autant d'ouvrages que j'indique seulement, car leur trace est fraîche dans toutes les mémoires. Mais toute personnalité vivante est un jeu de contrastes, et je veux rappeler surtout qu'Henri de Régnier, sans doute parce qu'il est sensible à l'harmonie, est également sensible à ce qui brise l'harmonie, c'est-à-dire aux travers, aux ridicules, aux cocasseries; et tout d'un coup, au milieu des phrases les plus nonchalamment drapées, nous voyons surgir une incidente où se révèle la pointe aigüe d'une flèche, une exclamation qui a toute la verdeur d'une gauloiserie. Ainsi, les artisans d'autrefois, quand ils dressaient leurs cathédrales vers le ciel, comme la plus mystique des prières, ne craignaient-ils pas de les orner de gargouilles et de tout un peuple de pierres en délire, dont les postures n'avaient que les plus lointains rapports avec la sainteté. Le poète, quand il s'avise de regarder autour de lui, a les yeux les plus ironiques, que dis-je, les plus féroces. Et rien n'est plus facile que de prendre Henri de Régnier en flagrant délit de férocité dans ses romans. Plus facile encore de l'y prendre dans ses réflexions de moraliste. Il a publié, sous le titre bref et modeste de *Donc,* un recueil des réflexions les plus impitoyables qu'on puisse imaginer. C'est là qu'il a écrit cet aphorisme composé de deux petits mots sans fracas dont la tragique vérité apparaît à tous ceux qui, au fur et

à mesure qu'ils avancent dans la vie, savent regarder autour d'eux-mêmes et en eux-mêmes : « Vivre avilit. » C'est, sans orchestre et sans littérature, l'un des plus terribles jugements — et sans appel en sa sobriété — qu'ait porté sur le troupeau des hommes un de ses membres.

Mais voilà qui m'écarte des romans, dont je veux enfin vous rappeler l'autre groupe, celui des anecdotes contemporaines : *Le mariage de minuit, La peur de l'amour, La flambée, L'Amphisbène;* — hier encore ce puissant : *Moi, Elle et Lui.*

Je ne connais rien de plus émouvant et de plus révélateur que le livre dont la destinée fait un testament, que les phrases prononcées alors que l'intelligence qui les formait ignorait leur sort d'être les dernières; j'ai souvent pensé que les suprêmes forces de la vie, qui, elles, se savent menacées et trahies, enrichissent une telle œuvre de leur dernier message et la chargent de leurs plus lourds secrets; en ce sens, *Moi, Elle et Lui* ne marchande pas les révélations à qui se penche sur ce volume pour l'interroger. « C'est un roman manqué, me disait Henri de Régnier avec une excessive sévérité, en ce sens qu'il considère seulement un aspect des choses; après avoir donné la confession du père découvrant que la femme qui le fit souffrir souffre maintenant par son fils, il faudrait passer de l'autre côté du mur, et entendre la même histoire racontée par les autres protagonistes; ce serait un autre volume et je ne crois pas que je l'écrirai jamais. » Mais si obligé qu'il se crût de se montrer dur pour lui-même, Henri de Régnier, dans cette dernière visite que j'eus l'occasion de lui faire, m'avouait un certain faible pour ce livre qu'il avait composé librement. Et certes j'y trouve sa dernière leçon, non la moins terrible, car, sous ses apparences mesurées et ses pages élégantes, ce livre n'est à sa manière qu'un stoïque et désespéré voyage au bout de la vie.

Henri de Régnier avait un accueil lucide et dépouillé de sentimentalité, qui permettait, après les longs silences de la vie de Paris, de se retrouver, dès la seconde phrase, au cœur des questions essentielles. Sans se livrer aux

petites ruses démagogiques dont souvent les auteurs célèbres se croient tenus d'user vis-à-vis des débutants, avec un sens étonnant de ces rapports délicats entre aîné et cadet, c'est-à-dire sans aller au delà ni demeurer en deçà, ne prétendant ni augmenter ni réduire à rien la différence entre l'écrivain chargé d'œuvres et d'honneurs et le jeune homme riche seulement de projets honorables, il établissait, pour peu que son interlocuteur le lui permît, une de ces communications en profondeur cent fois plus rares que la bonhomie sans racines, si souvent prise par nous pour de l'intimité. L'attachement particulier que j'avais donc pour l'homme, et la fidélité que je garde à une œuvre dont la force amère ne s'offrit jamais en spectacle, m'engagent à insister sur ces caractères plus voilés que je retrouve dans *Moi, Elle et Lui*.

Coupons dès maintenant les ailes à la légende qui ferait d'Henri de Régnier une sorte de décorateur impassible et raffiné. Réservé, élégant, grand seigneur, distant, il était tout cela, et ce sont les épithètes qui, ces jours-ci se présenteront le plus couramment sous les plumes; mais relisez cette page où le père vieillissant parle de son fils :

Je le vois peu. Parfois il déjeune avec moi ou vient me faire « une petite visite ». Il a toujours l'air étonné de me trouver chez moi et doit juger que je mène une existence absurde, parmi des choses hétéroclites. Il regarde avec surprise mes miroirs vénitiens, mes chaises espagnoles, mes turqueries et mes chinoiseries, tout le bric-à-brac que j'ai rassemblé autour de moi pour distraire le vide de ma vie. Tout cela lui paraît étrange, mais il n'en fait aucune remarque, car il est la gentillesse et la politesse mêmes, cause volontiers avec moi de « choses et d'autres », même de celles qui ne l'intéressent pas et qu'il suppose aimablement m'intéresser, mais pas un mot sur ses préoccupations et ses soucis personnels, sur l'intimité de sa pensée. Il n'éprouve pas le besoin de se confier et je suis peu porté à l'interroger et à provoquer ses confidences. D'ailleurs, répondrait-il à mes questions? Il est si singulièrement secret! Le peu que je sais de lui, je le sais indirectement. Il ne m'a jamais demandé un conseil, un avis sur quoi que ce fût le

concernant, non par méfiance, mais bien plutôt, j'en suis persuadé, parce qu'il me juge tellement loin de lui par mon âge et par mes façons d'être qu'il trouve inutile de recourir à mes lumières. Je l'aime tendrement et je ne doute pas qu'il n'ait pour moi beaucoup d'affection, mais nous nous sommes mutuellement inconnus. Peut-être fut-ce ma faute? Je ne l'ai pas assez fait vivre auprès de moi. Je n'ai jamais su dominer la sorte de timidité qu'il m'a toujours inspirée, même étant enfant. Plus tard, j'ai essayé de me rapprocher de lui, mais il s'est toujours dérobé à mes tentatives. Alors, j'ai cru préférable, par une discrétion que je me reproche parfois, de le laisser se développer, agir à sa guise et selon sa nature. Non seulement je ne me suis pas imposé à lui, mais je ne me suis pas opposé à son indépendance; je l'ai même facilitée et je crois qu'il m'en a été reconnaissant. Cependant j'en éprouve quelquefois une grande tristesse. Il y a des jours où ma solitude est si pensante!

Rappelez-vous également cette curiosité angoissée avec laquelle le père suit sur le visage de celle qu'il aimait les tortures qu'il a jadis connues :

Comme il a dû lui parler durement! Je les voyais, mais je n'entendais pas leurs paroles. Il l'écoutait avec une indifférence polie, parfois l'interrompant d'un mot bref ou d'un geste évasif. Alors, elle portait une main impatiente aux perles de son sautoir, et, après un instant de silence anxieux, elle s'adressait de nouveau à lui avec une insistance plus pressante. Je voyais ce beau visage se crisper ou parfois se détendre comme si elle avait réussi à le convaincre. Elle touchait à peine à ce que leur servait le maître d'hôtel, tandis que lui mangeait posément avec le robuste appétit de son âge. Elle le regardait alors avec une admiration presque maternelle et avec une convoitise presque animale. N'était-ce pas cette nourriture qui faisait les os solides et la chair saine de ce beau garçon si fraîchement et si simplement vivant, ce corps élégant et vigoureux, souple et fin en sa force juvénile, cette figure que je savais pouvoir être si aimablement souriante, à moins qu'une contrariété ou un souci n'en contractât les traits et n'y répandît une sorte d'insensibilité têtue, de muette et secrète violence, d'impitoyable absence?

Et que signifient ces pages, sinon que les dernières curiosités d'Henri de Régnier s'étaient fixées sur les drames les plus profonds et les plus secrets de l'existence humaine, sur le problème éternellement douloureux de la communication des êtres les uns avec les autres, sur ce grand désir qu'éprouve l'homme de sortir de sa solitude, alors que tant de choses en lui le rejettent dans la solitude, sur le rôle pénible de l'âge, qui rend nos appels plus anxieux, nos questions plus pressantes, sans rendre les solutions plus proches. Cet ordre de préoccupations graves et désolées, qui hante les romanciers vraiment humains, forme le fond de *Moi, Elle et Lui,* et le dernier cri resté sans réponse est celui d'un écrivain s'attaquant à la substance humaine la plus frémissante et la plus insaisissable : « Est-il heureux? Est-elle heureuse? Et moi, moi, moi?... » C'est ainsi que tant de réserve apparente se fond et brûle en l'effusion fraternelle que nous attendions.

Je mets à part les *Vacances d'un jeune homme sage,* parce que la nostalgie voilée de ce roman, l'âge que j'avais quand je l'ouvris, le cadre dans lequel je le lus, ont concouru à me donner une de ces impressions d'étrange plénitude qui jalonnent notre vie et sont en définitive notre passé. La guerre finissait à peine. Nous rentrions dans une ville de l'Est à demi ruinée. Des amis nous avaient offert une vieille maison de campagne, ouverte sur un long et étroit verger. Les soirs d'été, quand les hirondelles tournaient en rond et que les mirabelles mûres s'écrasaient sur l'herbe tiède, je me dissimulais au loin sous quelque arbre; dans la lumière qui baissait, je voyais, sur la couverture glacée du livre, ce jeune homme qui bâillait et qui attendait; l'avenir me paraissait plein de plaisirs et de dangers, et je versais ces larmes de jeunesse dont la source est l'angoisse heureuse d'exister.

Si je me suis permis de me mêler à mon sujet, c'est que je pense que mes lecteurs ont tous eu de ces amitiés brûlantes et secrètes avec l'un quelconque des ouvrages du grand écrivain que nous pleurons aujourd'hui; c'est

qu'aussi la plus belle victoire de tout être qui saisit une plume est d'entrer dans la vie de ceux qui l'écoutent. Les compliments sont faciles; les commentaires sont vains; et je songe à propos, pour me remplir de confusion, à cette phrase d'Henri de Régnier :

Les commentateurs sont les plus mortels ennemis de la poésie. Un poème est un ensemble d'images, de rythmes, d'harmonie, qui existe par lui-même et qui cesse d'exister si on le décompose et si on en disserte.

Bornons-nous à dire sur une tombe : Vous avez été un moment le rêve de nos rêves et votre âme a été notre âme : c'est la grandeur du poète et sa souveraineté.

ROBERT HONNERT.

PAULIN

—

— Certes non! Même à la plus intelligente je ne m'en ouvrirai pas. C'est trop long, trop compliqué, trop aride pour les sottes. Et les subtiles, se piquant au jeu, contrarieraient le mien. De telles confidences, on peut les faire à de certains hommes, à la fois curieux et indifférents. A des femmes, des femmes qu'on feint d'aimer et qui vous rendent la politesse, jamais.

Passant qui m'écoutes et qui n'as presque rien entendu jusqu'ici, passant à l'oreille complaisante, c'est toi que je prends à témoin. C'est à toi que je dis : ils peuvent bien le jeter par terre, ce Trocadéro qui naquit un peu avant moi, et avec lui le Sacré-Cœur qui ne me dépassait pas de si haut quand j'avais huit ou neuf ans, et le Panthéon, et le Louvre et tout ce qui leur fait plaisir. Mon Paris ne changera guère pour si peu. Ni moi non plus.

Je n'en disconviens pas, les gens qui n'auront pas connu, à quelque heure des cinquante-sept années qu'elles vécurent, les deux tours du bâtiment qui fut le clou de l'Exposition de 1878, s'imagineront avec peine l'ensemble du site et son élégance banlieusarde, un peu poudreuse, même crasseuse. Car un ensemble s'anime seulement par un détail qu'on a vu vivre et que les photos, les plans, les descriptions ne remplacent pas. Les plus belles eaux-fortes parviennent-elles à faire vibrer pour moi les reflets de la Tour de Nesle dans le courant d'une onde impure? Me rendent-elles le fumet de cette servante vidant le chamberpot par la fenêtre d'une des maisonnettes penchées sur le Pont-au-Change? Je possède tout juste l'idée de la tour et l'empreinte de la bouaichelle. Des abstractions, quoi, des moules à gaufre!

En revanche, je ne prends jamais le train à la gare d'Orsay sans évoquer, nettes comme sur une gouache d'Hubert Robert et vigoureuses comme en une toile de Courbet, les ruines de la Cour des Comptes avec la végétation qui les envahissait, avec cette odeur de bois à demi brûlé, puis à demi pourri par les averses, que je devais retrouver dans nos tristes cantonnements de la guerre, avec cette vie, enfin, qui ne grouille jamais autant que dans les choses absolument mortes.

Un détail fait un paysage, ai-je dit. Il ne le complète pas, il le détermine, du moins pour moi, et j'ai peu souci de ce qui se passe chez les autres. Le Trocadéro, mon Trocadéro, s'érige autour de la première chose que j'y notai, d'abord qu'on m'y conduisit : un carreau cassé, haut perché à l'une des fenêtres de l'aile qui longeait la rue Franklin. Là, un oiseau s'était pris par une patte et, mort, y pendit de longs mois, boule de plumes crochetée d'un petit bec jaune. Tout autour rayonnait l'immense palais. Mais je n'imagine jamais la grande chose sans la petite, ni celle-ci sans l'autre.

Dans Paris, dans les villes que je connais bien ou dans les campagnes qui me sont familières, il est des lieux qui ont changé plusieurs fois d'aspect depuis ma naissance. Leurs figures intermédiaires s'effacent. Mais celle que je connus en premier semble prendre plus de netteté et se fixer d'autant mieux à mesure que d'autres lui succèdent. Je m'efforce pour retrouver ce qu'était le Champ de Mars pendant l'Exposition universelle de 1900, où je me suis rendu pourtant tous les jours, ayant été un nez-en-l'air de la plus belle eau, le modèle même du badaud et du désœuvré. Mais je revois parfaitement le Champ de Mars tel que ma bonne m'y mena en 1887, avec une demi-Tour Eiffel qui dressait comme des herses ses charpentes inachevées et, plus loin, les fondations béantes de la Galerie des Machines. Cela, c'est mon Champ de Mars à moi. On pourra modifier tant qu'on voudra la figure de celui qui vit pour les autres hommes, renverser la Tour de Trois Cents mètres, bâtir une gare à sa place ou niveler le tout pour faire un aréodrome, je ne distinguerai tout cela

que par accident. Mon œil est fait. Ma prunelle remplie. Je suis l'homme des fiacres, des omnibus. Je dis : Conducteur! à celui qui perfore les tickets, je fais arrêter les autos en criant : Cocher! Et, tous les jours, je me prends à féliciter *in petto* cette administration municipale qui enlève si promptement le crottin des chevaux, alors que je sais très bien qu'il n'y a plus de crottin sur le pavé, parce qu'il n'y a plus de chevaux là où se tenaient les écuries, toutes disparues ou transformées.

« Vous êtes le type du conservateur, me diras-tu, du réactionnaire, du rétrograde. »

Point. Je ne suis pas conservateur, parce que je ne désire en aucune façon conserver pour conserver. Je ne tiens pas spécialement à ce que j'ai vu naître sous mes yeux et je m'arrange très bien, moi, de rester debout quand tout s'en va de ce qui m'a suivi. Par ailleurs, ce que j'ai trouvé en venant au monde, les hommes peuvent le détruire, je te l'ai dit, ils ne l'arracheront pas de mon cœur.

Pour être réactionnaire, il faudrait m'opposer au changement des choses, agir de front contre ce désir de nouveauté qui mène tous les hommes, ou encore, quand on remplace le Trocadéro, pour m'en tenir à cet exemple, me glisser dans les commissions et me démener tant et si bien que le nouvel édifice ressemble le plus possible à l'ancien, même arriver à faire revivre un Trocadéro plus Trocadéro que l'authentique.

Et pour être rétrograde, il faudrait élire une époque dont tout fût, par moi, proclamé parfait, et tâcher de ressusciter cette époque dans ses mœurs, dans sa pensée, dans ses constructions donc, fruits de la pensée et des mœurs.

Or, tel n'est pas mon fait. L'époque où les choses me furent enseignées n'est pas une. Chaque découverte eut la sienne. J'ai connu le Trocadéro à sept ans, mais je n'allai pas à Versailles avant d'atteindre ma seizième année et il me fallut porter des cheveux blancs pour me rendre à Rome. En réalité, les choses datent du premier regard que je leur lance. Ensuite, elles ne vieillissent plus. Elles

ne sauraient se transformer, même si les hommes y portent une main sacrilège. Et démolies, abolies, elles vivent telles qu'elles m'apparurent au jour révélateur.

Je ne sais pas à quoi tu penses. Tu m'écoutes avec un sourire poli. Que cache-t-il? L'ébahissement, la fatigue, la condescendance de l'homme vert pour celui qui blettit? Je sais que, si tu l'osais, tu me demanderais pourquoi je m'habille comme tout le monde, pourquoi je ne porte pas le costume que j'avais quand je pris conscience que je n'étais pas nu. Mais Paris ne s'est pas bâti en un jour et, je te le répète, mes écoles furent lentes, progressives. Mon cher papa vivait quand mon attention se fixa nettement sur mon habit qui était, je m'en souviens d'ailleurs parfaitement, une sorte de quartier-maître. Puis-je y revenir, ainsi qu'à mon chapeau Jean-Bart de toile cirée? Et pourquoi ne pas me montrer plutôt sous les vêtements qui étaient alors ceux de mon père, je veux dire un gibus, un veston court pincé aux reins, des pantalons collants à grands carreaux, ou même reconstituer pour toujours ma première jaquette, qui venait du rayon de tailleur des magasins « Au Petit Saint-Thomas » et que j'inaugurai, en la dix-huitième année de mon âge, avec des faux-cols plus hauts que mon cou et un melon ovoïde aux bords cambrés comme une arche de pont?

Tu oublies aussi que tu as affaire à un homme bien élevé. Je me conforme aux modes et aux usages. « Conducteur », « cocher », je dis cela par pur badinage, pour frapper des esprits comme le tien. Je sais le monde. Mes comparaisons, je les garde pour moi. Il me fâcherait, malgré l'âge et les droits qu'il me confère, de paraître moins au courant que les jeunes, moins « à la page », comme ils jargonnent. Mais quand les couples se font, au dancing, que je recueille moi-même en ma paume la chaleur d'un râble et que mon genou pénètre entre deux jambes frémissantes, j'évoque telles anciennes jeunes filles haut gainées, que j'enlaçais d'un geste à peine perceptible et dont mon corps demeurait si loin, si loin! pendant que le boston contrariait de ses deux temps la mesure ternée de la valse-mère.

J'aimais. J'aime encore. Il n'y a pas d'âge. On chantait, dans *Le Petit Duc,* à moins que ce ne fût dans une autre opérette de mon enfance : « On a l'âge du mariage quand on a l'âge de l'amour... » Je fredonne toujours cet air-là quand je vole vers une nouvelle conquête, mais avec ces autres paroles : « On a l'âge de l'amour, toujours, toujours... »

Les monuments, l'aspect des rues, la coupe des habits, le programme des spectacles, la vogue et le déclin des danses, toutes choses secondaires. C'est à l'amour que je voulais en venir. C'est de mes amours que je voulais te parler, ô discret confident que ce jour m'apporte! Je suis un fier amoureux, je te l'assure, et la vérole peut bien étendre ses ravages, elle ne viendra jamais à bout d'effaroucher mes galanteries. Il me faut de belles femmes, et des hardies et des modestes. Beaucoup à la fois? Non, chacune à son tour, mais sur un rythme rapide. Là aussi, des quilles peuvent bien s'abattre et d'autres se dresser, cela ne change guère mon idéal, cela ne me distrait nullement de mes premières, de mes éternelles amours.

Je ne suis pourtant pas celui qui, à travers mille créatures du bon Dieu, fraîches, jeunes et bien en chair, n'aime qu'une seule femme parce qu'il l'eut la première et que son souvenir l'obsède.

Je connais un infortuné qu'une telle hantise avilit. L'initiatrice se nommait Edith. Elle le trompa et prit le large. Elle était brune, petite, avec des yeux clairs un peu relevés du coin. Depuis, il n'a jamais choisi de bonne amie qui ne fût noiraude, de taille médiocre, avec l'œil chinois par la forme et azuré quant à la couleur. Bien plus, il les supplie bassement de se laisser appeler Edith. Les unes y consentent et le grugent. D'autres se fâchent, se retirent avec dignité ou le giflent à tour de bras. Voilà le type du conservateur en amour. Il ferme les yeux, il croit étreindre son Edith en fleur, et qu'il est jeune aussi, et que les choses resteront en l'état jusqu'à la consommation des siècles.

Un autre original, toutes les fois qu'il fait un caprice, n'a de cesse que l'élue renonce à des parures nouvelles,

lui sacrifie certains goûts qui sont du jour ou de son lendemain. Il aime les cheveux longs quand les courts se portent. Il adorera les courts quand les femmes laisseront repousser leurs nattes. C'est un réactionnaire.

Je te donne enfin pour le modèle du rétrograde celui-là qui, ayant meublé, d'après des cartons de Chenavard, une villa d'Asnières datant de 1860, y rejoignait en tilbury, favoris aux joues, une maîtresse affublée de crinolines, à laquelle il parlait de Rouher et de Persigny comme s'il venait de les quitter. Un soir, je le rencontrai sous l'étonnant uniforme des guides, vert, rouge et or, aux buffleteries blanches. On approchait du carnaval, et cela ne me surprit pas exagérément. Il me glissa à l'oreille, avant de disparaître le long des murailles : « Ce soir... elle... Eugénie... je vais lui faire faire la dictée de Mérimée... et si le nombre des fautes concorde... » On ne l'a jamais revu.

Des égarés, de simples égarés, ces gens-là!

Tandis que moi, l'esprit et le corps sains, je jouis uniquement d'une bonne mémoire. Demande à Hélène, qui doit couronner ma flamme tout à l'heure, si l'on remarque en moi quoi que ce soit qui sorte de la normale. Hélène est une personne très moderne, à l'affût de toutes les modes. Je ne me vois pas sollicitant de cette jeune beauté qu'elle me sacrifie le moindre des sacrifices qu'elle consent elle-même à la vogue. Comment sera-t-elle vêtue, ce soir? C'est le secret de son couturier. Il m'enchante d'avance. Ses cheveux, le coiffeur y aura tenté des essais qui feront loi demain. C'est charmant. Et je t'assure que je ne conserve aucun souvenir des vêtements que portait Hélène quand elle me promit sa foi ni de la teinte qu'avait alors le poil de sa tête. Pas plus que je ne me rappelle les noms, les figures, les corps, les fantaisies ni la façon de se donner des femmes qui la précédèrent dans ma faveur.

Sauf de la première. Monuments, sites, spectacles, costumes, chansons, amours, je n'oublie pas ce qui m'a tout d'abord frappé, ce qui m'a ouvert les yeux, la pensée, le cœur. Nelly...

Ce fut bien la première, la première de toutes, autant dire la seule. J'avais onze ans. Nelly vingt-cinq peut-être.

Une jeune femme assez majestueuse dont je ne sais ce qu'elle venait faire chez mes parents ni pourquoi on cessa brusquement de la voir. Et plus jamais on n'en parla. Et jamais plus mes yeux ne se levèrent, éblouis, sur son visage merveilleux, jamais plus sa voix réelle ne me ravit en extase.

Je ne dirai pas que je le regrette. Tout est pour le mieux au contraire. Une femme, cela vieillit, cela perd son prestige. Et devais-je plus espérer de cette idole épanouie déjà, que de la porter éternellement en moi-même, insénescente et magique? Les autres peuvent se succéder dans ma couche. J'apprécie vivement comme elles sont et je le leur prouve. Il ne me viendra pas en l'idée de baisser les paupières ce soir quand je tiendrai Hélène dans mes bras et de m'imaginer que c'est de Nelly que je tire un haletant plaisir. Non, ce sera Hélène, j'écarquillerai les yeux pour en être bien sûr, et demanderai au jeu léger de mes doigts de reconnaître tant d'aimables appas que la vue ne peut embrasser d'un seul coup. Mais demain ou dans dix ans, comme hier ou il y a six mois, c'est Nelly qui reste mon inaltérable amour, qui demeure, sans épithète, l'amour.

Tu comprends mieux, à présent, passant affable, pourquoi je ne puis rien dire de tout cela à pas une, portât-elle une âme d'exception. Car je sais un homme qui tenta l'expérience. Encore n'avait-il aimé en tout que deux femmes, Rosalia qui l'avait formé avec toute sa jalousie de courtisane éprise vingt ans avant qu'il ne connût Anna, celle-là toute jeune auprès de lui. Mais tu n'as pas manqué, auditeur sans impatience, de lire ce qu'il en conta lui-même qui vivait, pour ainsi dire, avec ces deux femmes accrochées à ses bras, et celle qui était morte ne lui criait pas sa souffrance moins haut que l'autre (1). Mais moi, Nelly ne m'a pas aimé, Nelly ne m'a pas connu. C'est à peine si parfois elle a passé une main négligente sur ma chevelure de bambin. D'elle à moi, il n'est pas de souvenirs jaloux, de pensers chauds, de visions ardentes

(1) Cf. du même auteur « Juste ou les amours réciproques » *(Un second cabinet de portraits*, 1925*)*.

ou vulgaires: un nuage a paru et m'a dérobé les accidents de son existence, ne me laissant d'elle qu'une image vive et immarcescible.

Elle n'appartient plus au monde où se meut cette Hélène qui, dans un instant, sera pour moi ce qu'était hier Dorothée, et auparavant tant d'autres aux noms à tout jamais perdus. Nulle n'a remplacé Nelly, fût-ce un instant, fût-ce en rêve. L'oubli les couche toutes en un cimetière pâle et confus sur lequel se dresse, aussi nette qu'une lanterne des morts, la figure même de mon imprescriptible amour.

ERNEST TISSERAND.

POÈMES

—

PRIÈRE

Laisse-moi pénétrer jusqu'au fond de tes yeux.
Toute large ouvre-moi cette mer inconnue,
Que j'y lance des mâts, des mâts ambitieux...
Mon âme à son rocher meurt d'être retenue.

Pendant les lourds moments de l'exil, c'est en vain
Que mon pic a percé cette pierre déserte :
Les trous que j'y creusai forment un long ravin,
Mais la grise épaisseur n'est nulle part ouverte.

Les vents et les soleils ont séché mon vaisseau;
J'entendais dans mon cœur le craquement des planches;
Chaque jour je voyais l'irréparable assaut
Des insectes puants dans les voiles si blanches...

O mer simple et sereine, ô suprême océan!
Laisse-moi m'embarquer sur ta masse mobile!
Laisse le vieux chercheur et le vieux mécréant
Pour la dernière fois fouiller ton fier asile!

J'aime la nudité de ton étrange nuit :
Pour m'y guider, regarde, il me reste une rame.
Appelle-moi! je pars... Voluptueux Ennui,
Qui mourras de désir en contemplant Son âme!...

—

ATTENTE

Au noir plafond infiniment, pas une étoile;
Pas un son, pas un bruit, pas un parfum dans l'air;
Pas même un mouvement, pas même un souffle clair
Ne fait trembler l'immense et douloureuse toile.

Puis, lente, sans briser cette obscurité calme,
Sans l'avertissement d'un vol ou d'un éclair,
Avec son rythme étroit, avec son rythme impair,
Tombe la pluie, ainsi que s'effeuille une palme.

Cependant l'âme écoute à sa fenêtre d'or.
Elle veille, seule au milieu de ce qui dort,
Seule, et guettant au loin quelque invisible sphère...

Toute la nuit, dehors, est comme un long trépas,
Long, long, silencieux. Cependant l'âme espère
Un soleil inconnu qui ne se lève pas.

—

POÈME

Ne bouge pas, ne brise pas cette beauté
Que fait ton corps, dans la pièce immobile
Et palpitante, où le caresse une clarté.

Ne bouge pas; ton corps est puissant et fragile,
Blanc sous le blanc baiser des nocturnes lutins,
Avec la tache noire à ton ventre nubile.

Ne bouge pas; ton corps est fait pour des coussins;
Je t'aime d'être en eux dormante et naturelle,
Avec le mouvement si calme de tes seins.

Ne bouge pas; ainsi qu'une lente hirondelle
Effleure de son vol un lac voluptueux,
Mon rêve sur ton corps attardera son aile.

Ne bouge pas; ton corps me plaît, majestueux,
Et mon esprit, autant que mes yeux, le contemple,
Car il m'a délivré des calculs tortueux.

Ne bouge pas; tu es pour moi le seul exemple.
Comme les dieux sont laids! comme ton corps est beau!
Vois, je suis à genoux, et ta chambre est mon temple!

Ne bouge pas; le ciel n'est qu'un morne lambeau :
Ton corps m'a révélé le vrai, l'unique signe,
Et ta couche serait mon plus joyeux tombeau!

Ne bouge pas; mon cœur devant toi se résigne,
Malgré le fol appel de son fol battement.
Comme ce corps est chaud! mais pure, cette ligne!

Ne bouge pas; je suis inévitablement
Ton esclave ce soir; et pourtant le silence
De mon corps à ton corps est le chant d'un amant!

Ne bouge pas; ma vie, ainsi qu'un rêve immense,
Parmi ton corps, déjà se compose, et commence.

—

MORT DE LA NUIT

Le ciel est mince et bas comme un plafond de chambre;
Autour de moi je sens, en silence, des murs
Grandir et se fermer, impalpablement sûrs,
Dans la blancheur étroite et fausse de septembre.

D'un étrange frisson l'air s'est inquiété,
Et le monde a compris l'inévitable absence
Dont la menace est là, partout : chaque objet lance
Un pauvre appel muet, du fond de sa beauté.

La chaude nuit d'amour est seule véritable,
Et ne doit pas mourir!... Arrière, misérable!...
Mais le premier rayon m'a blessé de son choc.

Tout est laid maintenant, tout est froid, tout est vide.
Et voici qu'orgueilleux, sonore et bête, un coq
Chante la royauté du matin parricide.

—

SONGES

L'enchevêtrement si simple des songes
Par un fil caché conduisant mon cœur,
Je suis parvenu jusqu'à moi, vainqueur
Des monstres cruels et rois : les mensonges.

Je n'ai pas failli le long des chemins;
Et ma délivrance est chose prochaine;
Et je m'appartiens, car voici ma chaîne,
Que je vais briser de mes propres mains.

Je sais qu'au matin le réveil suprême
Eclate, jaillit, et qu'à l'instant même
Les anneaux sur moi vont se reformant.

Chaque nuit pourtant je reprends ma tâche,
Et j'espère un jour que le soleil lâche
M'abandonnera mon rêve dormant.

—

APPEL

De ma lyre d'argent les notes échappées
Puissent-elles porter au monde universel,
Ainsi qu'un salutaire et pacifique sel,
Les maximes d'amour par mes vingt ans frappées!

Puissent devant mes chants se rompre les épées!
Puissent, d'Athène à Rome et de Rome à Cassel,
Dormir le livre impie auprès du vieux missel,
Et les chansons à boire auprès des épopées!

Puissent la noire Envie, avec son bec puissant,
Et la Haine, au plumage encor taché de sang,
Dans le fond d'une mer à jamais englouties,

Laisser libres les cœurs de battre sans mentir,
Les mains de se tendre en amies,
Et les voix de monter pour le même désir!

LUCIEN GUITARD

DEUX CONCEPTIONS DE L'ÉDUCATION :
HUMANISME ET RACISME

Un problème entre tous les autres, peut-être même avant tous les autres, se pose dans nos rapports avec l'Allemagne, et il n'en est pas, à l'heure actuelle, de plus grave ni de plus délicat : la conception que dans les deux pays on se fait de l'éducation. Un simple coup d'œil jeté chez nos voisins nous avertit qu'il s'est accompli là-bas une révolution totale dans l'esprit de la jeunesse et que, si l'Allemagne mène à terme le programme intégral de sa régénération raciste, tandis que nous persévérerons dans la tradition de nos humanités quelque peu archaïques, au bout de quelques générations on aura le spectacle de deux peuples habitant sur les rives opposées d'un même fleuve et qui n'auront plus rien de commun, ne pèseront plus rien dans les mêmes balances ni avec les mêmes poids, et qui n'arriveront plus à communiquer leur pensée par le truchement d'aucun langage connu. Il ne faut pas que quelques bruyantes manifestations sportives nous donnent le change sur l'opposition grandissante qui s'accuse entre ces deux conceptions de l'éducation, dont l'une — nos humanités — attachée surtout à l'étude et au culte du passé, travaille à transmettre aux générations nouvelles un patrimoine d'idées et de sentiments commun à l'humanité entière, alors que l'autre, s'inspirant des théories racistes d'outre-Rhin, se donne pour une anticipation de l'avenir et se propose de façonner, au physique et au moral, de discipliner et sélectionner une race dominante dans un monde tout nouveau. Pour mesurer la profondeur de cet antagonisme, il importe de situer ces

deux conceptions au sein des traditions et des événements qui leur ont donné naissance. De cette confrontation se dégagera peut-être l'opportunité d'une réforme de nos humanités scolaires.

§

Le grand fait initial que nous découvrons à l'origine des humanités françaises est sans contredit la fondation de l'Université de Paris, au début du XIIIe siècle. Saluons en elle l'*Alma Mater* qui, pendant des siècles, a abrité sous son aile nos premières générations studieuses. « Siège de toute sagesse et de toute science, mère très douce », l'appelait avec une pieuse et tendre vénération un jeune clerc du XIVe siècle, venu de Bohême pour faire ses études à Paris, et qui devint par la suite un des premiers maîtres de la nouvelle Université de Prague, fondée sur le modèle de Paris. Soustraite à la police royale et à la juridiction du pouvoir temporel, l'Université de Paris avait été placée directement sous la tutelle du Saint-Siège. De ce fait, elle occupait une place unique et privilégiée parmi toutes les Universités d'Occident. Là se rencontraient les diverses « Nations », réparties selon leurs pays d'origine et représentées dans la personne des maîtres (dont un grand nombre étaient des étrangers) et par la foule hétéroclite des écoliers, venus des quatre coins de l'horizon, pour recueillir à sa source première le breuvage de sagesse et le viatique sacré qu'ils emportaient avec reconnaissance dans leurs pays lointains. Ainsi s'affirmait la fonction éminente de l'Université-Mère, à la fois comme centre des études philosophiques et théologiques dans le monde entier et comme Lumière spirituelle du moyen âge.

Retenons ce double aspect. D'abord l'*horizon d'universalité* qui faisait des études parisiennes — du *studium parisiense,* comme on disait alors — un foyer spirituel dont le rayonnement n'était pas spécifiquement local, régional ni national, mais œcuménique. Et puis *le caractère spéculatif* de ces études qui visaient moins à une possession du Réel qu'à un arbitrage de la Vérité,

et qui délibérément se détournaient de l'utilité immédiate et se rendaient indépendantes de la pratique. *Intellectus speculativus est qui, quod apprehendit, non ordinat ad opus, sed ad solam veritatis considerationem:* en ces termes, la plus haute autorité de l'ancienne Université, saint Thomas d'Aquin en formulait la quintessence. A la base, la Scolastique; au sommet, la Théologie. Avec ses cours logiquement enchaînés et construits, l'enseignement universitaire apportait l'image la plus parfaite de cet ordre latin qui alors se confondait encore avec l'ordre catholique. Le premier représentant typique de nos « humanités », c'est donc le « clerc », — par où il faut entendre l'homme qui, à la suite d'un vœu ou par vocation, s'est consacré à la contemplation désintéressée de la pure Vérité. Le clerc c'est l'Intellectuel du moyen âge, — et il reste beaucoup du clerc chez le savant moderne, chez l'universitaire et chez l'humaniste d'aujourd'hui.

Ainsi définie, l'*Universitas,* premier moule de nos humanités, représente une authentique création du génie latin. Dépositaire de la vérité catholique, elle était en même temps l'héritière de la culture antique dont elle a recueilli les éléments, les fameux « arts libéraux » (grammaire, rhétorique, dialectique, arithmétique, géométrie, musique et astronomie) qui furent d'abord enseignés dans les écoles épiscopales ou monastiques du moyen âge, c'est-à-dire dans les séminaires destinés à la formation du clergé, d'où ils passèrent, par une transition insensible, dans le cycle des études universitaires. Cependant, l'Université de Paris allait rencontrer sur son chemin un concurrent inattendu et redoutable : l'Ordre des Jésuites. Empiétant sur le monopole universitaire, les Jésuites, dès le milieu du XVIe siècle, se sont fait une spécialité de l'éducation des jeunes gens appartenant à la noblesse et aux classes fortunées. C'est là une vieille querelle qui, pendant des siècles, a dominé l'histoire de notre enseignement et qui a imprimé à nos humanités classiques des caractères nouveaux, aujourd'hui encore très apparents. Quels sont ces traits dura-

bles par où s'est perpétué dans nos études, jusqu'à nos jours, l'enseignement des Jésuites?

Au premier chef, c'est la royauté du latin. Le latin, a-t-on dit, a exercé sur les études en France une royauté plus absolue peut-être que celle qu'exerçait le Roi Soleil sur ses sujets. Pour les Jésuites, humanistes érudits et lettrés, le latin n'était pas simplement la langue de l'Eglise et des Clercs, le jargon barbare de la scolastique. C'était aussi la langue de l'humanisme. La pensée dont s'inspirait leur enseignement était de mettre l'antiquité profane, cicéronienne et virgilienne, au service de la foi catholique et de l'adapter au caractère et aux mœurs d'une société aristocratique et chrétienne. Pour cela, il suffisait de remplacer partout le « peuple romain » par le « peuple chrétien », et c'était, comme on a dit, « un beau tour de physique amusante ». On a reproché avec raison à cet humanisme travesti, mis sous le contrôle de la dévotion, de fausser l'image de l'antiquité, de n'emprunter aux Romains que la forme littéraire, des recettes de style, l'art de construire un discours, d'arrondir une période, d'orner de fleurs de rhétorique les arguments du discours. A la scolastique des clercs, les Jésuites ont superposé les dénominations pseudo-savantes et non moins rébarbatives d'une poétique et d'une rhétorique toute de convention. Il n'en reste pas moins que, si nous sommes devenus un peuple de lettrés, c'est pour une bonne part à leur école que s'est formée cette discipline grammaticale et littéraire. Ajoutez à cela que, moralistes pénétrants, ils faisaient reposer leur système éducatif, tout comme leur morale, non sur la stricte obéissance à une discipline et sur la fermeté morale du caractère, mais sur une accommodation souple à la nature humaine et sur des concessions aux opportunités dominantes. Aussi leur pédagogie faisait-elle appel moins au sentiment de la faute qu'à l'amour-propre, à l'émulation, à la recherche de la distinction, au désir de « briller ». Soucieux avant tout d'exercer leur ascendant à l'intérieur des foyers, ils ont su habilement exploiter ce péché mignon de la

vanité auquel une société aristocratique n'était naturellement déjà que trop portée. De là les stimulants que leur pédagogie s'ingéniait à imaginer pour piquer au vif l'amour-propre des élèves et flatter la vanité des familles : tout un système, savamment gradué, de distinctions honorifiques, d'encouragements, de *satisfecit,* de décorations, de récompenses et de mises en scène théâtrales où de jeunes lauréats venaient se faire admirer et applaudir en public. A tout le moins, ce système éducatif, où la vie mondaine se mariait élégamment à la dévotion, convenait à merveille à une société de salons et de cour, et c'est principalement à l'école des Jésuites que s'est formée notre vieille aristocratie française.

Il était inévitable que la Révolution française qui se proclamait « Fille de la Philosophie et de la Science », marquât une attitude hostile à l'égard de l'ancienne Université, corporation privilégiée de clercs qui s'isolait de plus en plus dans la société moderne et dont l'enseignement, fondé sur l'autorité du dogme, se refusait au doute cartésien et se fermait obstinément à tous les progrès de la recherche scientifique. Il était non moins inévitable qu'elle prît l'exact contrepied de ce catéchisme costumé à l'antique, de cette pédagogie dévote et mondaine, que les Jésuites débitaient naguère dans leurs collèges, pépinières d'aristocrates. Dans son fameux *Projet sur l'instruction publique,* présenté à l'Assemblée législative en 1792, Condorcet a posé les principes d'un enseignement nouveau, à la fois scientifique et démocratique. Sur quoi reposera cet enseignement nouveau? Condorcet répond : sur la Science, source de tout progrès matériel et moral, de tout perfectionnement humain, et sur l'esprit critique, son allié, engagé dans la même lutte avec le préjugé, l'ignorance, l'obscurantisme sous toutes leurs formes. Et voici maintenant la grande nouveauté : la recherche de la vérité est inséparable de la liberté politique, de même qu'à son tour la liberté politique ne saurait se maintenir sans la libre recherche de la vérité. D'une part, l'instruction a une mission poli-

tique qui est de mettre les citoyens en état de connaître la loi, de juger les institutions, de contrôler les pouvoirs publics; d'autre part, l'Etat assume la tâche impérieuse de dispenser à tous cette instruction et d'organiser dans son ensemble le travail scientifique. Pour cela, il devra établir des liens entre les multiples domaines du savoir, stimuler la recherche, organiser la mise en commun des découvertes et se mettre en liaison avec les savants du monde entier. Car si le savant a une patrie, la Science, elle, n'a pas de patrie. Plan grandiose qui témoigne des vastes horizons au milieu desquels vivait cette génération. La Convention s'est efforcée de le réaliser en créant l'*Institut national* (plus tard *Institut de France*), corps représentatif de la République universelle des Lettres et des Sciences. Ainsi renaissait dans un monde nouveau, et animé de l'esprit des temps modernes, le vieux rêve de l'Université de Paris, l'indéracinable utopie humaniste qui habite aujourd'hui encore chaque cerveau français : penser le vrai pour l'humanité entière.

Le clerc du moyen âge, servant de la Vérité; puis l'humaniste lettré, assoupli à l'école des Jésuites; enfin le savant « à la Condorcet », utopiste révolutionnaire et humanitaire, voilà les trois grandes traditions spirituelles qui ont mis leurs empreintes successives sur nos humanités françaises. Ce qui a suivi n'a rien ajouté d'essentiel. Si Napoléon a restauré l'ancienne Université, dénommée « Université impériale », c'était uniquement pour en faire un instrument au service de son règne. Sans doute, le cadre administratif qu'il lui a imposé a survécu dans ses grandes lignes. Mais le nouveau maître de la France n'a pas su insuffler un esprit nouveau à ce vaste corps de fonctionnaires, embrigadés et hiérarchisés. Lui-même n'éprouvait d'ailleurs que mépris à l'endroit de tous ces corps savants, pépinières d'idéologues chez qui il flairait de dangereuses velléités d'indépendance. Ce qu'il fallait à sa politique conquérante, c'étaient quelques bonnes « Ecoles spéciales », militaires ou techniques, où il recrutait ses officiers, ingénieurs, techniciens, administrateurs. Les Facultés, soigneuse-

ment tenues à l'écart les unes des autres, ne représentaient plus désormais que des « moulins à diplômes ». Quant aux humanités, elles étaient reléguées à l'étage inférieur, confinées dans les lycées, sortes de casernes scolaires où sévissait l'internat et où devait régner une discipline toute militaire. Le nouveau clerc des humanités napoléoniennes, ce sera désormais ce jeune potache, affublé, les jours de sortie, d'une tunique grotesque, réveillé le matin au son du tambour, bourré de pensums, de vers latins, de racines grecques et de légumes secs, et qui pâlit sur son dictionnaire, dans une salle d'études mal aérée et mal éclairée. A heure fixe, ses instructeurs lui transmettent la consigne d'un travail uniformément réglé. On connaît le mot fameux, d'ailleurs apocryphe, prêté à un ministre de l'instruction publique sous le second Empire : « A cette heure, dit-il en tirant sa montre, dans tous les lycées de France on fait une version latine. » Le couronnement de ces humanités s'appellera bientôt le baccalauréat, — clé de toutes les carrières, cauchemar de la jeunesse, ambition et souci rongeur des familles françaises.

A coup sûr, les temps ont bien changé. La discipline, de militaire, est devenue paternelle. Au tambour martial a succédé, sous la Restauration, d'abord la cloche monastique, plus tard la sonnerie électrique. Une coquette vareuse a supplanté la tunique aux longues basques. Le régime aussi s'est amélioré et l'abusif monopole des féculents a été heureusement tempéré de vitamines. Au bain de pieds hebdomadaire s'est ajoutée la douche hebdomadaire. Quelques heures par semaine, réputées perdues, bien à regret ont été sacrifiées à l'éducation physique, cependant que les sports, le basket-ball, voire même le foot-ball, forçaient la consigne et faisaient, dans ces monastères studieux, leur irruption turbulente. En même temps, on a coupé et retaillé les programmes, assoupli et modernisé les méthodes. Le moule étroit des Jésuites a été élargi et adapté aux besoins d'un âge nouveau, grâce à un apprentissage de plus en plus étendu des langues vivantes, de l'histoire, des sciences

d'observation, et chacune de ces réformes a créé un compartimentage nouveau, — malheureusement aussi une complication nouvelle, une surcharge nouvelle des programmes. Ainsi virent le jour les quatre séries parallèles : A, B, C, D, auxquelles succédèrent les trois séries : A, A', B, avec un système ingénieux de barrages, de passerelles et de raccordements. Mais toutes ces combinaisons savantes atteignent-elles la substance vivante des études? Un grand Maître de l'Université, ministre de l'instruction publique, définissait le bagage qu'un bachelier emporte du lycée dans cette phrase lapidaire et souvent citée : « Ce qui reste quand on a tout oublié. » Mais si on doit tout oublier, est-il bien nécessaire d'apprendre si vite, et tant de choses disparates? Ce qui reste, nous affirme-t-on, ce n'est pas une Encyclopédie, de format plus ou moins réduit, — brevet ou baccalauréat, — ingérée de gré ou de force dans un fragile cerveau d'enfant ou d'adolescent. Ne serait-ce donc pas plutôt un être en chair et en os, qu'il s'agit de planter bien d'aplomb dans la vie? Et cet apprentissage de la vie saine et normale, nos humanités scolaires l'assurent-elles à la jeunesse d'aujourd'hui?

Ecoutons ces quelques réflexions, extraites de la copie d'une jeune lycéenne et que reproduisait la *Revue Universitaire* dans un de ses derniers fascicules. On y lit une expérience bien précoce et une inquiétante clairvoyance. Elle apporte à tout le moins un peu réjouissant commentaire du fameux « ce qui reste » de M. le Ministre, et, en dépit de quelques gaucheries de style, ce document mérite d'être retenu et médité :

Aussi loin que je plonge dans mon enfance, que vois-je? Des petites filles au visage morne s'appliquant à écrire, en essayant de comprendre ce que dit le professeur. Depuis onze ans, tous les matins, à huit heures, une porte se ferme derrière moi et me laisse enfermée entre les quatre murs d'une classe. Et quand je serai vieille, que j'essaierai d'évoquer ma jeunesse, l'âge où, paraît-il, on est le plus heureux, quels seront les souvenirs qui se présenteront à mon esprit? Un problème difficile à trouver, une composition manquée,

ou plutôt, car tous ces faits banals me sortiront de la mémoire, je verrai des veillées où, tombant de sommeil, je m'acharnais sur un devoir inachevé!...

En échange de tout cela, nous avons quelques satisfactions d'orgueil, douces d'abord, et qui paraissent si vaines ensuite. Mais le plus triste, c'est que le bénéfice que nous tirons de nos études se retourne contre nous. Ces études, qui nous ouvrent l'intelligence et nous forcent à la réflexion, détruisent tout ce qu'il y a en nous de jeune et d'heureux. A force de s'analyser, de juger, on n'a plus rien de spontané, d'insouciant...

Cela est le présent. Si je prévoyais un avenir différent, je l'accepterais facilement; mais je sens que toute ma vie je serai ainsi : j'aurai cette vie scolaire, agréable peut-être, sur certains points; je garderai l'esprit que m'ont fait les études; je serai un être à part, raisonnant toujours et sur tout, s'enthousiasmant pour des idées plus ou moins bizarres, en un mot une *intellectuelle*. Mais, quand même, à quatorze ans, personne n'a l'air de se douter que nous aspirons à autre chose, et il est triste de penser que nous sommes cataloguées d'avance et que toute notre vie sera morne et grise comme elle a été jusqu'à présent, *parce que nous avons trop bien subi l'influence de nos intéressantes études* (1).

On a parlé d'une crise des humanités. Il faudrait plutôt parler d'une crise de la jeunesse, crise beaucoup plus générale et plus grave que celle dont notre jeune lycéenne nous a livré la confidence toute personnelle. Et sans doute, à n'en juger que par les statistiques officielles, nos humanités se comportent fort allégrement. Jamais on n'a vu, dans les lycées, pareil afflux de nouvelles recrues. Les classes, surtout celles de 6e et de 5e, sont surpeuplées. On refuse du monde. Plus que jamais le latin « jouit », comme on dit, « de la faveur des familles ». Même l'étude du grec fait, paraît-il, l'objet d'une prédilection marquée, surtout de la part de nos jeunes lycéennes. Ah! pour l'amour du grec, souffrez qu'on vous embrasse! Mais cet optimisme n'est que de

(1) Voir dans la *Revue universitaire* de janvier 1936, p. 61 à 62.

surface, car on a fait, ces derniers temps, une grande découverte. On a découvert qu'il ne suffit pas d'entrer au lycée, mais qu'il faut encore en sortir. Et voilà qui déroute nos pédagogues en chambre. Que deviendront ces jeunes bacheliers lâchés dans la vie, une fois leurs études terminées? Le surpeuplement même de nos classes n'est-il pas un symptôme inquiétant, le signe avant-coureur d'une inflation factice, d'une disproportion grandissante entre le titre nominal de ces études et leur valeur effective dans la vie?

Un peu partout en Europe tend aujourd'hui à se constituer un « cinquième état », celui des jeunes chômeurs, intellectuels ou manuels, déclassés involontaires, très souvent déclassés « supérieurs », car ce sont précisément les intelligences les plus vives, les énergies les plus audacieuses qui perçoivent avec le plus d'acuité les contradictions flagrantes entre la réalité où elles vivent et les valeurs accréditées par un certain optimisme scolaire. Aussi voyons-nous dans certains pays où, pour des raisons particulières, ce conflit a pris des racines plus profondes, se dessiner un désaccord complet entre l'esprit même des humanités et l'esprit nouveau de la jeunesse, en sorte que la crise y a revêtu, dès l'abord, l'aspect d'une véritable *révolution de la jeunesse*, dont l'enjeu n'est rien de moins que tout notre patrimoine humanisé.

C'est le spectacle que nous a donné, depuis trente ans, la jeunesse allemande. Cette révolution, connue sous le nom de *Jugendbewegung* (mouvement de la jeunesse), s'est accomplie là-bas en trois étapes et l'assaut a été donné par trois vagues successives (1).

§

La première phase, d'un caractère encore assez anodin, restait teintée d'idéologie romantique. C'est l'époque

(1) Sur les causes profondes de ce désaccord, je renvoie à l'article sur le *Problème de la Jeunesse en Allemagne*, paru dans le *Mercure de France*, nº du 1er mars 1933.

des *Wandervoegel* (oiseaux migrateurs). Dans les dernières années du XIX[e] siècle, on a pu voir des bandes de jeunes migrateurs, dans les accoutrements les plus variés, s'évader, en chantant, des geôles scolaires, de l'atmosphère étouffante des centres urbains, pour se retremper aux sources pures de la nature, de la vie champêtre et de la poésie populaire. Il s'agissait, en somme, moins d'une révolution politique que d'une révolution pédagogique dont la jeunesse elle-même entendait prendre l'initiative. L'ancienne pédagogie était purement scolaire, confinée entre les murs de l'école. Elle prenait figure humaine et vivante dans la personne du maître, du « magister ». Mais elle ne se proposait guère qu'un but : préparer aux examens et embrigader la jeune génération dans les cadres d'une certaine société bourgeoise, sous la direction des aînés. La nouvelle pédagogie, au contraire, veut le plein air. Elle fuit l'école et la famille qui, toutes deux, incarnent un principe d'autorité par qui l'expérience du passé prétend imposer ses solutions toutes faites aux nouvelles générations. Elle sera moins une « étude » à huis clos qu'une expérience passionnante de la vie vécue en commun. Surtout elle veut être une *éducation de la jeunesse par la jeunesse elle-même.* Au type suranné du *Lehrer,* du « maître », succédera le type nouveau du *Führer* (c'est avec les *Wandervoegel* que ce vocable fatidique a fait son apparition), à la fois recruteur, entraîneur, chef de bande. Le Führer parle le langage de la jeunesse et partage ses aspirations; il a pour mission de l'orienter vers des buts conformes à cet avenir dont elle porte en elle le pressentiment et qui, en elle, prendra corps. Ainsi s'opère un paradoxal renversement dans les valeurs et dans les hiérarchies. Ce n'est plus la vieille génération qui dirige la jeunesse et lui transmet, au moyen de l'éducation, les résultats de son expérience acquise; c'est la nouvelle génération qui fait un choix, qui imprime ses valeurs et assigne des buts nouveaux à l'expérience des aînés.

Le programme des *Wandervoegel* se ramenait en

somme à une sorte d'école buissonnière, érigée en système pédagogique. Bientôt la guerre coupa court à ces romanesques équipées. L'expression même des physionomies en est sortie changée. Le masque s'est durci; les traits se sont raidis, tendus vers l'action jusqu'à rompre. Il ne s'agit plus maintenant de bandes errantes, mais d'une véritable mobilisation de la jeunesse, enrégimentée dans des ligues — *Bünde* — qui se proposent de rééduquer le sens du collectif dans une atmosphère d'anarchie et de guerre civile. Obéissance, discipline, sacrifice, héroïsme, ce sont les mots de parade que cette nouvelle mystique collective a figés sur toutes les lèvres. Cette mystique est naturellement hostile à l'individualisme, au libéralisme, survivances d'un humanisme réputé bourgeois et désuet, — hostile par-dessus tout au pacifisme, attendu qu'elle a besoin de plonger l'être humain dans un état permanent de tension, d'armement à outrance et de mobilisation totale, c'est-à-dire dans un état permanent de guerre, latente ou déclarée. C'est ce qui met la jeunesse allemande d'emblée à l'écart des « Eclaireurs » des autres pays. Ce qui importe, à ses yeux, ce n'est point de célébrer des idylles de fraternisation universelle; ce qui importe, c'est d'éduquer un type racé, aguerri, discipliné, type à la fois de soldat, de missionnaire et de pionnier, en qui revivra la tradition guerrière et religieuse qui avait été, au moyen âge, celle, non certes des clercs de l'Université, mais des chevaliers de l'Ordre teutonique. Romantisme encore, dira-t-on. Mais « romantisme de fer ».

Reconnaissons dans cette génération celle qui a porté sur ses épaules et fait triompher le Troisième Reich. Car si la prédication hitlérienne a éveillé des échos si profonds, c'est qu'elle répondait au sentiment intime de la jeunesse allemande. Le mouvement hitlérien a recueilli l'héritage de trente années de propagande militante, de trente années de *Jugendbewegung*. M. Baldur von Schirach exposait récemment l'organisation de cette nouvelle jeunesse hitlérienne dont il est le chef. Il faut, nous dit-il, nettement distinguer entre deux formations

qui se proposent des buts différents. L'une de ces formations, la plus ancienne, celle des sections d'assaut et des sections de police intérieure, les S. A. et les S. S., représente la *milice politique* du parti. C'est le noyau primitif. En dehors de cette organisation de propagande politique, s'est constituée ensuite une organisation de propagande purement éducative, la « Jeunesse hitlérienne » — *Hitlerjugend.* — Il fut d'ailleurs un temps où M. Baldur von Schirach cumulait les fonctions de chef dans l'une et dans l'autre de ces deux formations. Mais lorsqu'en 1931 le ministère Grœner décréta la suppression des formations paramilitaires, on pensa éluder cet interdit en établissant une démarcation nette entre la milice politique et la propagande éducative. Stratagème bien vite éventé! L'interdit qui, strictement, n'aurait dû atteindre que la milice, fut étendu aux groupements de la Jeunesse hitlérienne. Et les perquisitions, les arrestations de pleuvoir! L'auto même du chef fut confisquée. Excellente réclame! La même année, on complota de convoquer à Potsdam, à la barbe du gouvernement de Weimar, un grand congrès de la Jeunesse hitlérienne interdite. On escomptait 20.000 congressistes. Il en vint plus de 100.000. Le Führer, Adolf Hitler, accouru au congrès, assista, debout, pendant sept heures consécutives, à l'interminable défilé et reçut, le bras levé, le serment de cette jeunesse fanatisée. « Le régime de Weimar avait les baïonnettes, écrit M. Baldur von Schirach; nous, nous avions la jeunesse. »

Pendant les années suivantes, ce fut la prise du pouvoir par Adolf Hitler et l'incorporation, opérée de gré ou de force, de toutes les formations de la jeunesse ouvrière ou estudiantine, marxiste ou confessionnelle, dans l'organisation totalitaire de la Jeunesse hitlérienne qui, en 1933, comptait déjà 3 millions d'adhérents. Cet afflux nouveau a été réparti depuis en trois sections distinctes : les « jeunes classes », *das Jungvolk,* section enfantine, sorte de *balilla* hitlérienne, où entrèrent les jeunes garçons de 10 à 14 ans. Puis les « jouvenceaux hitlériens » (*Hitlerjungen*), c'est-à-dire les adolescents

de 14 à 18 ans. Enfin, une section féminine a été réservée aux « jouvencelles allemandes » — *Bund deutscher Mädel.*

Plus que les détails d'organisation nous intéressent les principes dont se réclame la nouvelle pédagogie hitlérienne. C'est d'abord la séparation maintenue entre l'*instruction* et l'*éducation*. L'instruction est le domaine propre de l'école, à condition que l'école soit remise à sa place, qui n'est pas la première. Car l'instruction parle à la mémoire et à l'intelligence, et l'intelligence, dans la doctrine raciste, est un simple instrument au service de cette Volonté de Puissance qu'incarne la race. C'est donc bien à l'éducation que revient la fonction dirigeante. A elle est impartie la mission d'éduquer les volontés, de former les caractères et d'implanter, par une propagande méthodique, aux nouvelles générations les purs principes de la doctrine raciste.

Cette doctrine elle-même peut être présentée sous un double aspect, politique et éducatif. La doctrine politique se trouve exposée dans le fameux livre de M. Rosenberg, intitulé *Le Mythe du XXe siècle* qui, avec le livre d'Adolf Hitler, *Mein Kampf*, nous apporte la Loi et les Prophètes de la nouvelle religion. C'est une sorte de Discours sur l'Histoire universelle, compilation indigeste de conjectures aventureuses et d'affirmations paradoxales. Détail piquant : l'idée maîtresse en a été empruntée à un auteur français, au comte de Gobineau, l'auteur du livre sur l'*Inégalité des races humaines.* A l'origine de la civilisation européenne, il y aurait eu une race supérieure, baptisée tantôt « aryenne », tantôt « germanique », tantôt « nordique ». A un âge préhistorique, elle a envahi le continent, imposé ses disciplines guerrières et ses hiérarchies administratives aux populations sédentaires et inférieures au milieu desquelles elle s'est implantée. Celtes, Grecs, Romains, Barbares, Normands, autant de vagues successives d'un même flot, d'une même invasion conquérante, où il faut reconnaître le sang noble et pur de l'Européen supérieur. Et tout ce qui s'est produit de grand, de vraiment créateur et ori-

ginal, aussi bien chez les Grecs, les Romains, dans notre vieille aristocratie française, qu'au temps de la conquête du Nouveau Monde par les Portugais, de la Renaissance italienne, de la Réforme allemande et des huguenots français, — jusqu'à cette dernière création qu'est l'armée prussienne, — tout cela procède d'un même principe, s'explique par un apport de sang nordique et doit être interprété à la lumière de cette mystique aristocratique du sang et de la race. Ne demandez pas à l'auteur d'administrer la preuve de ses allégations hasardeuses.

Je tiens à déclarer tout de suite à Messieurs les critiques — dit-il dans un récent pamphlet dirigé contre ceux qu'il appelle « les obscurantistes du temps présent », — que tout ce que j'avance dans mon livre intitulé *Le mythe du XX*e *siècle,* je le considère comme une vérité absolument indispensable à notre temps et je le maintiendrai tel quel, alors même que les faits historiques sur lesquels s'appuie mon argumentation, s'avéreraient faux.

Donner des preuves, quelle concession dégradante à l'esprit critique et à la raison démocratique! L'histoire ne nous apprend-elle pas que les peuples ont toujours été conduits, non par des savants, mais par des illuminés et par des fanatiques? Et d'ailleurs l'auteur n'a-t-il pas intitulé son livre : « le *mythe* du XXe siècle », donnant ainsi clairement à entendre que ce qu'il avance relève moins de la science que de la foi, appartient au monde de la fable et de la fiction?

Est-il besoin de dire que ce « mythe » va à l'encontre de toute notre expérience historique et politique? En France aussi, on trouve bien des sangs mêlés, bien des races confondues. Mais de cette diversité est sorti, par un travail séculaire de brassage et d'assimilation qui est proprement l'histoire de notre civilisation, un type moral à peu près homogène et profondément imprégné d'humanisme. L'unité de la France, ce n'est pas une race, ni un régime, ni un parti, ni une doctrine; c'est l'*esprit d'une société.* En Allemagne, terre de discordes, ce travail d'unification nationale et morale s'est trouvé

constamment entravé et retardé par la violence des particularismes antagonistes, aussi bien dans le domaine national et ethnique que sur le terrain confessionnel, antagonismes qu'aucune civilisation commune n'a réussi à concilier sur le plan d'une unité spirituelle librement consentie. Pour maîtriser ce chaos politique, il a fallu une discipline de fer, — la discipline prussienne. Pour unifier toutes ces disparates morales, il a fallu passer sur elles le rouleau compresseur de l'Etat totalitaire et du catéchisme hitlérien. Voilà le sens *politique* qu'a revêtu aujourd'hui en Allemagne le mythe raciste. C'est sous ce revêtement qu'il fait désormais partie intégrante de l'arsenal et de l'armement national du Troisième Reich. Mais peut-on s'étonner que des peuples accordés à des mœurs politiques plus humaines répugnent à endosser cette camisole de force qui ne répond chez eux à aucun besoin?

Cependant le terme de « race » ne revêt pas nécessairement cet aspect politique, étroitement national. Le problème qu'il pose est, en somme, d'ordre purement biologique et moral, c'est-à-dire largement humain. Il s'agit de déterminer les disciplines, corporelles et spirituelles, qui fortifient la vie, qui la prémunissent contre la décadence, les vertus qui régénèrent l'humanité, l'embellissent, l'ennoblissent, à l'intérieur d'une civilisation commune. C'est dans ce sens strictement « éducatif » que Nietzsche entendait cette régénération raciale dont Zarathoustra s'est institué l'annonciateur et le législateur, sans aucune arrière-pensée politique — on peut même dire : en opposition ouverte et déclarée avec toute propagande nationaliste ou politique. Et c'est pourquoi, dans sa pédagogie du « bon Européen », Nietzsche a fait une large part à l'héritage humaniste, au miracle grec, à notre littérature classique française et au rêve lumineux d'une nouvelle civilisation méditerranéenne. Mais il convient d'ajouter que, dans sa pensée, il s'agissait là d'un *humanisme régénéré*, animé d'un esprit très différent de celui qui inspirait l'enseignement universitaire de son temps, d'un humanisme qui devait faire appel à

de nouvelles disciplines, à de nouvelles vertus, tant du corps que de l'esprit.

Nietzsche est donc à la fois un humaniste européen et le représentant d'une certaine culture « raciste ». Il est l'annonciateur du « bon Européen », et, d'autre part, il passe, dans le Troisième Reich, pour le père spirituel de la génération allemande d'aujourd'hui. Position à première vue paradoxale et qui fait pourtant son actualité exceptionnelle. Car il est bien certain que le jour où la jeunesse allemande abjurerait son fanatisme nordique et son catéchisme nationaliste, elle trouverait en Nietzsche le meilleur guide qui l'acheminerait vers un humanisme de l'avenir. Mais, à son tour, le racisme germanique d'aujourd'hui, si nous l'interprétons à la lumière de la philosophie de Nietzsche et le dépouillons de son exégèse nationalsocialiste, peut devenir extrêmement instructif pour nous. Il apporte une critique indirecte de nos humanités; il en souligne les défaillances, les lacunes; il met en valeur les disciplines que précisément, en France, trop souvent, nous négligeons, nous dédaignons.

Déjà Nietzsche avait signalé ce premier vice de l'éducation universitaire de son temps qui ne visait qu'à produire des « puits de science », qu'à éduquer des cerveaux.

Il ne s'agit pas, écrivait-il, de débuter par une erreur initiale dans le choix de la méthode. Il est d'une importance vitale pour l'avenir d'un peuple, comme pour l'avenir de l'humanité entière, que l'éducation prenne son point d'insertion au bon endroit, qu'elle ne débute pas par l'âme, par l'esprit, — *ce qui est l'illusion typique des clercs,* — mais qu'elle parte du corps, du geste physique, de la physiologie; le reste viendra ensuite et par surcroît. D'avoir compris cela, voilà qui fait de l'éducation donnée par les Grecs l'événement capital de l'histoire.

« Il y a plus de sagesse dans ton corps que dans ta plus orgueilleuse raison », dit Zarathoustra à ceux qu'il appelle les « Contempteurs du Corps », — *die Verächter*

des Leibes. — L'homme doit être éduqué en partant du corps, premier commandement d'une saine pédagogie. Et ce n'est pas tout. Il importe en outre de ne jamais séparer la vie du corps de la vie de l'esprit et de comprendre qu'elles forment une unité indivise. L'entraînement du corps doit être mis sur le même plan que la discipline de l'esprit. N'est-ce pas ainsi que l'entendait déjà notre grand pédagogue français, Montaigne?

Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse, disait-il, c'est un homme; il n'en faut pas faire à deux. Et comme dict Platon : il ne faut pas les exercer l'un sans l'autre, mais les conduire également comme une couple de chevaux attelez à mesme timon.

On s'est étonné de voir l'Etat hitlérien retirer aux associations privées le droit d'assurer l'éducation physique de leurs adhérents. C'est qu'au regard du Troisième Reich cette discipline, *à la fois* du corps et de l'esprit, ne saurait être isolée de l'idée de Race qui lui sert de support. Le propre de l'éducation physique n'est pas de former des équipes sportives ou de sélectionner des champions : la victoire d'un champion ou d'un athlète n'exprime pas plus la vigueur physique d'une race que la stature d'un géant ne représente la taille moyenne d'une population. Le propre de l'éducation physique, avant tout, c'est, en s'éclairant d'une science nouvelle et d'une discipline appropriée, de travailler à la régénération totale de la race ou, pour reprendre le « dada » hitlérien, de « former, par voie de sélection, un type supérieur d'aryen intégral ». Débarrassons le programme raciste de son jargon hitlérien et comparons-le à cette espèce d'internat moral que font encore peser les humanités classiques sur notre jeunesse studieuse. « A la vérité, observait déjà Montaigne, nous voyons qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants de France, mais ordinairement ils trompent l'espérance qu'on en a conçue. » Et pourquoi la trompent-ils? Vous savez avec quelle âpreté l'auteur des *Essais* incriminait ces « geôles de la jeunesse », — les collèges de son temps, —

auxquels il imputait cette malfaçon nationale. Vouloir former l'esprit sans se préoccuper de former d'abord le corps, ou même aux dépens de la vie du corps, quel monstrueux anachronisme! C'est « l'illusion typique des clercs », disait Nietzsche, et les neuf dixièmes de nos universitaires sont restés, sur ce chapitre, des « clercs » qui ne semblent pas se douter du danger que font courir à la race leurs horaires et leurs programmes scolaires, leurs humanités sédentaires et claustrées, d'où sort, non pas l'homme complet que rêvait Montaigne, mais trop souvent un intellectuel timide, malhabile et atrophié.

Autre erreur, — qui d'ailleurs se déduit de la précédente. Nos humanités visent trop à ne former que des élites brillantes, des « têtes de classe ». Ce faisant, elles négligent ce souci de l'ordre social et du rythme commun qui doit nécessairement discipliner, à l'intérieur d'un groupe, toute activité humaine. Ici encore, l'éducation raciste allemande comble une lacune essentielle en s'efforçant d'inculquer, dès l'âge le plus tendre, à la jeunesse, le goût du travail collectif et la pratique des disciplines viriles que requiert le travail discipliné. Faire une guerre sans merci au petit chérubin, couvé par sa maman, point de mire de toutes les admirations familiales, et qui, dans son costume, dans ses gestes, dans ses propos, singe les grandes personnes et joue son petit personnage devant la galerie extasiée; rendre à l'enfance, comme à la jeunesse, son vrai sens et son vrai caractère, et puis arracher ce jeune bambin, au moins un jour par semaine, à l'atmosphère émolliente de la famille, le mettre de bonne heure en présence des difficultés imprévues de la vie où il lui faudra payer de sa personne, se défendre avec bec et ongles, rapiécer ses culottes et préparer lui-même sa popote; voilà le préambule nécessaire d'une éducation qui se propose de former des caractères et de viriliser une race. Dès l'âge de dix ans, le jeune Allemand, abjurant toute gloriole vestimentaire de fils de famille, endosse l'uniforme, — chemise brune, col largement échancré, longue cravate tombante, culottes de cuir qui laissent le genou à découvert — et,

un fanion à la main, il se joint à une bande de camarades, explore avec eux le terrain, apprend à mesurer les distances en se guidant par l'ouïe et par la vue, à s'orienter avec une boussole, à lire une carte. Plus tard, viendront les « soirées de la nation ». Jusque dans les coins les plus reculés de la plus lointaine province, chaque mercredi soir, cinq millions de jeunes hitlériens et de jeunes hitlériennes, groupés autour d'un récepteur de la T. S. F., écoutent les chants nationaux, les scènes dialoguées où s'évoquent les grandes figures de l'histoire, ou encore ils suivent une discussion engagée sur les articles essentiels du catéchisme hitlérien. Mais l'initiation décisive ne se fait que dans les « camps de travail ». C'est là que se révèle d'une façon concrète à la jeunesse le sens de la vie en commun, active et joyeuse, que se marquent les vraies supériorités fondées sur l'ascendant personnel, et que sont mises en pratique les disciplines et les vertus viriles que précisément négligeait l'ancienne éducation humaniste : la vie physique au grand air, l'endurcissement aux fatigues et aux privations, la loi commune du travail manuel obligatoire pour tous, sous le signe de la collectivité, sans aucune arrière-pensée de gain, de diplôme à conquérir, de carrière à préparer, de succès personnel et d'applaudissements à récolter. La jeunesse, a-t-on dit, est avant tout une « attitude ». Mais cette attitude sera sensiblement différente, selon que la nouvelle génération se sentira simplement comme l'héritière d'un glorieux passé, comme l'épigone d'une brillante civilisation, ou qu'elle se posera en pionnier de l'avenir, appelée à faire sa trouée dans le monde et à mettre son empreinte sur l'avenir.

Le troisième reproche qu'on pourrait faire à nos humanités, c'est l'intellectualisme desséchant d'une culture trop exclusivement scientifique ou littéraire. Cet intellectualisme est-il vraiment un héritage qui nous est venu en droite ligne de l'antiquité? Puisque si volontiers nos humanistes invoquent l'exemple des Grecs, ne serait-il pas opportun qu'ils se rappellent aussi la place d'honneur qu'à côté des jeux physiques les Grecs réservaient

à la musique et le rôle qu'elle tenait chez eux dans la vie de la Cité? Non certes, comme aujourd'hui, celui d'un simple art d'agrément. Des magistrats étaient préposés à la tâche d'en contrôler les rythmes, d'en déterminer les modes et les genres. Le seul fait d'ajouter une corde à la lyre risquait de déchaîner une révolution, et c'est pour nous un sujet d'étonnement de voir qu'avec des moyens si primitifs, cette musique ait pu déchaîner dans des amphithéâtres immenses, bondés de spectateurs, des explosions d'enthousiasme ou frapper les auditeurs d'une telle tristesse qu'aux jeux de Delphes on dut interdire le mariage de la flûte avec la voix humaine, parce que plainte trop amollissante. Dans son premier livre sur l'*Origine de la Tragédie grecque,* Nietzsche nous a montré toute la civilisation hellénique émergeant du chœur tragique, du dithyrambe dionysien, et puis peu à peu se désagrégeant, à mesure que du chœur primitif s'est détaché l'acteur isolé, le soliste, le virtuose, et que, du sein maternel de la musique, s'est arrachée la parole et, avec elle, l'esprit de discussion et d'analyse. A dater de ce jour, le rhéteur et le sophiste ont fait leur entrée. Thèse aventureuse, de marque spécifiquement wagnérienne, et que l'auteur devait en partie rétracter par la suite. Il n'en reste pas moins que la musique est, par essence, un lien humain, une communion humaine, un salutaire antidote à l'esprit de discussion et d'analyse, à l'intellectualisme envahissant.

Et elle est en même temps un rythme commun de la vie, une discipline spontanée, la plus joyeusement acceptée. Tout le monde, à l'Exposition de l'Art italien de 1935 à Paris, s'est arrêté devant le charmant petit groupe en marbre, œuvre du vieux sculpteur florentin Lucca della Robbia, qui portait cette inscription : *Enfants chanteurs.* Quelle ferveur chez ces jeunes maîtrisiens, costumés à l'antique! On peut suivre pour ainsi dire de proche en proche, matériellement, le souffle de leur voix, qui monte du plus profond d'eux-mêmes jusqu'à leurs lèvres et s'exhale par leur bouche entr'ouverte. Comme le chant façonne à la fois le geste indi-

viduel et l'attitude d'ensemble de ces enfants, rangés par ordre de grandeur, dont chacun a posé fraternellement le bras sur l'épaule de son voisin, le regard fixé sur un large missel qu'au premier rang l'un d'eux tient largement déployé, à la façon d'un pupitre. Jamais professeur, si écouté qu'il fût, a-t-il su tenir ainsi sa classe sous le charme d'une leçon, réaliser une pareille harmonie des corps et des pensées, une pareille amitié des gestes et des attitudes, dans le plus bienheureux des unissons? — Dans son dernier roman, *Les années de voyage de Wilhelm Meister,* Gœthe s'est attardé à évoquer, sous le titre de « province pédagogique », son utopie d'une école modèle. Au fond d'un vaste domaine, les élèves sont répartis selon les professions les plus diverses, mais toutes orientées vers une fonction socialement utile : agronomes, éleveurs, jeunes Centaures dompteurs de chevaux, architectes, ingénieurs, médecins, artistes aussi. Seul, le lettré manque à l'appel. Chose plus surprenante encore : le latin ne figure pas dans le programme des études. Et par quoi est-il remplacé? Par la musique. La musique, voilà, aux yeux du grand poète classique allemand, la discipline « humaniste » par excellence, le lien le plus direct entre les hommes d'une même époque comme entre les générations successives, le véhicule par où se transmettent les grandes initiations morales et religieuses de l'humanité.

Conception germanique, dira-t-on, et qui peut se défendre dans un pays où la musique a exercé, depuis la Réforme, la même royauté que chez nous, depuis les Jésuites, le latin. Et nous ne sommes qu'à demi surpris de voir la pédagogie raciste, placée aujourd'hui sous le signe de l'art wagnérien, reconnaître dans la musique un des plus puissants moyens de propagande, l'art allemand par excellence, véhicule de l'Inconscient racial et du dynamisme collectif. N'empêche que d'avoir si complètement banni du programme de nos humanités la musique, autrefois inscrite au nombre des sept arts libéraux, ç'a été pour notre éducation classique une cause de desséchement intellectuel, d'appauvrissement affectif,

d'anarchie intellectuelle. Renoncer à la musique, ne pas l'associer intimement à tout notre enseignement, n'est-ce pas nous fermer à de grandes sources de joie, n'est-ce pas renoncer à de puissants moyens de communion, de discipline collective?

Mais alors, dira-t-on, si l'Allemagne dispose de disciplines et de moyens d'éducation si perfectionnés et si efficaces, d'où vient que la génération nouvelle, formée à cette école, nous présente un visage si différent du nôtre? C'est que les méthodes importent moins que l'esprit qui les anime, moins que la pensée qui les dirige; c'est que l'éducation n'est plus en Allemagne un moyen de formation personnelle, mais un instrument de propagande politique au service d'une *Weltanschanung* qui prend l'exact contrepied de nos humanités françaises; c'est qu'elle est devenue une technique de la suggestion massive, un dressage collectif, hostile à l'individualité et mortel à l'esprit. Voilà par où elle nous apparaît un reniement, non seulement de notre esprit, mais aussi de l'esprit dont s'inspirait cette Allemagne du passé que nous aimions et admirions. Et sans doute il est des Allemands qui, dans leur for intérieur, s'avouent toutes ces choses. Mais, pour l'ordinaire, ils se taisent. Je voudrais donner la parole à l'un de ces « silencieux ». Voici, j'imagine, à peu près les propos qu'il pourrait nous tenir, après nous avoir visités.

§

« *Dieu est-il français?* C'est le titre qu'un des nôtres donnait à un livre qui naguère a fait, même en France, quelque bruit. Je n'aime pas ce titre où perce l'arrière-pensée de donner une réplique française à ce vieux Dieu allemand que vous nous avez si souvent reproché. Je dirais plutôt qu'à nos yeux la France est restée « le pays du bon Dieu », un des rares pays où l'on peut, où l'on sait encore vivre heureux. Cela tient sans doute à ce que vous êtes « le plus vieux peuple de paysans de l'Histoire », comme le dit si justement votre grand historien de la Campagne française, M. Gaston Roupnel, — un peuple

qui n'a pu réaliser son œuvre civilisatrice que par un effort systématique, dont la continuité et la régularité impliquent la vie sédentaire et un régime de paix. C'est ce qui fait que chez vous chaque lieu est un territoire complet où l'homme trouve, en raccourci et adapté à ses moyens, tout l'Univers nécessaire, toutes les formes du relief, les sous-sols variés, les aptitudes qui se complètent. Pareillement, dans l'histoire de votre civilisation, sont conservées toutes les disciplines intérieures, les règles et les mesures, toute une réserve de sagesse séculaire et un code inné de l'honneur qui, aux heures décisives, toujours ont dirigé votre conduite. Vous êtes, comme nous disons, un peuple « statique ». Nous nous glorifions d'être un peuple « dynamique », ce qui veut dire : une race de migrateurs, d'inquiets, un peuple qui étouffe à l'intérieur de ses frontières, chez qui règne une discorde sournoise et qui se voit condamné à compenser par une débauche d'énergie, de discipline et d'organisation, ou encore par les miracles de la foi, ces dons heureux qu'une bonne fée a silencieusement déposés dans votre berceau. Périodiquement surgit chez nous un Messie, un Sauveur qui annonce à grand fracas un Dieu nouveau, un Surhomme ou un évangile raciste, bref une révision totale des valeurs en cours, après quoi il ne reste plus qu'à disparaître ou à tout réapprendre, à tout recommencer sur de nouveaux frais. C'est, nous dit-on, la loi de notre « devenir ». Ce n'est assurément pas pour l'avenir un gage de paix ni une promesse de bonheur.

« Permettez-moi pourtant une question. Que fait votre jeunesse? Dans les réceptions, dans les banquets où j'ai été convié, — et Dieu sait si vous en donnez, des banquets! — partout je n'ai rencontré que des hommes avancés en âge, principalement de vieux messieurs décorés. Un voisin de table, à qui je manifestais ma surprise, m'a donné cette explication : « Notre jeunesse « passe son temps à préparer des examens. » Il m'apprit à cette occasion que passer des examens était le sport national des Français. On s'y entraîne depuis l'âge le plus tendre. Dans vos classes, chaque semaine, a lieu

au moins une composition, dite trimestrielle. A la fin de l'année scolaire, devant les autorités et les familles rassemblées, l'Administration proclame solennellement les noms des lauréats sortis vainqueurs de ces silencieux tournois, — triomphateurs éphémères, projetés, timides et balbutiants, dans l'éclat d'une pompe inaccoutumée, — cependant que, pour charmer l'auditoire, un jeune professeur, quelque *as* de l'agrégation, exécute des exercices de haute voltige sur le trapèze de son éloquence académique. Le plus glorieux des championnats pour un jeune Français est, paraît-il, de décrocher un prix au Concours général et de recevoir l'accolade d'un vieil académicien, devant un parterre d'habits verts et de toges multicolores. « Il y a quelques années, me fit ob-
« server mon aimable interlocuteur, une jeune fille a eu
« le prix d'honneur de philosophie. J'aime à croire qu'elle
« a épousé depuis un premier prix de mathématiques.
« Cela fait chez nous des unions bien assorties. » « Et
« qui, hasardai-je timidement, comme dans les contes
« de fées, ont beaucoup d'enfants? » Il s'établit, du coup, un silence plein de gêne.

« Je passai vite à un autre sujet. Je demandai quels étaient les livres les plus lus par les jeunes Français.
« Dites plutôt le *livre,* corrigea mon complaisant parte-
« naire, car ce livre est le *vademecum* inséparable de
« toutes nos années d'études et il occupe la place d'hon-
« neur dans la bibliothèque de tout Français cultivé. Je
« veux parler du dictionnaire. C'est notre Bible, l'oracle
« de tous les instants. Cela vous étonne? Notre langue
« n'est-elle pas le miroir de notre unité, notre création
« la plus incomparable, la plus merveilleuse école d'ordre
« et de clarté? A quoi travaille, je vous le demande,
« depuis trois siècles, l'Académie Française? A faire un
« dictionnaire. Elle a commencé, il y a trois cents ans,
« par la lettre A. Je ne sais trop où elle en est aujour-
« d'hui, mais elle s'achemine sûrement peu à peu vers
« la lettre Z. Et quand elle en aura fini avec la lettre Z,
« elle recommencera par la lettre A. Et n'est-ce pas du
« dictionnaire de l'Encyclopédie qu'est sortie la Révolu-

« tion française? Certes, je plaindrais celui qui se hasar-
« derait à écrire en français sans un Littré à portée de
« la main. Publier un dictionnaire, illustré ou non, c'est
« la fortune assurée pour tout éditeur entreprenant.
« J'imagine que, le jour du Jugement Dernier, on recon-
« naîtra un Français à ce seul fait qu'il se présentera,
« un dictionnaire sous le bras, pour passer son dernier
« concours. »

« J'admirai fort les goûts studieux et les mœurs littéraires de vos jeunes clercs. Notre jeunesse allemande, elle, a contracté des habitudes très différentes. Il y a quelques années elle s'est, comme elle dit, « réveillée », et depuis lors elle mène un train d'enfer. On ne voit qu'elle, on n'entend qu'elle. C'est un défilé incessant, une parade perpétuelle. Un beau jour, elle s'est installée, avec tambours et trompettes, dans tous les postes de commandement. Si, en France, vous avez les plus beaux vieillards, nous battons, nous, en Allemagne, tous les records de jeunesse. Nous avons des capitaines d'industrie de moins de vingt ans. Le moindre blanc-bec, embrigadé dans la milice hitlérienne, se croit appelé à commander un corps d'armée. Même nos vieux savants se sont fait une spécialité de la jeunesse. Ils ont compulsé les documents en remontant à la plus lointaine préhistoire et ils ont péremptoirement établi que votre civilisation occidentale était atteinte d'artériosclérose sénile et que, pour nous préserver de la contagion et retrouver la pureté de notre sang barbare, il était temps de mettre au rancart vos vieilles humanités, de jeter par-dessus bord au moins dix siècles de civilisation chrétienne et humaniste. De pareilles cures de rajeunissement, comme bien vous pensez, ne se font pas toujours en douceur. Peut-être est-ce à ces temps nouveaux que songeait Nietzsche, quand il donnait à ses disciples ce sage précepte : « Soyez durs. » Je le sais, vous, Français, vous prêtez l'oreille à d'autres voix qui vous disent : « Soyez humains. » De votre point de vue, vous avez d'ailleurs raison. Notre discipline de fer et notre dressage collectif ne sont pas dans la ligne de vos traditions.

Ils étoufferaient vos dons les plus précieux et notre conception de l'organisation à la prussienne serait mortelle à votre civilisation. En revanche, reconnaissez que vos principes d'individualisme et de liberté, transplantés chez nous, s'appelleraient gâchis politique et désordre administratif.

C'est ce qui fait que certains de nos compatriotes, qui ne vous jugent qu'à travers leurs lunettes allemandes, crient sur tous les toits que vous êtes un peuple en décadence. Ils ne connaissent, eux, de la France que l'image que leur présentent vos journaux politiques, votre littérature, et une certaine vie parisienne qui n'est qu'un masque factice. Ils ne connaissent pas la France « vivante ». Vous avez des réserves admirables. Votre terre est d'une richesse incomparable. Vos enfants sont les plus éveillés, les plus intelligents qui soient au monde, et vous vous êtes toujours révélés capables des sursauts les plus imprévus. Chaque fois qu'on vous croit près de déchoir, dans quelque coin de province naît un enfant qui étonnera le monde, un génie qui ouvrira à l'humanité des horizons nouveaux, qu'il s'appelle Mirabeau, Bonaparte, Victor Hugo, Pasteur ou Lyautey, — pour les choisir aussi dissemblables que possible! Vous avez donné au monde les plus sévères disciplines intellectuelles, les plus beaux trésors de culture littéraire, et aussi les savants les plus humains. Si vos humanités venaient à nous manquer, l'Europe aurait perdu son cerveau le plus lucide et ses plus beaux titres de noblesse. Mais méfiez-vous de la tendance cristallisante de votre enseignement classique et de votre intellectualisme desséchant! Rappelez-vous l'histoire de votre Université du moyen âge et prenez garde que vos humanités, à leur tour, ne se changent en une nouvelle scolastique, qu'elles ne fassent de vous, dans l'Europe renouvelée, une sorte de Chine de l'humanisme. Ecoutez ce conseil bien intentionné : vous êtes, dans votre tréfonds, un peuple de laboureurs, attachés à votre terre, que vous avez façonnée par votre travail. Donnez les mêmes soins à votre jeunesse. Refaire votre race, au physique et au

moral : voilà la grande affaire d'aujourd'hui. Il est temps de rajeunir, de revigorer vos humanités sédentaires et claustrées, d'y faire pénétrer un esprit nouveau, par une attention mieux avertie portée à la vie du corps, par le rythme commun et les disciplines spontanées nés de l'esprit de la musique, et aussi par le sens collectif et les vertus viriles qu'impose le travail discipliné. Ce sont là aussi, croyez bien, des « humanités », voire, les humanités de demain. Votre admirable culture littéraire n'y perdra rien. Elle y ajoutera simplement quelque chose dont vous seuls avez le secret, qui dans aucun pays n'a donné le jour à des créations si variées, si parfaites, si délicates, — une chose dont jamais le monde ne voudra ni ne pourra se passer. Cette chose, elle s'appelle : l'esprit. »

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LE SYMBOLISME PICTURAL
1886 - 1936

—

ORIGINE ET PRODROMES

Ecrire l'histoire du symbolisme dans ces cinquante dernières années, n'est-ce pas écrire l'histoire de la peinture de notre temps? Car si effectivement le symbolisme a perdu la plus grande part de son mysticisme pour tomber dans une fantaisie démocratique et grossière, il n'en demeure pas moins que les formes d'art qu'il se créa pour l'expression la plus spiritualiste sont aujourd'hui employées, par la plupart des peintres au nom d'un *Surréalisme* individuel, qu'il n'avait pas prévu et qu'il eût répudié avec dégoût. Les Symbolistes de 1886 étaient nés de la littérature de leur époque; ils avaient lu Verlaine, qui les avait imprégnés de sa piété sensuelle et pittoresque; ils avaient connu l'œuvre idéaliste de Mallarmé et de Villiers de l'Isle-Adam. La jeune école littéraire, Moréas en tête, les avait retrempés dans les romans du moyen âge et les cantilènes populaires; ils ouïssaient Wagner, que l'on débitait par fragments dans les concerts; enfin les cathédrales leur avaient parlé par leurs verrières, leurs architectures, leurs statues et leurs bas-reliefs, les appelant à l'art intérieur. D'autre part les impressionnistes, en réveillant la couleur, endormie dans les tons morts par les académies, les sollicitaient à un essor. Puvis de Chavannes s'imposait au naturalisme, montrant ses grandes fresques, comme des envoyées célestes. Gustave Moreau, Cazin, Odilon Redon restauraient le byzantinisme somptueux, la vision séraphique ou le

cauchemar difforme. Tandis que ce mouvement grandissait, s'augmentant chaque jour d'un adepte, une technique se formait, nouvelle, inattendue. Louis Anquetin et moi inaugurions, après de copieuses conversations, une simplification ayant pour but d'élargir les voies étroites de l'Impressionnisme. Alors que Signac et Seurat, devancés déjà par Léon Gausson, appliquaient le procédé scientifique du Divisionnisme et de la vibration lumineuse par complémentaires, je remontais aux véritables raisons de l'Art, et je concluais à l'inutilité d'un trompe-l'œil par la lumière; le travail mécanique du pointillé me semblant à l'opposé de tout véritable tempérament. Dans un tel procédé, l'idéalisme s'anéantissait sous une vaine imitation optique. A quoi bon contredire l'école routinière par une méthode ligotant plus qu'elle l'artiste, l'enserrant en des liens tyranniques? Ce qu'il y avait à produire n'était-ce pas la liberté requise par l'esprit, en proie à des besoins supérieurs? Il fallait donc renverser le problème, et, plutôt que de donner à la technique toute sa place, rendre à la peinture sa vraie raison, en réduisant ses moyens à l'expression la plus condensée et la plus sommaire. Cette théorie si juste ne fut point comprise, et, continuée plus tard, resta seulement un système. Elle n'en avait pas moins ouvert une voie neuve, comme tout ce qui part de la sincérité. Van Gogh, le premier, s'en aperçut quand il écrivit à son frère :

Je sais bien que les études dessinées avec de grandes lignes sinueuses de mon dernier envoi n'étaient pas ce que cela peut devenir : pourtant j'ose t'engager à croire que, dans le paysage, on continuera à chercher à masser les choses par le moyen d'un dessin désireux d'exprimer l'enchevêtrement des masses. Bernard a réellement trouvé des choses parfaites là-dedans (1).

THÉORIE

Quel était le but proposé alors par le symbolisme pictural? Celui-là même du symbolisme littéraire : réduire les

(1) Lettre, édition d'Amsterdam.

moyens à la chose à dire, et toujours élever l'œuvre à un idéalisme transcendant. Le premier objet était la spiritualisation, le second, son expression; ce dernier — je l'ai dit — devant être réduit à sa plus grande simplicité, pour ne rester que le truchement de l'artiste et non son but unique. La forme et la couleur s'imposaient donc au premier chef. Le devoir du peintre lui dictait de reconduire toute forme à sa géométrie, afin de découvrir plus clairement son hiéroglyphe mystérieux; et de ramener toute couleur à sa signifiance, par les tons entiers de la palette, en faisant abstraction des modelés et des nuances. Finalement, le tableau devait se résumer dans une architecture définitive en liant toutes les parties. D'où nécessité de cerner les formes d'un trait et d'augmenter l'intensité chromatique; ces deux moyens devenant le langage même de l'ouvrage.

C'était, par voie de logique, et involontairement, retourner au primitivisme. Le style, d'ailleurs, ne devait pas naître de l'œuvrant seul (sa personnalité s'appliquant à laisser parler les choses visibles des choses invisibles); il devait être tiré des objets, réduits à leurs schèmes signifiants. Ce moyen aboutissait fatalement à la synthèse, comme l'alambic chimique produit le résidu.

Après avoir appris *sur nature* à user de cette méthode, l'artiste, créateur à son tour dans des thèmes de son invention, se livrant à de nouvelles harmonies, et abordant le mysticisme de sa vie profonde, combinait selon le besoin les rudiments de cet art abstrait, simplifiant toujours afin de découvrir l'*essentiel.*

Ainsi se réalisa cette parole, proférée par moi lors d'une interview de l'*Echo de Paris* à mes vingt-quatre ans : *L'artiste symboliste voit le style plutôt que l'objet,* c'est-à-dire, en dégage le caractère et l'esprit. Dans une telle œuvre, toute forme est le mot d'une langue, composée de l'assemblage des objets, représentés dans leur particularité, et accordés dans la synthèse. La lumière, autrefois, par le clair-obscur, le fondement de la peinture, rédute à la couleur seule, tut son rôle de relief et d'illusion, sa pureté contenant le soleil même. Il ne res-

tait qu'à opposer musicalement les teintes, afin d'obtenir les accords, à leur tour, fondus dans l'orchestration générale.

Le résultat fut plus décoratif que pictural. La touche, l'empâtement, l'effet, tous les jeux de la matière cédaient au silence d'une exécution sereine, égale et sûre, ressemblant, sans préméditation, à la netteté des tapisseries gothiques et à l'éclat des vitraux. Chose étrange, ce moyen ramenait aux grandes époques mystiques. On comprit peu sa nature tout d'abord et on ne manqua point de blâmer cette involontaire conformité; les habitudes réalistes ayant réservé la peinture à la stricte imitation objective, la recherche de l'apparence extérieure arrêtant tous les regards.

NÉCESSITÉ

Quelle nécessité avait donc fait surgir le symbolisme pictural? Roger Marx l'expliquait ainsi, dès 1892, dans le *Voltaire :*

Le jour où la figuration du vrai, mise à la mode, a été aveuglément acceptée par tous au point de devenir conventionnelle et banale, la nécessité s'est imposée d'un mouvement d'art nouveau; et, selon la loi de succession des évolutions, ce mouvement devait se produire en sens contraire, et préconiser l'idéal, l'irréel. M. Emile Bernard, qu'on retrouve à la galerie Durand-Ruel fut, avant Gauguin même, l'initiateur de cette esthétique, depuis qualifiée de symbolisme. » [Puis ledit critique ajoutait:] A l'exactitude littérale de ses devanciers, il oppose une conception tout imaginative, et une exécution imaginative elle aussi, qui déforme afin de mieux caractériser et de faire prédominer avec plus d'autorité le sens moral et le sentiment.

Ainsi, le symbolisme remontait l'art vers sa raison d'être : l'expression de l'idéal, de l'irréel. Il lui rappelait ses origines et restaurait le mysticisme comme inspirateur de la *surréalité.* Au rebours de ce que l'on croit généralement, l'art des primitifs ne fut pas une maladroite

imitation de la nature. Partant du principe architectural, la peinture fut d'abord en conformité avec le temple. Elle représenta une harmoie modelée sur la pensée théologique et sur la foi. Au seizième siècle, sortant des mysticismes, elle accomplit l'accord de la créature avec la création. Ainsi naquirent les préoccupations plastiques appuyées sur la connaissance savante de la réalité. Ce ne fut point, tout de suite, un retour au naturalisme, mais une puissance retrouvée, les Grecs en ayant déjà donné l'exemple.

La perception de la forme fut très lente, parce que l'artiste a toujours tendance à voir subjectivement le monde. D'abord on n'en découvrit que l'aspect, puis on prit conscience des contours et on estima les proportions et leurs rapports. La *mesure* initia à l'ordre et à l'harmonie; on forma le canon de l'art classique. Désormais la généralité l'emporta sur l'individu, la forme n'apparut plus comme un accident, mais comme le sens de toute chose; un constant effort de l'âme la poussant à sa perfection. Alors fut rendue visible la beauté. L'art classique s'efforça donc de donner à la forme sa valeur suprême et de la conduire à la fin vers laquelle elle tend. Il exista une philosophie de la forme, participant de l'absolu; et cet absolu devint l'étude des génies. On tenta d'atteindre à la perfection, par laquelle tout se fond dans l'unité.

Au rebours des classiques, les symbolistes voulaient trouver la *déformation* signifiante, et insistaient sur celle-ci. Ils voulaient frapper l'imagination par l'exagération, pour émouvoir l'esprit et l'âme plutôt que charmer les yeux; ils écartaient avant tout la tendance au trompe-l'œil, c'est-à-dire au relief, dont la peinture avait vécu jusqu'à eux. Dépouiller le tableau de toute objectivité, n'était-ce pas le ranger parmi les abstractions, le ramener à la décoration pure? Ce fut le cas signalé encore par Roger Marx :

Il sied d'ailleurs de remarquer — écrivait-il — qu'en raison même de ses abréviations, de ses simplifications voulues, l'art symboliste est essentiellement décoratif.

En 1901, Octave Mirbeau, non encore converti, comme il le fut plus tard, s'écriait dans le *Journal* « que c'était une folie ingénue de vouloir exprimer par la déformation les mystères de la philosophie, la littérature et la science ne peuvent pas expliquer ». Et il accusait les symbolistes d'être « tombés dans l'imagerie mystique ». C'est qu'Octave Mirbeau, en tant que disciple du réalisme, croyait devoir, surtout, s'en prendre à la « religiosité vague » qu'il sentait au fond de la tendance nouvelle; il ne trouvait plus son compte de vérité objective dans ces représentations faites de logique et de rêve.

Ce fut à la *Rose-Croix*, en 1892, qu'enfin parurent, pour le monde officiel, les premières réalisations symbolistes; quoique dès 1887 il en ait été montré des échantillons en divers endroits. D'abord à la *Revue Indépendante,* par Edouard Dujardin, ami d'Anquetin, puis au Café Volpinis, à l'Exposition universelle de 1889, où Gauguin, Anquetin, Laval et moi portions le drapeau du nouvel art, sous le nom de synthétisme que lui avait trouvé Albert Aurier; enfin, aussi, et continûment dans les exhibitions de la rue Lepeletier, chez M. Le Barcq de Boutteville, où parurent Filiger, Jeanne Jacquemin, Lauzet, Zuloaga, Maurice Denis, Ranson, Sérusier, Vincent van Gogh, Gauguin, Léon Gausson. Bonnard, Vuillard, Roy, Schuffenecker, Roussel, Alexandre Séon, Petitjean, Osbert, etc., jusqu'à un architecte — depuis fort pillé par nos modernistes : Trachsel.

Au Salon de la *Rose-Croix,* le Sâr Péladan n'avait pas l'ambition d'ouvrir une croisade technique, il voulait, pour produire un mouvement spiritualiste, en accepter toutes les formes. Il va sans dire que celles des plus hardis synthétistes ne lui agréèrent que médiocrement. Le comte de Larmandie, dans un livre plein d'humour (2) relate cette apparition confuse des artistes de l'Idéal :

Aman-Jean fut le premier à nous apporter ses toiles; puis ce furent Fernand Knopf, Alexandre Séon, Carlos Schwabe, Armand Point, Chabas, Maxence, Jean Delville, Lalyre, etc. En

(2) Le comte de Larmandie. *L'entr'acte idéal.* Chacornac, éditeur.

face de ces artistes, une autre classe de peintres: les impressionnistes-mystiques synthétisés dans Emile Bernard. Ceux-ci destinés à être très discutés, à posséder leurs détracteurs et leurs enthousiastes, assez éloignés sans doute des règles de la Beauté, n'en donnèrent pas moins un lustre spécial et considérable à l'Exposition où ils occupèrent le quart des panneaux disponibles.

Cette intrusion était l'œuvre du comte Antoine de La Rochefoucauld, qui professait pour la « jeune école » la plus généreuse admiration; et, il faut le dire, ce fut grâce à son insistance auprès du « grand maître » que cette nouvelle forme d'art fut très remarquée. Dans le n° 40 de la *Revue Encyclopédique Larousse,* un critique éminent, caché sous le pseudonyme de Raoul Sertat, écrivait :

Ce Salon de la Rose-Croix a été un des événements parisiens de l'hiver. Une multitude bizarre, grouillante, hétérogène noircissait les grands boulevards, de la rue Vivienne à la rue Taitbout. Deux cent soixante-quatorze équipages et des plus brillants, s'entassaient. Un ordre improvisé de la Préfecture de Police ne tarda pas à interdire la circulation des omnibus entre l'Opéra et la rue Montmartre, et cette obstruction complète de la vie publique, dans le verglas et le givre, se prolongea jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Il y eut vingt-deux mille six cents et quelques cartes de visiteurs.

Le symbolisme pictural, à la suite de ce succès retentissant était un fait accompli, non sous sa forme définitive, mais en idée. On prononça désormais les noms de quelques jeunes peintres auxquels on prédit un grand avenir. Il amena Jacques Daurelle, journaliste alors à l'*Echo de Paris,* chez mes parents, pour m'interviewer.

LES SYMBOLISTES

Par ses nombreux disciples, par son œuvre, Paul Gauguin a exercé une grande influence. Doués d'un sens décoratif exotique, ses ouvrages, où la forme tend à une inscription réelle, plutôt que géométrique, lui ont conféré

le succès. Il dirigeait avec une science particulière les harmonies étranges de ses scènes tahitiennes ou martiniquaises, rappelant souvent aussi dans ses bretonnes les trouvailles de ses amis. Presque illettré, Gauguin avait l'esprit aigu des hommes de race, son intuition et son goût le guidaient dans des chemins difficiles à d'autres, faciles pour lui. L'injustice qui accueillit ses œuvres était révoltante. Il possédait des dons de maîtrise qu'il ne put pas toujours utiliser par le fait d'une entrée tardive dans la peinture. On le connut tour à tour élève de Pissarro, de Renoir ou de Cézanne; et rien n'annonçait dans son œuvre antérieure à 1888 qu'il serait un jour symboliste. Il dut sa transformation à d'heureuses conjonctures, et se fit l'apôtre, à Pont-Aven, de ses nouvelles acquisitions (3). Jusqu'à sa mort, il y resta fidèle, s'efforçant vainement d'introduire une idée dans la synthèse qu'il pratiquait, où la déformation dépare d'heureuses présentations d'ensembles. Il laissa des toiles d'un coloris séduisant. Au demeurant un grand artiste barbare.

Maurice Denis, disciple de Sérusier et de Gauguin, me paraît surtout avoir subi l'influence de Puvis de Chavannes, dans un art bien à lui. Il ne se ressent ni des anciens ni des modernes. Sa religiosité, ses arrangements nouveaux, d'un sens décoratif si parfait, ses dessins classiques dépourvus de pastiche, tout en lui affirme une originalité native, sans hésitation comme sans repentir. Sa foi est sincère, familière, naïve et enchantée; il voit le monde à travers elle, et transpose tout acte ordinaire en action sacrée. Si l'on reproche à sa peinture de n'être pas assez peinture, il peut répondre que sa manière d'utiliser la palette suffit à ses ouvrages et à la spiritualisation qu'ils ambitionnent. De sa jeunesse, extrêmement précoce, à ses derniers travaux, on suit avec intérêt une marche toujours égale vers la parfaite réalisation de soi-même.

Filiger avait produit quelques morceaux remarquables, quoique de petites dimensions. Il s'était épris de choses

(3) Voir dans le *Mercure de France* (décembre 1903) *Histoire de l'Ecole dite de Pont-Aven.*

humbles et simples, qui lui paraissaient par cela même plus divines. Je me souviens d'une vierge admirable, aux grands yeux étonnés, peinte à la gouache, en Bretagne, devant une petite paysanne, son modèle. Cette œuvre semblait une prière à l'innocence et laissait à l'âme une calme douceur. Filiger annonçait un tempérament des plus sincères. Il a sombré dans le silence et l'aigreur, laissant beaucoup d'entreprises sans conclusion. Il est mort en Bretagne des suites de son ivrognerie désespérée. Le comte de La Rochefoucauld possède des échantillons précieux de ses travaux.

Sérusier, peu doué comme peintre, avait la conversation persuasive et facile. Son esprit, porté aux théories, abondait en renseignements. Il a converti Bonnard, Denis, Vuillard, Ranson, Verkade au synthétisme de Pont-Aven, avant que d'autres l'eussent suivi. Il fut le porte-parole de Gauguin, et a expliqué ce que ce dernier ne sentait que confusément dans son intuition créatrice. L'impuissance de Sérusier venait d'un manque de don personnel que les paroles n'ont pu remplacer. On lira avec intérêt ses écrits.

Laval, ami et élève direct de Gauguin, après avoir étudié chez Bonnat, avait demandé à l'impressionnisme des leçons. Il a fait, dans une manière sombre, de beaux portraits; puis, éclaircissant sa palette, il a peint la Martinique à côté de son maître, l'imitant à tel point que l'on a pu confondre leurs tableaux, et que l'œuvre de Laval a disparu dans le commerce sous la signature falsifiée de Gauguin. Il avait abusé de la vie, et mourut, jeune encore, de la tuberculose. J'ai offert, en mémoire de notre amitié, son portrait au Musée du Luxembourg. Laval a laissé des aquarelles d'un coloris exquis.

Séguin, que je connus à Pont-Aven, et qui a écrit lui-même sur Paul Gauguin, son maître, était doué d'une nature très artiste. Il avait du goût et du talent. Il est venu malheureusement au synthétisme assez tard, alors que sa santé, très altérée par des abus, l'avoisinait d'une mort précoce. Son apport fut personnel. Il cherchait, dans les tons graves, des harmonies sourdes.

On vit à Pont-Aven, entre 1886 et 1890, plusieurs artistes sur lesquels le synthétisme eut de l'influence. Voici leurs noms : Moret, plus tard devenu imitateur de Monet, Loiseau, qui suivit aussi Monet, et qui vient de mourir. Maufra, qui se rendit indépendant par une forte manière. Chamaillard, qui abandonna le barreau pour la peinture et n'y brilla guère. Dupuy-Godeau, O'Conor, de Haan, Willumsen, Robertson et bien d'autres, qui se rallièrent autour de Gauguin.

A Paris, Sérusier avait acquis au synthétisme d'autres adeptes : Bonnard, Vuillard, Roussel, Ranson, Verkade, de l'Académie Julian; cela, sous le nom de « Nabis » dont Maurice Denis devint le plus illustre. A part Denis, qui agrandit son art jusqu'aux murailles religieuses, ces artistes utilisèrent leurs capacités dans les scènes intimes et le tableau. Ranson, fondateur de l'Académie où enseignèrent ses amis, se spécialisa dans un cloisonnisme rappelant les faïences peintes.

Il me reste à parler de Van Gogh, que nous appelions Vincent, comme il le désirait. Son admiration pour Gauguin fut absolue. Il le soutint avec un dévouement égal à celui que Gauguin avait trouvé dans son ami Emile Schuffenecker.

La robuste vitalité de Vincent, son enthousiasme intrépide, le bouillonnement incessant de ses idées, son généreux cœur, le poussèrent en bien des directions. D'abord, il débuta avec Mauve, peintre hollandais pratiquant l'esthétique de l'école de Fontainebleau, qui lui inspira l'amour de Daubigny, de Millet, de Rousseau. Puis il passa à Rembrandt, aux petits Hollandais et à Meissonier. Lorsqu'il vint à Paris, sa peinture était noire, empâtée vigoureusement et souvent salie par des excès de recherches. Il la changea au contact impressionniste et passa tour à tour par le pointillé du divisionnisme et les barres complémentaires jetées hardiment. Il vint ensuite au synthétisme sous mon influence, puis s'abandonna, sans procédé, à son enthousiasme momentané. Préoccupé de japonisme, de Delacroix, de Millet, de Gustave Doré, de Daumier, il passa en revue tous les moyens, se

cultiva à tous les ouvrages. Son originalité conquit à cette étude une force où domine toujours la fougue, l'énergie, l'élan vers l'exaltation. Mort à 37 ans, des suites d'une tentative de suicide, Van Gogh est devenu le plus célèbre des peintres de notre génération. La Hollande lui a dédié des salles dans le Musée de Rembrandt.

Emile Schuffenecker ne fut symboliste que par des tendances spiritualistes qu'il renforçait de théosophie. Compagnon de Gauguin dans une banque, il passa les examens du professorat afin de se vouer uniquement à l'art. Il a fait quelques beaux morceaux; mais les idéologies dont il était victime le jetèrent dans des compositions négligées et inconsistantes qui l'éloignèrent finalement de la peinture. Il est mort voici deux ans, laissant peu d'ouvrages. Emile Schuffenecker avait entraîné dans son sillage Louis Roy, maître d'étude au lycée Louis-le-Grand. Mort également jeune, Louis Roy n'a rien produit de remarquable.

Jan Verkade, ami de Denis et du groupe des *Nabis,* se convertit en Bretagne au catholicisme et au synthétisme.

LES ACTIVITÉS SYMBOLISTES

A cause de son caractère décoratif, le synthétisme devint rapidement un art pratique. Nous avions pour principe qu'il devait s'étendre à tout, pour tout renouveler. Nous fîmes donc de la tapisserie, de la sculpture, du vitrail, de l'illustration, de la gravure sur bois, sur cuivre et sur zinc. Malliol, depuis sculpteur, et d'abord peintre, œuvra avec la laine et fit de grands panneaux à l'aiguille. De mon côté, j'en produisis aussi, sans avoir connaissance de son activité. M. Vollard devint bientôt le mécène de ces tentatives; il nous commanda des meubles, des livres, des statues, des vases ornés. Il mit au jour l'*Aloysius Bertrand,* de Séguin, l'*Imitation de Jésus-Christ* de Maurice Denis, le *Daphnis et Chloé* de Bonnard, les *Fleurs du mal* d'Emile Bernard. De nombreux volumes, dus à ces artistes, prirent place dans les bibliothèques les plus célèbres.

D'autre part, Gauguin, doublé d'un sculpteur très fort, taillait des masses en bois d'où sortaient ses chefs-d'œuvre. Il apportait un modelé gras bien à lui, un style mi-réaliste, mi-fantaisiste, plein d'imprévu. *Soyez amoureuses, vous serez heureuses,* telle la devise de sa plus remarquable pièce, travaillée au Pouldu, sous l'inspiration sauvage de la Bretagne bretonnante. On trouvait dans ces sculptures l'exotisme qui lui était naturel uni à un mysticisme armoricain.

La peinture murale, au Vésinet, prenait, par Maurice Denis, encore presque un enfant, une place non moins importante dans cette rénovation; et chez Marie-Jeanne Gloannec, à Pont-Aven, ou chez Marie Poupée, au Pouldu. Gauguin, Sérusier, Laval, Filiger, Willumsen, de Haan et moi faisions preuve de nos capacités à orner des murs de fresques et des fenêtres de vitres peintes.

A Saint-Briac, mon aubergiste vit avec terreur une chambre revêtue d'une *Adoration des Bergers* de cinq mètres de long sur deux de hauteur, et composée d'au moins vingt figures de grandeur naturelle; ses vitres étaient devenues des vitraux...

Partout où nous passions, il en était de même, et nous indignâmes bien des propriétaires par notre goût barbare. Nous prodiguions nos œuvres sans compter, comme les arbres du printemps trop chargés de fleurs les donnent à tous vents. Les médecins mêmes s'attaquèrent à nos ouvrages, et la maison de mon aubergiste ayant été vendue à un successeur dont la femme enceinte faillit avorter, un disciple d'Hippocrate prescrivit la disparition *immédiate* de mon *Adoration des Bergers,* comme cause première de fausse-couche. Ce qui fut fait à grand renfort de papiers peints et de meubles, accumulés devant l'inculpée. Il en fut de même de ma *Vie de Saint Louis,* exécutée en 1893 au Collège des Pères de Lyon, à Tantah (Egypte). Elle disparut des murs « pour ne pas distraire les élèves ».

Ces vandalismes ne nous arrêtaient point. Pour ma part, je me mis, à Samos, au service d'une église et d'un couvent; au Caire, je décorai la chapelle de N.-D. des

Grâces de deux fresques et de deux fenêtres en vitrail, non sans susciter une révolte dans un pacifique couvent de franciscains, administrateurs de la paroisse. Depuis, soit à Avignon, soit à Saint-Malo de Phily, j'ai continué mon œuvre murale « pour l'amour de Dieu ».

Jan Verkade, quittant le monde afin de se faire moine et prêtre, entra au couvent de Beuron, chez les bénédictins, et couvrit avec eux bien des églises de ses travaux. A défaut de monuments, d'autres synthétistes décoraient leurs maisons ou celles des particuliers.

Van Gogh couvrait la sienne de somptueux soleils, dans sa manière la plus rayonnante; Sérusier, son habitation de Châteaulin. Outre ces tentatives, les symbolistes, à l'exemple de Gauguin, sculptaient des sabots et des cannes, donnaient des dessins pour les broderies, et firent tant et si bien qu'ils provoquèrent la transformation de nos meubles, de nos constructions, de nos monuments, de nos expositions universelles. A la dernière, coloniale, on sentait Gauguin partout.

SUR PUVIS DE CHAVANNES

Il ne faut pas perdre de vue qu'au moment où se produisait le symbolisme littéraire, un grand compositeur d'ensembles élégiaques, un grand résumateur harmonieux se manifestait au rire et au mépris des naturalistes. Huysmans écrivait de lui, dans son *Art moderne,* qu'il était « un vieux rigodon s'essayant dans les requiem ». Opinion qui ne fait pas honneur à sa perspicacité. Puvis de Chavannes était un artiste de premier ordre, un lettré, un homme du monde; c'était à la fois un penseur et un esprit original. Il avait, sous la pression de sa famille, étudié pour devenir ingénieur; mais, à la suite d'un voyage en Italie, qui lui révéla sa vocation, il s'était voué à la peinture. On le vit chez Thomas Couture, puis il s'éprit de Delacroix, de Chassériau et de cette école lyonnaise à laquelle l'attachait déjà sa naissance.

Son œuvre, très pure, est une tentative d'union de la beauté antique avec la candeur chrétienne. Cette affirma-

tion noble et ingénue lui valut la haine pendant longtemps. Mais elle était appelée à une haute destinée. Les humilités plastiques du *Pauvre Pêcheur* et de *l'Enfant Prodigue* ne l'empêchaient point d'atteindre à la splendeur marmoréenne des *Baigneuses de l'Eté* (Hôtel de Ville) ou des *Muses* de la Sorbonne.

Puvis portait en lui la grandeur et la noblesse antique, jointes à la naïveté des premiers chrétiens; il allait de la beauté à la grâce et à la pauvreté. Il ne reculait pas devant le divin et devant la vie, il était pastoral et olympien, objectif avec mesure et subjectif avec élévation.

Au milieu des viandes saignantes du réalisme littéraire et pictural, cette peinture pâle, mais grande, aux profondes perspectives d'âme, apparut comme un clair de lune plein des ombres sereines de l'éternelle poésie. Malgré ses visibles appuis, elle était aussi personnelle qu'inattendue, sincère et singulière, nourrie d'art et de solides études de la nature. Il fallait y reconnaître un maître effaçant, autour de lui, les banalités courante, et les gloires factices de la mode; la plus haute révélation idéaliste de l'art français. Je me souviens encore de l'impression que me fit, au Salon de 1886, son *Hiver* (Hôtel de Ville de Paris). Je n'avais pas dormi de la nuit, et le lendemain, dès le matin, j'étais à sa porte, place Pigalle. Il m'ouvrit lui-même, une serviette-éponge à la main; car il se débarbouillait quand je sonnai. Son accueil, simple, bon, paternel, m'émut. Cet artiste si bienveillant à un inconnu, à un enfant, qui venait lui dire naïvement son enthousiasme, me toucha, et je n'oublierai jamais la modestie de ce grand homme, le plus noble génie de son temps et du nôtre. Puvis de Chavannes, véritable créateur du symbolisme et du synthétisme, a été oublié par les historiens de l'art sous son jour essentiel. C'est lui qui accoucha la jeune littérature, enflammée à ses fresques, et qui réveilla la lyre française à ses inspirations sereines. Il montra la route de toutes les nouveautés au poème et à l'art décoratif. L'accord de la ligne et de la couleur fut conjugué par ses éloquences brèves avec l'impressionnisme, et c'est de cet accord que l'école de

Pont-Aven prit naissance. Elle ne fut sans doute qu'une décadence de cet art que Puvis avait porté du coup au plus haut sommet du savoir et de l'idéal.

Les grandes combinaisons simplistes de Puvis engendrèrent le style définitif de Seurat, style qui, remontant jusqu'aux hiératiques, nous valut l'aspect raidi des promeneurs de l'*Ile de la Grande-Jatte*. D'ailleurs, le symbolisme ne devait pas être autre chose qu'une obstinée recherche d'abréviation et de style, transmise par Puvis, qu'il vécût des procédés mécaniques du néo-impressionnisme, de ceux du cloisonnisme ou de la teinte plate de l'école de Pont-Aven.

HENRI DE GROUX

Tandis que nous voulions la synthèse, venant de Rubens et de Bruxelles, Henri de Groux montrait à Paris son *Christ aux outrages* et excitait un enthousiasme général. Il opposait tout à coup à la raison froide de nos essais un lyrisme exaspéré. Son œuvre répandait une rumeur d'orchestre wagnérien; il venait de faire entendre sur une toile les cris d'une foule exaspérée demandant un sacrifice divin. Ce fut une victoire. Plus tard, il exhiba ses scènes tirées des *Niebelungen,* ses épopées, ses horreurs de la guerre, mais jamais, malgré son génie, il ne retrouva son premier succès. C'est que son symbolisme n'est, au fond, qu'un romantisme exacerbé, n'apportant qu'une expression déjà goûtée, quoique montée au diapason le plus aigu. Aussi de Groux mourut-il presque oublié, après avoir entendu sonner les fanfares de la gloire, éteintes trop tôt pour lui. Lorsque s'apaisera la tempête ténébreuse que nous traversons, je ne doute point qu'Henri de Groux, comme Anquetin, comme Armand Point, ne reprenne une place importante dans cette période idéaliste qu'il illustra d'un génie incomplet, mais éclatant.

LA PEINTURE

Réduits à des œuvres de chevalet, les symbolistes furent empêchés de mettre en valeur leurs qualités décora-

tives. Ce qui convient à des murs ne peut paraître dans le tableau. La décoration requiert : la clarté de la couleur, son éclat, sa réduction à l'ensemble, l'ablation du modelé, du clair-obscur, de l'effet. Elle est, avant tout, couleur et ligne. Il fallait donc changer sa méthode dans le tableau, pour revenir aux qualités de la pâte, de la touche, de la vérité du ton, de la matière, du relief et du sens moral des valeurs. Cela occasionna quelques transformations dans mon art, dans celui d'Anquetin et de bien d'autres. Alors que Gauguin se maintenait sur de petites surfaces, Denis s'étendait sur les murailles et les coupoles.

C'était un inattendu problème, qui se présentait à l'improviste, que celui du tableau. Là la spiritualisation et la synthèse, réclamées par le symbolisme même, touchaient au fondement d'une expression qui réclame avant tout l'ombre et la lumière. En les utilisant pour signifier, et non pour tromper l'œil commun, l'artiste rejoignait la période la plus féconde, celle où un Léonard de Vinci, créant le clair-obscur, révéla la magie de l'esprit vivant, sous les formes humaines. Dépassant la nature par une ardente étude d'elle-même, Léonard découvrit à l'art sa profondeur et sa divinité en l'élevant à la hauteur de l'âme; il avait touché au plus altier symbolisme, celui qui, sous la matière, fait transparaître Dieu.

Saura-t-on jamais assez comprendre tout ce que cet homme surhumain a rassemblé de sentiment, d'observation et de rêve céleste dans la découverte qu'il fit en sondant les profondeurs du mystère?

SCISSION

Il y eut donc une séparation des symbolistes-décorateurs et des symbolistes-peintres. Tandis que les uns remontaient aux naïvetés de l'enfance, les autres allaient vers la science. Il y eut d'abord les gauguinistes et les cézanniens, puis vinrent les néo-classiques, se réclamant de la tradition rénovée. La synthèse perdit du terrain et apparut comme désuète. On chercha à rétablir la palette,

l'ordre, les qualités, dans les éléments picturaux. Cette tentative timide grandit avec les exemples magistraux de l'Italie et de la Flandre, on passa de Cézanne à Titien et à Rubens. Le classicisme renaissait, la jonction refaite avec lui par les rénovateurs tenta de réunir l'idéal à la plastique On reparla de la Beauté.

CONCLUSION

L'erreur du premier symbolisme fut de ne représenter qu'une abstraction, en dépouillant de vie, par une technique immuable, les aspects du monde; en les momifiant dans une stratification méthodique. En un mot, le système remplaça la sensibilité par le procédé, supprima l'émotion en mutilant l'œuvre de laideur et de sécheresse. L'impénétrabilité d'un art ayant aboli le sentiment le rend obscur et mort.

Le véritable symbolisme, don de l'instinct poétique, part d'une conception, et entoure ce noyau centrique de toute la chair humaine, le nourrissant des éléments capables d'atteindre l'âme et d'éveiller la pensée. Il poursuit le lyrisme intérieur, transforme les données naturelles, afin de les élever au point le plus haut de la Contemplation et du Rêve. Il en fait le tambour de résonance frappant les sens et, par eux, ce qu'il y a de plus profond en nous. Le souffle intérieur pousse ses manifestations jusque dans le monde matériel et propose la puissance émotive. La volonté s'ensevelit sous l'enthousiasme, et l'étincelle illuminatrice féconde les formes et lie l'ensemble. Le surnaturel devient ainsi le Vrai, le Parfait, le Réel.

Il n'y a de symbolisme plastique qu'à ce prix et c'est celui des plus grands.

Le Beau est le visage de Dieu.

Mai 1936.

ÉMILE BERNARD.

L'EUROPÉEN TEL QU'ON LE PARLE

Nous qui voulons toujours raison garder.
(Lettre de Philippe le Bel à Edouard 1er d'Angleterre.)

Jamais, croyons-nous, le tohu-bohu international n'a atteint un degré d'acuité et de confusion comparable à ce que nous voyons depuis six mois. L'incohérence diplomatique a dépassé toutes les limites en France, en Angleterre et à Genève. En face de ces perpétuelles hésitations, de cette politique au jour le jour ou à la petite semaine, deux dictateurs audacieux, imprudents peut-être, mais énergiques et volontaires, agissent, réussissent et sèment le désarroi chez leurs adversaires. Au nez et à la barbe de l'Angleterre, Mussolini conquiert l'Ethiopie; la vieille Albion mobilise sa flotte et l'use dans une vaine démonstration, qui lui a coûté des milliards; la France adhère à des sanctions sans effet qui lui ont coûté plus cher qu'au « Sanctionné ». Le Führer envahit la zone démilitarisée, et n'en est puni que par un discours impuissant de M. Sarraut, qui nous a quelque peu ridiculisés, puisque nous continuons à « négocier » avec l'Allemagne. De son côté, après mainte rodomontade, M. Eden déclare se laver les mains de l'aventure éthiopienne (1). On parle, on ergote, on discute, pendant que tous les traités sont violés. L'Angleterre s'étonne de nos indignations et s'en désintéresse. Une sourde acrimonie mine les bases de l'entente franco-anglaise. Dans son discours de Vézelay, M. Etienne

(1) Déjà, dit-on, les banquiers de la Cité se préparent à prêter de l'argent à l'Italie, en vue d'exploiter l'Ethiopie. *Business is business.*

Flandin a cependant entrepris de résumer clairement les vues de la France, et il a posé au Führer deux questions :

1° Quelle sera demain la valeur d'un traité, si l'Allemagne se réserve le droit de le répudier au nom de la morale éternelle et du droit vital du peuple allemand?... La paix repose sur la stricte observation des traités, étant entendu que, par la conciliation et l'arbitrage, une procédure régulière de révision doit pouvoir adapter les traités aux circonstances fluctuantes de la vie des peuples...

2° Quel sera demain, à l'égard d'un nouveau traité avec l'Allemagne, le juge indépendant et impartial qu'elle reconnaîtra, et aux décisions duquel elle se soumettra?

A ces deux questions si claires, si nettes, Hitler n'a pas répondu.

Quelques jours plus tard, M. Pierre Laval, dans le *Moniteur du Puy-de-Dôme,* manifesta son point de vue. Il rappela que, durant son ministère de quinze mois, il n'a jamais manqué une occasion de faire connaître à l'Allemagne son désir d'entente, et de demander les bases sur lesquelles on pouvait négocier; que le pacte franco-soviétique, prétexte à l'occupation de la Rhénanie, maintenait intactes les obligations que la France avait contractées à Locarno vis-à-vis de tous les signataires, *y compris l'Allemagne;* qu'avant la signature du pacte franco-soviétique, Sir John Simon, ambassadeur anglais, pressentit l'Allemagne, le 12 avril 1935, sur ses sentiments et son attitude, et que celle-ci, par l'entremise de M. de Neurath, répondit que « l'Allemagne était prête à entrer dans un pacte oriental de non-agression, *même si certains des autres signataires d'un tel pacte stipulaient entre eux des accords séparés d'assistance mutuelle* ».

Cela aussi est clair et net, et fait justice du prétexte hitlérien.

Après cette argumentation si serrée, M. Laval conclut : « Il faut essayer de régler toutes les questions qui se posent entre la France et l'Allemagne. Si difficile que soit ce règlement, aucun homme d'Etat français ne peut

se soustraire à la nécessité de le tenter sans encourir la plus lourde responsabilité.

« En France, on a été déçu de l'attitude de l'Angleterre. J'avoue que ma surprise a été moins vive que celle de la plupart de mes compatriotes. *Parce que je pense français, je trouve naturel que de l'autre côté de la Manche on pense anglais, et le jour où nous cesserons les uns et les autres d'exiger de nos interlocuteurs qu'ils pensent exactement comme nous, nous aurons fait un grand pas vers l'entente, et notre collaboration sera rendue plus facile.*

« Nos amis anglais disent que nous invoquons toujours les papiers et que nous analysons toujours et trop les paragraphes; tandis qu'eux, ils observent surtout les faits pour fixer leur attitude.

« Ce ne sont point les récriminations qui peuvent transformer le caractère, les traditions et les coutumes de nos deux pays. Il en a toujours été ainsi, et malgré ces contrastes, à l'heure du danger, je sais que l'union se ferait. »

§

De cet ensemble de considérations je ne veux, pour l'instant, retenir qu'une seule chose, qui me paraît lourde de conséquences; car, si elle était vraie, elle entraînerait la faillite de tout le reste.

Y a-t-il donc maintenant plusieurs façons de penser? La raison humaine, la logique se modifient-elles suivant les latitudes et les nationalités?

Je sais bien que notre Pascal a dit : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Mais il appliquait cette boutade plutôt aux mœurs et aux croyances, non à la vérité logique.

La raison est une et indivisible; je renonce à comprendre qu'il puisse en être autrement, et je défie qui que ce soit de démontrer le contraire, qu'il soit anglais, allemand ou chinois.

Que si l'on veut dire que penser anglais, c'est penser d'abord aux intérêts anglais, et que penser allemand ou italien, c'est renier sa signature au nom des droits vi-

taux du peuple allemand ou italien, j'accorde qu'en effet il y a plusieurs façons de penser. Mais alors ne parlons plus de traités, de promesses solennelles, de paix collective ou même particulière; ne parlons plus de la raison humaine et de ce qu'on espère fonder sur elle, ni de progrès social d'aucune sorte. Il demeurera entendu, une fois pour toutes, que chacun veillera l'arme au pied devant sa porte, crainte des malandrins, et que, si d'aventure l'on voulait causer d'affaires ou jouer au poker, on causera ou on jouera comme au Far-West, avec un revolver sur la table. Charmante perspective, bien digne aboutissement de deux mille ans de civilisation!

Mais l'heure est trop grave pour jongler avec ces paradoxes, trop graves seraient les conséquences de semblables malentendus sur la valeur des mots et sur le sens des choses. Répétons-le, la raison, sur quoi se fonde toute civilisation, toute science, tous les rapports entre humains, est une, et ne souffre pas deux interprétations. Dans tous les pays du monde deux et deux font quatre, et c'est sur cet axiome que tout l'édifice social a été bâti.

Dans tous les pays du monde civilisé il existe un code civil et un code pénal hérités du droit romain, et dont les articles sont à peu près les mêmes partout. En Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Amérique, un citoyen qui ne remplit pas ses engagements civils ou commerciaux, ou qui vole, ou qui assassine, est condamné par les tribunaux. Est-ce qu'en le condamnant les juges pensent anglais, pensent allemand ou italien? Non. Alors veut-on m'expliquer en quoi le droit public diffère du droit privé, et en vertu de quel singulier phénomène ce qui est illicite devient tout à coup licite, selon les latitudes et les nationalités? Est-ce parce que le droit public est dénué de sanctions suffisantes qu'il en est moins le droit? Est-ce la force qui crée le droit? Si demain tous les tribunaux étaient supprimés, tiendrait-on pour licite et moral le fait de manquer à sa parole ou de voler à un homme ce qui lui appartient, ce qu'il a acquis par son travail?

D'après M. Pierre Laval, nos « amis anglais » nous re-

prochent « d'invoquer toujours les papiers, de trop analyser les paragraphes ». Faut-il leur rappeler que ces papiers ne sont pas pour nous des chiffons, et que ces paragraphes, avant d'être couchés et signés sur lesdits papiers, sont le fruit d'une longue et laborieuse discussion *en commun?* Si le texte de ces paragraphes les gêne aujourd'hui, pourquoi ont-ils pris la peine dè les rédiger, de les signer, et comment osent-ils s'étonner qu'on les invite à les respecter? Est-ce là la façon de « penser anglais »?

En Allemagne, on raille ouvertement nos vertus cartésiennes, notre esprit de juristes, nos appels au droit écrit. Race d'avocats, disent-ils non sans mépris; mot singulièrement révélateur, car, bien qu'ils aient des tribunaux, des juges et des avocats qui ergotent et discutent comme ailleurs sur le droit privé, ils semblent par ce mot rayer le droit et les conventions dans les rapports entre Etats, et ne plus reconnaître que la loi du plus fort.

§

Mais peut-être ai-je le tort de simplifier trop la question entre oui et non, de croire que le droit est le droit, et que la raison est la raison. Creusons donc un peu plus le problème.

Dans une brochure publiée voici deux ans (chez Flammarion) et intitulée *Le couple France-Allemagne,* M. Jules Romains, dont les tendances « européanistes » sont connues, a cherché, avec une entière bonne foi et une grande largeur de vues, à remédier au malaise redoutable créé par le perpétuel antagonisme franco-allemand. Abordant la psychologie politique du peuple allemand, il a écrit cette page curieuse :

Nous devons convaincre l'Allemagne que nous croyons en sa bonne foi. Vous me direz que c'est encore plus difficile, et que cela ne dépend pas de nous. Mais c'est que nous négligeons d'apercevoir qu'il y a en réalité une bonne foi allemande. Elle est particulière. Elle ne ressemble pas à la nôtre, qui est de nature juridique. Pour nous, être de bonne

foi, c'est respecter un contrat, c'est faire honneur à sa signature. Nous nous réservons d'ailleurs d'exploiter ce contrat au maximum, d'ergoter sur les termes, d'en exiger l'application même quand les circonstances ont gravement changé et font apparaître dans les stipulations du contrat des impossibilités ou des iniquités. Et c'est ce que d'autres peuples appellent notre mauvaise foi. La bonne foi allemande est pour ainsi dire de nature féodale. C'est un lien d'homme à homme, une fidélité personnelle. Cette bonne foi consiste à ne pas trahir l'ami, le camarade. Mais elle n'engage pas envers l'ennemi. Elle se moque des contrats et des signatures. Quand il s'agit d'un ami, le contrat est superflu. Il vous contraindra toujours moins que ne le fera l'amitié vivante, le désir de garder l'estime et la confiance du camarade, bref ce que vous appelez, du point de vue féodal, l'honneur. Quand il s'agit d'un ennemi le contrat est vain. Tout est permis envers l'ennemi. L'on a signé pour qu'il lâche prise. Dès qu'on le peut, on tâche de se soustraire aux obligations qu'il vous a dictées; on ruse, on triche. Ce n'est pas une faute contre l'honneur. C'est presque un devoir. Et c'est ce que nous appelons, nous, la mauvaise foi allemande... Sans doute cette notion allemande de la bonne foi peut nous apparaître comme bien primitive, comme en retard sur la nôtre, qu semble témoigner d'une civilisation plus élevée. Il est difficile de ne pas admettre qu'il y a progrès lorsqu'on passe de ce lien tout personnel, soumis aux fluctuations de la vie e du sentiment, à un lien juridique, soustrait aux circonstances, et qui engage envers l'ennemi comme envers l'ami Mais il ne faut pas oublier qu'une telle conception de la bonne foi et de l'honneur, tout insolite qu'elle nous sembl en théorie, a gardé chez nous aussi, dans la pratique, beaucoup d'adeptes. Morale de bandit corse, diront certains, o de maffia, puisque le mot est à la mode. Mais cette moral a sa force et sa vertu. Elle comporte parfois plus de générosité, plus d'élan que l'autre. Et ce serait une réponse tro facile que d'accuser l'autre d'être une morale de paysa beauceron, grand amateur d'actes notariés et plaideur féroce En tout cas, libre à nous de souhaiter que la conscienc publique allemande s'élève un jour à la notion rationnelle e

universelle du contrat. Mais en refusant de voir qu'il y a dès maintenant une bonne foi allemande, en quoi elle consiste, jusqu'où elle engage, nous nous refusons de former avec le plus puissant de nos voisins les seules relations solides et profondes dont il soit capable...

Le texte de cet extraordinaire morceau appelle de multiples réflexions, que le lecteur a dû former au fur et à mesure de sa lecture. Est-il véridique, ou seulement captieux? Renferme-t-il un fond de vérité sur lequel on puisse bâtir quelque chose, ou bien n'est-ce qu'un piège dangereux, un sophisme rendu plausible par l'éloquente conviction de M. Jules Romains qui, cette fois, a vraiment esayé de « penser allemand »?

Bornons-nous à quelques observations :

Commençons par rappeler que cette France avocassière, après sa défaite de 1870, a respecté et exécuté ses engagements. En se saignant aux quatre veines, elle a intégralement payé sa dette de guerre; elle ne s'est pas soustraite aux obligations dictées par la force, elle n'a pas signé pour qu'on lâchât prise, se réservant de ruser et de tricher; elle n'a pas invoqué des impossibilités, elle n'a pas considéré comme un devoir légitime de renier sa signature; c'est ainsi qu'elle a compris l'honneur. Rappelons aussi que, dans son récent discours de Vézelay, M. Etienne Flandin a prévu le cas des circonstances de nature à apporter des changements dans les stipulations du contrat, puisqu'il admet « une procédure de révision pouvant adapter les traités aux circonstances fluctuantes de la vie des peuples », appel auquel la « bonne foi allemande », nous l'avons dit, a refusé de répondre, pas plus qu'elle n'a répondu au désir d'entente manifesté par M. Pierre Laval. La seule réponse que lui a dictée l'honneur féodal fut de réoccuper militairement la Rhénanie. Enfin, pour excuser à tout prix l'Allemagne, M. Jules Romains en arrive à nous dire : « Que voulez-vous? Ces pauvres gens sont un peu arriérés, ils ne sont pas aussi civilisés que nous, ils ignorent ce qu'est un lien juridique, ils en sont restés au lien fluctuant du senti-

ment; peut-être leur intelligence s'élèvera-t-elle un jour à la notion du droit écrit. Souhaitons-le, mais en attendant, etc... » A cette argumentation vraiment singulière et qui ne ferait peut-être pas tant que cela plaisir aux Allemands, je réponds comme précédemment : Les Allemands sont aussi bons juristes que nous. Ils ont eu, ils ont encore des jurisconsultes éminents, des tribunaux parfaitement organisés. Les ouvrages de Zachariae, de Rosshirt, d'Emminghaus sont des monuments de science juridique. Dès le douzième siècle, les glossateurs de Bologne ont répandu la connaissance du droit romain en Allemagne. Nos voisins ont eu leur Cujas, leur Domat, leur Daguesseau. Parmi les juristes modernes rappellerai-je Erdmann, Hildebrand, Kaltenbuch, Kleinfeller, Kohler, Stern, Arndt, Puchta, Seuffert, Windscheid, Stobbe, Roth, Gierke? Le droit des gens, la fidélité aux pactes écrits a trouvé chez les Allemands des défenseurs autorisés et fameux. Dès 1795 l'illustre philosophe Emanuel Kant a publié un *Projet de paix perpétuelle;* il voulait substituer l'arbitrage à la guerre; il condamnait l'annexion, prônait le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et le désarmement progressif.

Dès 1880, l'ouvrage de Bluntschli : *Le droit international codifié* fit longtemps et fait encore autorité chez les diplomates du monde entier.

« Pourquoi, s'est écrié jadis notre Pradier-Fodéré, pourquoi ce qui est une vérité en droit privé n'en serait-elle pas une en droit public? »

A cette question si française, si profondément juridique et raisonnable, l'allemand Bluntschli a répondu dans les termes suivants (art. 410, p. 247 — traduction Lardy) :

L'obligation de respecter les traités entre Etats repose sur la conscience et sur le sentiment de la justice... Le respect des traités est en outre une des bases nécessaires de l'organisation politique et internationale du monde; c'est un principe nécessaire, car sans cela la sûreté des relations entre les peuples et la paix seraient impossibles... Qu'on supprime le respect des traités et de la parole donnée, et le droit lui-

même croulera au milieu de la tempête des opinions opposées et des intérêts contradictoires.

D'autres jurisconsultes éminents, Jellinek, Holtzedorff, Merkel, Klüber, tiennent le même langage. Ce dernier écrit (*Droit des gens* 1874 — paragraphe 145, p. 207) :

Il est clair qu'il ne pourrait se former de convention, s'il était loisible à chaque partie contractante de se désister à son gré de ses engagements. L'inviolabilité, la sainteté des traités publics doit former pour toutes les nations une loi commandée par le but même de l'Etat.

Et voilà les hommes dont M. Jules Romains prétend « qu'ils ignorent ce qu'est un lien juridique » !

Le Droit croulera dans la tempête des intérêts !... Nul n'a le droit de se désister à son gré d'une convention... La sainteté des traités... On serait assez curieux de savoir ce que Hitler et son peuple pensent de ces assertions de leurs plus grands jurisconsultes.

§

Je suis un ami sincère de l'Italie, et je l'ai prouvé en me consacrant pendant vingt ans à sa gloire littéraire, à la diffusion de sa pensée en France. J'aimerai toujours les Italiens, et je sens qu'à présent je vais me les aliéner. Car l'on ne pardonne pas à un ami d'être sincère autrement que pour approuver. Or j'ai beau essayer de « penser italien » suivant le conseil de M. Laval, je n'arrive pas à comprendre comment Rome, matrice du Droit universel, cette grande Rome illustrée à travers les siècles par ses jurisconsultes ,par Labéon, Papinien, Ulpien, Bartole, pourrait se justifier *juridiquement* d'avoir attaqué une nation qu'elle s'était engagée solennellement à respecter et même à défendre le cas échéant. Ah ! j'entends bien que les raisons ne lui manquèrent point. Ce sont toujours les mêmes qui servent; tous les chefs d'Etat savent s'habiller de la toge « prétexte », s'il m'est permis de risquer ce jeu de mots. Petites injures, minimes incidents de frontières, provocations individuelles entre voisins qu'on transforme aisément en *casus belli.*

Ensuite l'argument majeur, la nécessité des « intérêts vitaux et de l'impérieux besoin d'expansion » (1). Enfin, brochant sur le tout, l'argument noble et de belle allure, « la mission civilisatrice » à l'égard de peuples « barbares ». En voilà plus qu'il n'en faut pour tout justifier. Qu'en pensez-vous, ombres d'Ulpien et de Papinien?

Du reste, qu'on m'entende : je ne fais pas ici le procès des guerres coloniales, et l'Italie a eu raison de déclarer que la France et l'Angleterre étaient mal venues à lui reprocher ce qu'elles avaient fait elles-mêmes. Je ne me place que sur le terrain du droit, de la parole donnée, et j'attends qu'on me démontre que ces mots n'ont pas le même sens pour tout le monde, et qu'une violation devient légitime dès l'instant que l'intérêt la commande. J'y veux insister : d'une campagne militaire admirablement conduite, l'armée et la nation italiennes ont retiré gloire, prestige et profit. Il est sans doute probable que cette conquête servira les Ethiopiens eux-mêmes en ramenant l'ordre romain en ce pays anarchique, en proie aux rivalités féodales de ras despotiques et cruels. Ce fut peut-être une erreur d'admettre inconsidérément l'Ethiopie dans la Société des nations. Mais, répétons-le, là n'est pas la question. Puisqu'elle y fut admise, le droit, la raison et la justice commandaient le respect des traités, base de la vie internationale et de la civilisation. Aucun résultat matériel ne saurait prévaloir contre ce principe. Ou bien alors plus d'hypocrisie! Déclarons une fois pour toutes qu'aucune signature, aucun contrat ne valent, et revenons franchement au revolver sur la table. Ce sera

(2) « Il nous faut des terres », disait déjà, en 1895, Ernst Hasse (*Deutsche Politik*, t. II, p. 67)... « L'accès de l'Adriatique à Trieste est une *nécessité vitale* pour la Grande-Allemagne, et le peuple allemand usera de tous les moyens pacifiques ou belliqueux pour se l'assurer » (*Gross Deutschland und Mitteleuropa*. Edit. Goetsch, 1895, p. 28). Qu'est-ce que l'Italie pense à son tour de cette « nécessité vitale »?... Crée-t-elle à l'Allemagne un droit sur Trieste?

Et, par ailleurs, R. Tannenberg conclut : « La politique est une affaire. La justice et l'injustice sont des notions qui ne sont nécessaires que dans la vie civile. » (Edit. Payot-Gross-Deutschland, p. 296). Plus récemment (*Discours de Leipzig*, 3 octobre 1933) le ministre hitlérien Frick déclara : « Le droit, c'est ce qui sert le peuple allemand; l'injuste, c'est ce qui ne le sert pas. » Voilà la rude franchise teutonique. Nous la préférons à de spécieuses justifications.

plus net, et chacun saura à quoi s'en tenir. Reste à savoir ce que deviendra l'humanité.

§

Et maintenant, après avoir essayé de penser allemand, de penser italien, si nous nous efforcions de « penser anglais » ? Nos « amis anglais », comme dit sans rire M. Pierre Laval, nous reprochent, eux aussi, « d'invoquer toujours les papiers, et de trop analyser les paragraphes ». Pour élucider ce léger malentendu, d'où dépend le sort de l'Europe et la vie de millions de braves gens, je suis allé entendre une conférence donnée, sous les auspices de l'Association France-Grande-Bretagne, par M. Philippe Carr, un littérateur anglais fort distingué, qui est fixé à Paris depuis vingt ans, qui aime notre pays et le connaît bien.

Qu'on me permette de donner ici de larges extraits de cette conférence, aussi sincère qu'instructive (3). Après avoir rappelé que la France et l'Angleterre sont passionnément attachées à la paix, qui est pour cette dernière une nécessité absolue, car elle doit « importer toute sa nourriture » (?), M. Carr, parlant des rapports franco-anglais, insiste sur ce fait que, dans une démocratie, le gouvernement doit marcher d'accord avec l'opinion publique :

On a dit maintes fois que si la Grande-Bretagne avait annoncé clairement en 1914 qu'elle serait aux côtés de la France, il n'y aurait pas eu de guerre. Ce n'est pas certain, mais c'est peut-être vrai. Ce qui est en tout cas certain, c'est que si cette annonce avait été faite au moment où on la réclamait, le peuple britannique ne se serait pas rallié à son gouvernement et la déclaration n'aurait été qu'un bluff manqué. Il y a ceux qui pensent que si la Grande-Bretagne faisait une déclaration semblable aujourd'hui, une nouvelle guerre serait évitée. La difficulté se représente à nouveau, mais la situation est différente. L'Angleterre hésite encore à se déclarer aussi nettement que la France le voudrait, et

(3) Cf. *France-Grande-Bretagne*, bulletin mensuel, avril 1936, p. 105.

cela pour des raisons qui sont en grande partie les mêmes qu'en 1914. Mais cette fois l'Allemagne n'a plus le droit de croire que l'Angleterre ne participerait pas à la défense de la France.

Abordant ensuite les méthodes intellectuelles des deux riveraines de la Manche, M. Carr a exposé comment la France, logique et cartésienne, s'éloignait souvent de l'Angleterre empirique et opportuniste. Citant Lord Northcliffe : « La France et l'Angleterre seront toujours mutuellement indispensables, mais mutuellement incompréhensibles », l'orateur a montré que, faute de compréhension profonde, on pouvait au moins chercher à s'informer :

Vous pouvez par exemple beaucoup connaître du caractère anglais par une étude de la tragédie de *Hamlet*. *Hamlet* est un chef-d'œuvre de portée universelle, mais le personnage est aussi très spécifiquement anglais. Vous pouvez trouver dans la pièce une révélation sur l'attitude anglaise vis-à-vis de l'action. On parle quelquefois de *Hamlet* comme de la débâcle d'un homme incapable d'action. Erreur! Celui qui tue Polonius, qui tue le Roi, qui engage un combat mortel avec Laerte et qui est le premier à aborder le vaisseau des pirates, n'est pas incapable d'action. Il n'est pas non plus incapable de décision, ni de décision raisonnée. Il raisonne dans les moments de crise avec une rapidité vertigineuse. Il se décide et immédiatement il agit. Son action n'est pas simplement impulsive. Elle est raisonnée. Mais où il ne peut pas se décider, où il ne peut pas agir, c'est dans un cas où une longue réflexion lui a permis de sentir tous les doutes et d'entrevoir tous les désavantages possibles de l'action envisagée.

Voilà l'Anglais! Une certaine paresse intellectuelle, ajoutée à cette méfiance devant une décision dont il a trop mesuré les conséquences possibles, le pousse à refuser de prendre aucune décision jusqu'au dernier moment. Il répugne surtout à s'engager en vue d'événements qui ne sont encore que problématiques. Il mijote. Et ayant mijoté pendant un certain temps, il se rend compte tout à coup qu'il a pris une

décision. Comment s'en rend-il compte? Parce qu'il voit qu'il a commencé à agir. A partir de ce moment-là il ne change plus d'avis. C'est son action qui l'a engagé.

L'étude d'*Hamlet* pourra vous apprendre encore autre chose sur le caractère anglais. Une des conclusions les plus frappantes qui vous viennent à l'esprit après la lecture de cette pièce ,c'est la futilité de la haine et de la vengeance. Cette conclusion s'accorde avec l'instinct de l'Anglais. Car la haine lui manque presque entièrement. Je ne cite pas ce trait comme une vertu. Il constitue peut-être un défaut. Je crois que l'Ecossais et l'Irlandais qui, eux, sont parfaitement capables de rancune, regardent ce vide dans le caractère anglais avec un certain mépris.

Mais, ce vide existe et l'Anglais regarde avec non moins de mépris — mais un mépris tolérant et amusé — l'intransigeance des rancuniers.

Cette incapacité de haïr si souvent remarquée chez nos voisins britanniques est peut-être à l'origine de la confiance qui se manifeste partout, aussi bien dans les affaires commerciales et judiciaires que dans la politique.

Il y a en Angleterre une sorte de « passion pour la confiance », mais elle représente une réalité. Nulle part ailleurs au monde, ne se brassent autant d'affaires importantes sur simple parole qu'en la Cité de Londres. Nulle part autant qu'en Angleterre il n'existe autant d'associés qui n'ont jamais fait de contrat d'association. Vous avez confiance en un homme ou vous ne l'avez pas; et si un homme a eu confiance en vous, non seulement vous vous sentez lié autant que par un contrat, mais encore plus. « Je ne peux absolument pas lui manquer : il a eu confiance en moi. » Voilà ce que vous pouvez souvent entendre en Angleterre et ce sentiment caché guide l'Anglais, non seulement dans les affaires, mais dans la politique et jusque dans la politique étrangère.

Commentant ensuite les engagements de Locarno et faisant des textes une analyse sincère, le conférencier, après avoir loué la raison et la modération de la France, a poursuivi :

L'opinion publique anglaise vous demande aujourd'hui

ceci. Vous n'avez pas voulu, dans cette crise, envisager la guerre, et l'Angleterre vous approuve pleinement. Mais ensuite? Les Français pensent-ils qu'il n'y ait plus d'espoir de ramener l'Allemagne dans la communauté européenne? Les Français pensent-ils qu'il faille, je ne dis pas, isoler l'Allemagne, mais la laisser dans l'isolement qu'elle a elle-même choisi? Et alors, comment faire pour contenir cette Allemagne? Montrer la force pour ne pas avoir besoin de s'en servir, disent quelques-uns, croyant appliquer un principe de Lyautey. Mais ils oublient que si le militaire qui montre la force espère ne pas avoir besoin de s'en servir, il ne doit jamais faire cette démonstration s'il n'est pas absolument prêt et absolument disposé à jeter sa force dans la bataille s'il le faut. Sommes-nous et êtes-vous prêts et disposés à cela? Je ne le crois pas.

Alors ne vaut-il pas mieux encore une fois essayer de reconstruire l'édifice européen en y comprenant franchement l'Allemagne?...

Ainsi parla M. Philippe Carr en la sincérité de son cœur. Et son discours, si rassurant en apparence, ne laissa pas de me causer quelque appréhension : « Diantre, pensai-je en mon par-dedans, sommes-nous mutuellement aussi incompréhensibles que cela? La logique de Descartes ne saurait-elle vraiment pénétrer les cerveaux d'un pays qui a enfanté Newton, Hobbes, Spencer, d'admirables physiciens, de grands philosophes, des écrivains politiques qui ont servi de modèle à l'Europe, d'incomparables économistes? Ainsi, au dire de M. Carr, l'Angleterre n'est qu'empirique et opportuniste! Dans la langue de Descartes, c'est-à-dire en bon français, cela signifie qu'après avoir signé un contrat longuement et soigneusement débattu et pesé dans ses termes, elle entend l'interpréter à sa guise dans la pratique (empirisme), et l'appliquer suivant les circonstances qui lui paraîtront favorables (opportunisme). Mais voilà qui est fort clair et nullement incompréhensible pour un cerveau français! On sait ce que cela veut dire.

Et voici qu'on nous parle d'*Hamlet*, et cela devient encore plus clair. Relisons les traits de ce personnage si

« spécifiquement anglais ». Diable! c'est inquiétant. Le malandrin est aux portes, mais Hamlet n'en a cure, il attend que la porte soit enfoncée. En attendant il réfléchit, il doute, il agite des problèmes : *To be or not to be!* Tout à coup, il reçoit un coup de matraque sur la tête. Alors il agit « avec une rapidité vertigineuse », à condition bien entendu de n'avoir pas été assommé sur place. *Not to be.*

Et M. Carr ajoute, pour nous combler : « Paresse intellectuelle... méfiance d'une décision qui comporte trop de risques divers... Le héros spécifique de Shakespeare mijote... »

Fasse le ciel, ô dieux, qu'Hamlet ne mijote pas trop longtemps! Car durant ce « mijotement », voilà que Polonius a pris l'Ethiopie, et que Laërte se prépare à envahir l'Autriche et a enfoncé la porte de l'Alsace-Lorraine. Il est vrai que ce n'est pas encore la porte de Calais. A ce moment-là, Hamlet songera peut-être à se décider. Et s'il est trop tard?...

Et pendant ce temps-là, chez nous, d'incorrigibles cartésiens se bornent à accumuler des paperasses, des protocoles, des covenants, ergotent sur des paragraphes et discutent sur des points-et-virgules, *Ad majorem juris gloriam.*

Ils « pensent français », les malheureux!

ALFRED MORTIER.

QUEL EST LE SEXE LE PLUS FORT?

NOTES DE PHYSIOLOGIE COMPARÉE

—

Il n'est pas question ici d'établir un parallèle entre l'homme et la femme, ou de discuter s'il importe de répartir l'humanité en deux catégories différentes, dans lesquelles l'élément masculin s'arroge le plus souvent un rôle prépondérant. Nous plaçant sur le terrain de la physiologie comparée, nous emprunterons simplement au monde des animaux certains exemples, permettant d'apporter quelques notions nouvelles sur la valeur comparative du mâle et de la femelle.

I

MALGRÉ LES APPARENCES, LE MALE N'EST PAS TOUJOURS LE PLUS « DIFFÉRENCIÉ ».

On sait généralement et l'observation confirme que, chez les animaux, le mâle est bien souvent revêtu d'une magnifique parure : le lion a une crinière, le cerf a des bois, le bélier des cornes, tous attributs dont la lionne, la biche et la brebis sont dépourvues. Les ailes des papillons mâles sont plus belles et plus brillantes que celles des femelles; le lucane cerf-volant porte une paire de cornes énormes qui manque à l'autre sexe. Chez les moustiques, les antennes sont plumeuses, alors que celles de la femelle sont simples. Il suffit de citer le paon, le dindon, le faisan ou encore l'oiseau de paradis, pour évoquer les avantages extérieurs qui, chez les mâles, contrastent avec la terne livrée des femelles.

En dépit de ces constatations, l'oiseau, qui nous apparaît le plus luxueusement différencié de sa congénère, va précisément nous fournir un exemple des plus intéressants; la femelle, en dernière analyse, va nous apparaître comme étant beaucoup plus éloignée que le mâle de l'oiseau neutre; c'est elle, en définitive, la plus « différenciée ».

On sait en quoi l'aspect du coq diffère de celui de la poule. Chez le coq, la tête porte des organes charnus très développés, richement vascularisés : ce sont les barbillons, les oreillons et surtout la crête qui est grosse, rouge, turgescente. Les pattes sont munies d'un ergot qui fait saillie à leur partie interne. Le plumage enfin est remarquable par la diversité des couleurs et la variété des formes. En opposition, la poule a une crête petite et tombante, elle ne porte pas d'ergots et son plumage est uniforme et sans éclat. Pour reprendre l'expression du poète qui a décrit la poule faisane, elle est « une feuille morte à côté d'un rubis ».

Qu'arrive-t-il si l'on supprime, chez l'un et chez l'autre, les glandes qui sont à la base d'un tel dimorphisme?

La castration du coq aboutit, du point de vue morphologique, à une transformation des organes charnus qui ornent la tête : les barbillons deviennent pâles, les oreillons se réduisent, mais surtout la crête se transforme; elle diminue de volume et devient petite, exsangue et farineuse. Par contre, les ergots persistent et le plumage conserve ses caractères antérieurs de dessin et de couleur.

L'ablation de l'ovaire (la poule adulte n'a qu'un ovaire, situé à gauche) amène au contraire une énorme modification de l'oiseau femelle. La crête diminue de volume, mais les ergots se développent et, à la mue suivante, l'oiseau prend le plumage qui caractérise l'oiseau mâle : les nouvelles plumes diffèrent entièrement, dans leur forme et leur pigmentation, des plumes antérieures et sont dès lors aussi richement nuancées que celles du mâle.

Une expérience aussi importante appelle une contre-

expérience. Il arrive que celle-ci soit réalisée spontanément si l'ablation glandulaire n'a pas été totale; un petit fragment laissé en place se développe peu à peu, jusqu'à constituer une masse active suffisante pour agir nettement sur l'organisme qui s'était trouvé momentanément asexué. Le coq voit reparaître sa crête; la poule va perdre le plumage qu'elle avait quelque temps porté pour reprendre sa modeste livrée; ses ergots s'atrophient, puis disparaissent.

L'ovaire intervient par la production d'hormones qui diffusent dans l'organisme, et, de fait, l'injection à un coq normal d'extrait ovarien dit folliculine entraîne une modification des plumes en train de pousser : celles-ci vont présenter une zone délimitée correspondant à la période d'injection et où la couleur est celle d'une plume homologue de la *poule* de la même espèce.

Des faits aussi précis conduisent aux conclusions suivantes :

L'*oiseau neutre*, l'*oiseau asexué* a la même apparence, qu'il ait été primitivement mâle ou femelle; c'est un sujet qui a des ergots et qui, surtout, possède un plumage varié.

L'*oiseau mâle* normal est voisin de l'oiseau neutre : il a des ergots, il a un plumage riche.

Par contre, l'*oiseau femelle* s'en écarte considérablement : pas d'ergots, pas de riche livrée. Par rapport à l'aspect des neutres, *c'est la femelle qui est la plus différenciée;* son ovaire domine son organisme; il commande à son aspect extérieur; il modifie la croissance des plumes dans leur forme et dans leur couleur, et il empêche la formation d'ergots.

L'expérimentation poursuivie sur la poule conduit à une autre conclusion inattendue, nous montrant les curieuses potentialités de l'oiseau femelle.

La poule, nous l'avons dit, possède à l'âge adulte un seul ovaire, situé à gauche. Mais il existe, chez l'embryon, deux ébauches génitales : dans la suite, l'ébauche génitale gauche évolue; la droite est arrêtée dans son développement. Or, si l'on pratique l'ovariotomie sur

des poules jeunes, l'ébauche génitale droite se développe; elle devient une glande mâle ou bien une glande *mixte*. Ainsi on a pu observer des oiseaux qui, sans transplantation de glande d'un autre oiseau, sont passés par les phases suivantes : poulette, chaponne, coq, bisexué.

Ces faits, enregistrés sur les oiseaux (A. Pézard), méritent d'autant plus d'être signalés que des observations analogues viennent d'être effectuées sur d'autres animaux.

Retenons un instant ce joli poisson vivipare d'appartement dit le Xiphophore; le mâle, et lui seul, présente un ornement caudal particulier, une « épée » vivement colorée et presque aussi longue que le corps tout entier; la femelle en est dépourvue. Cependant, on voit quelquefois des femelles, ayant déjà eu des petits, évoluer vers l'aspect du mâle jusqu'à présenter finalement le sabre brillamment coloré. Un tel poisson devient alors capable de féconder de jeunes femelles.

Bien plus, de curieuses expériences, poursuivies au Chili, nous apprennent que les cobayes femelles peuvent se masculiniser. Après extirpation totale d'un ovaire et ablation de la majeure partie de l'autre glande, dont on garde intact seulement le hile, on peut constater trois mois plus tard une masculinisation de l'animal primitivement femelle.

Toutes ces observations permettent de tirer deux conclusions: d'abord la femelle, comparée à l'animal neutre, est plus différenciée que le mâle; ensuite elle peut posséder une potentialité mâle telle qu'elle peut changer de sexe.

II

LE MÂLE N'EST PAS TOUJOURS LE PLUS GROS; IL N'EST PAS TOUJOURS LE PLUS RÉSISTANT.

On a tendance à considérer le mâle comme étant plus grand, plus gros que la femelle, mais il est nécessaire de faire à cette donnée générale des restrictions importantes.

Sur nos côtes méditerranéennes, on trouve un ver marin, la Bonellie (*Bonellia viridis*) dont la femelle est bien connue : des spécimens en sont exposés dans les musées de biologie marine. Elle se cache dans les rochers perforés ou dans le sol rocailleux. Son corps est de la grosseur d'une noix; il porte un long filament, une trompe, qui se bifurque au sommet en deux cornes recourbées en arrière et qu'on aperçoit seules à l'extérieur. L'ensemble peut s'allonger considérablement et dépasser une longueur de plus d'un mètre.

Le mâle, par contre, reste un être rudimentaire par sa taille, sa différenciation et son genre de vie. Il est tout petit, — sa taille ne dépasse pas un millimètre, — peu évolué, gardant l'aspect d'un ver, cilié sur toute sa surface; toute son existence enfin, il la passe en parasite, demeurant dans l'œsophage de la femelle et n'émigrant dans l'oviducte qu'au moment de la reproduction. Souvent plusieurs mâles sont ainsi hébergés par une même femelle et on a pu dire de la Bonellie qu'elle portait en elle son harem de mâles.

Chez les Crustacés aussi, nous allons trouver des mâles *nains*, des mâles *pygmées*. Ainsi chez les Cirripèdes, dans le genre *Scalpellum*, vivant sur les hydraires de la Manche, de l'Océan et de la Méditerranée, on trouve des individus nains (mâles complémentaires) qui sont cachés à l'intérieur de la carapace des individus normaux. Les Crustacés Copépodes, parasites des poissons, nous offrent des exemples plus curieux encore. *Chondracanthus soleæ K.* est un parasite de la sole. La femelle, de huit millimètres de long, se présente avec un corps deux fois plus long que large; derrière une tête triangulaire, on observe une région plus étroite, étranglée encore en son milieu, et sur laquelle vit en parasite un mâle infiniment petit, profondément dégradé. *Lernæopoda galei,* parasite des Sélaciens, offre un exemple de même ordre : une femelle de onze millimètres de longueur est flanquée d'un mâle de taille extrêmement réduite.

Chez les Insectes, les mâles sont souvent plus petits

que les femelles. Ainsi, chez les Cochenilles et les Kermès, les dimensions du mâle sont de cinq à six fois plus faibles que celles de la femelle. La disproportion est évidente dans le monde des termites, où la reine est volumineuse, alors que « le roi, sorte de prince consort, est minable, petit, chétif, timide, furtif » (M. Maeterlinck).

L'étude des Araignées est non moins instructive. Chez les Néphiles par exemple (*Epeira inaurata* et *Epeira nigra*), rien de plus disproportionné que la petitesse du mâle auprès du volume énorme de la femelle. Un couple de Néphiles des Indes Orientales est pris pendant l'accouplement : le mâle mesure 9 millimètres, et il est 15 fois plus petit que la femelle, qui en mesure 135; celle-ci pèse 2 gr. 700, c'est-à-dire 1.350 fois plus que le mâle dont le poids est de 2 milligrammes. P. Bonnet, dans ses élevages de *Nephila madagascariensis,* souligne que les mâles adultes sont de beaucoup plus petits que les femelles adultes; si l'on compare le plus petit mâle avec la plus grande femelle, on voit que celle-ci est dix fois plus grande; même si la comparaison se fait entre le plus grand mâle et la plus petite femelle, celle-ci est encore quatre fois plus grande.

Les poissons nous offrent aussi d'intéressants exemples de telles disproportions. Parmi les poissons dits d'appartement, les femelles des Gambusies sont plus grosses que les mâles. Si nous passons aux profondeurs de l'Océan, la femelle d'*Edriolychnus Schmidtii* porte attaché à elle, appendu à son opercule, un mâle pygmée qui vit en parasite. Signalons encore *Photocorrynus spiniceps R.,* dont le mâle, de petites dimensions, se plante comme une corne sur le front de la femelle, et *Ceratias Holboelli R.,* dont la femelle porte sous la gorge le mâle dix fois plus petit qu'elle.

Les crapauds mâles sont aussi plus petits que les femelles. Enfin, chez les Reptiles, fixons notre attention sur le genre *Lachesis,* dont les nombreuses espèces abondent dans l'Amérique du Sud : le mâle est toujours plus mince, plus petit que la femelle.

Ainsi il est bien certain que, par rapport au mâle, la femelle n'est pas toujours « la petite »; il s'agit maintenant de démontrer qu'elle n'est pas toujours la plus faible.

La résistance plus grande du sexe femelle a été mise en évidence par de nombreuses expériences. Voici la conclusion de quelques-uns de ces essais.

Chez les Daphnies ou puces d'eau, la tolérance au sublimé est plus grande chez la femelle que chez le mâle.

Des mouches *Drosophila melanogaster* étant nourries d'un gâteau chargé d'arsénite de soude, les femelles sont plus résistantes que les mâles. De même, les Drosophiles mâles supportent moins bien l'inanition que les femelles. D'ailleurs, une expérience faite sur un autre insecte, *Tenebrio Molitor,* le Ténébrion de la farine, a donné le même résultat : soumis au jeûne, les mâles meurent en moyenne le 38e jour, tandis que les femelles atteignent le 49e jour.

Des poissons porte-épée (Xiphophores) sont intoxiqués par l'acide cyanhydrique; la femelle est moins sensible que le mâle.

Les lapines supportent mieux que les mâles le nitrate d'urane, substance toxique utilisée en expérimentation pour provoquer des néphrites aiguës.

III

LE MALE N'EST PAS TOUJOURS LE PLUS AUDACIEUX.

Bien souvent, tandis que la femelle demeure timide et réservée, le mâle, pour satisfaire ses désirs de conquête, doit engager un combat acharné avec d'autres mâles, exécuter des danses prolongées, à moins qu'il ne fasse entendre une chanson d'amour ou encore qu'il n'offre un cadeau à l'élue.

Est-ce à dire que la femelle reste toujours passive?

Chez la mouche *Scellus virago,* c'est la femelle qui fait les avances, c'est elle qui joue un rôle actif et il arrive que parfois le mâle lui échappe comme pourrait le faire une timide femelle.

Dans le monde des Insectes lumineux, c'est souvent la femelle qui brille seule ou qui brille plus que le mâle. Le lampyre noctiluque ou ver luisant (*Lampyris noctiluca*) est à ce point de vue bien curieux. La femelle du Lampyre noctiluque possède, au niveau de la face ventrale de ses derniers anneaux, des organes photogènes qui donnent une belle lumière blanche. Le mâle est très peu brillant et émet une lumière d'un jaune vert. Par contre, il a de gros yeux et des ailes : des yeux qui lui permettent de voir de loin la lumière de la femelle; des ailes grâce auxquelles il pourra rapidement la joindre.

R. Dubois a donné une jolie description de la femelle grimpée, durant les belles nuits de juin ou de juillet, au sommet des herbes et des branches des buissons :

Elle dresse dans l'air son petit fanal, qu'elle balance coquettement pour convier le mâle aux joies de l'amour. Ne pouvant voler faute d'ailes au-devant de l'amant attendu, souvent, pendant de longues soirées et fort avant dans la nuit, faute de voix pour l'appeler, n'ayant pas de vives couleurs pour le séduire, elle brille et brille encore de toutes ses forces.

Parmi les insectes lumineux, certains sont plus parés que notre ver luisant, et on a cité des femelles portant une lumière rouge sur la tête et des bandes lumineuses vertes tout le long du corps.

On sait que certains insectes mâles sont musiciens, instrumentistes; le grillon peut ainsi appeler sa grillonne, qui est muette. Mais il importe d'ajouter que, dans certains cas, les femelles seules possèdent des organes de stridulation et font entendre leur appel.

Pourtant, il est des femelles qui ne sont ni lumineuses, ni chanteuses, et qui possèdent cependant une étonnante puissance d'attraction sur les mâles. L'exemple classique à ce point de vue est, dans le monde des insectes, la femelle du grand Paon de nuit. Il suffit d'emprisonner une femelle pour voir surgir bientôt une foule grouillante de prétendants, venus souvent de fort loin.

De concluantes expériences ont été faites sur la détermination de cet « appel du sexe ». La vue n'est pas le seul moyen de reconnaissance : on sait qu'un insecte s'accouple avec une femelle dont les ailes ont été remplacées par les ailes d'un mâle, et d'autre part ne se préoccupe pas d'un autre mâle qu'on a pourvu d'ailes femelles.

E. Balbiani prend deux boîtes en carton, munies d'un couvercle mobile, et place dans l'une des papillons mâles, dans l'autre des papillons femelles de ver à soie (*Bombyx mori*). Au bout de quelque temps, on porte le couvercle de la boîte contenant les femelles au-dessus de la cage contenant les mâles préalablement découverts. Lorsque ce couvercle est encore à une distance de cinquante à vingt-cinq centimètres au-dessus de la boîte des mâles, on voit ceux-ci manifester une grande agitation; ils font vibrer leurs ailes et déplacent de côté et d'autre l'extrémité de leur abdomen. Eloigne-t-on le couvercle imprégné de l'odeur des femelles? L'agitation cesse pour recommencer dès qu'on l'approche de nouveau. Or cette excitation du mâle disparaît si on l'a privé de ses antennes.

Jan Prüffer a répété sur *Lymantria dispar L.* les expériences qui précèdent, et a obtenu des résultats analogues. L'attraction que subissent les mâles est l'œuvre des substances aromatiques sécrétées par les femelles. Si ces dernières sont enfermées dans des vases hermétiques de verre, ce pouvoir d'attraction, que conservent, même les femelles mortes, ne peuvent plus s'exercer.

On a effectué sur *Callosamia promethea D.* des recherches non moins intéressantes. Les mâles ne prêtent aucune attention à une femelle placée dans un vase de terre imperméable à l'air, mais sont attirés par un objet sur lequel celle-ci s'est posée pendant quelque temps; si on isole l'abdomen de la femelle, ils se précipitent sur cette partie du corps. Si l'on place une femelle dans une cage ventilée possédant deux issues, l'une servant à l'entrée, l'autre à la sortie de l'air, les mâles ne sont attirés que par l'air qui sort.

Enfin certains parfums chimiques ont un pouvoir d'attraction pour les mâles seulement. L'eugénol, par exemple, attire les mâles de la mouche *Dacus* et, sous l'influence de ce produit, ces derniers font le simulacre de l'accouplement; on pense que la femelle émet une odeur similaire, un parfum aromatique de même ordre, qui attire l'époux.

IV

LE MALE N'EST PAS TOUJOURS LE PLUS FORT.

La supériorité musculaire du mâle par rapport à la femelle est admise comme un fait général; et elle est en effet poussée souvent à un degré tel que, au moment de l'union, celle-ci peut être la victime de celui-là.

Le mâle de la Lamproie ne se comporte-t-il pas comme un véritable assassin qui mord, déchire la femelle au point qu'après l'union la malheureuse n'est plus qu'une véritable loque agonisante, qu'emporte le courant?

La grenouille mâle, au moment de l'embrassement, développe dans les muscles des pattes antérieures des efforts de pression tels que l'étreinte peut aboutir à un étranglement de la femelle.

L'union des tortues est non moins curieuse à ce point de vue, et R. Rollinat, observant les pensionnaires de son jardin d'Argenton-sur-Creuse, nous a montré qu'au moment de l'union, lorsqu'il fait chaud, le mâle maintient sous l'eau la tête de la femelle pendant un temps suffisant pour que celle-ci finisse quelquefois par succomber asphyxiée.

Mais ailleurs, c'est la femelle qui se montre la meurtrière du mâle.

Le monde des araignées est plein d'exemples où la femelle dévore l'époux après les noces, et d'autre part, pour certains insectes, ce fait est justement classique. *Mantis religiosa* a été trop souvent citée à ce sujet pour que nous en parlions à nouveau.

Bien curieuse, la femelle de *Serromyia femorata F;*

le couple s'unit les mandibules jointes. A la fin de l'accouplement, il ne reste plus du mâle qu'un organisme desséché, dont toutes les parties ont été aspirées par la femelle vorace, à travers la bouche du malheureux mâle.

Enfin il ne faut pas omettre de signaler aussi l'organisation des cités d'insectes, et en particulier les sociétés d'abeilles, où les mâles ont un avenir bien sombre. On sait qu'un seul mâle peut féconder la Reine et que l'accouplement est fatal pour lui; les autres mâles de la ruche ne tarderont pas à être massacrés après la fécondation de la Reine abeille. « Les paisibles ouvrières se transforment en juges et en bourreaux... Chacun des parasites effarés est assailli par trois ou quatre justicières. »

On pense malgré soi à ces amazones antiques, qui gardaient des prisonniers momentanément et les tuaient quand leur présence n'était plus utile.

Cette trop rapide excursion dans le monde des animaux nous permet de conclure que la femelle n'est pas l'inférieure du mâle. Il ne nous appartient pas de porter le problème sur le terrain humain. En lisant ces observations de physiologie comparée, peut-être l'homme pourra-t-il y voir une leçon de modestie, peut-être la femme pensera-t-elle qu'elle n'a pas avantage à se déféminiser.

PROFESSEUR LÉON BINET.

OFFICE DES MORTS

—

> *Auditui meo dabis gaudium et loetitiam et exultabunt ossa humiliata.*
> (Vous ferez entendre à mon cœur une parole de consolation et de joie : et les os que vous avez humiliés se réjouiront.
> Office des Morts : A Laudes. Psaume 50.

Quinze, nous étions sur cette terrasse du deuxième étage tournant le dos à la mer. Quinze, nous étions! Et nos corps, cloués sur des grabats, étaient depuis de si longs mois demeurés immobiles que la nuit, dans nos rêves, il nous semblait que nous ne faisions qu'un avec les roues des chariots sur lesquels on nous traînait, de nos cellules sur la terrasse, de la terrasse dans nos cellules.

Ainsi, depuis de longs mois déjà, pour de longs mois encore, notre vie se passait dans un espace moins grand qu'il n'en faut à un végétal pour accomplir sa destinée. Nous nous comparions à des algues, aux pauvres algues de la mer, dont le pied toujours immobile et dont les tiges incessamment agitées par le roulis des vagues sont comme l'image éternelle de tous les souffre-douleurs. Car nous avions gardé de notre vie antérieure les vieilles habitudes des hommes, et, dans nos lentes conversations, nos bras, las de reposer, étaient heureux de se lever, de se nouer et de se dénouer comme les souples lanières des algues.

Mais, au contraire des algues, nos têtes étaient faites pour gémir et penser et nos cœurs aux battements multipliés par la fièvre, n'avaient garde de nous laisser oublier que nous étions des êtres de chair, faits pour aimer et être aimés. Et, chaque fois que nous jetions un regard sur notre vie passée, ce n'était que pour la comparer à notre abjection présente, et chaque fois qu'un quelconque désir

venait à effleurer nos âmes, nous ne savions que trop qu'il ne serait jamais exaucé.

Peut-être, en un tout autre lieu, aurions-nous pu avoir, dans le cercle restreint de notre vie quotidienne, quelques compensations.

Or, ici, nous savions que nous étions près de la mer. Nous le savions seulement parce que la nuit nous entendions un bruit semblable à celui d'un tombereau, qui, sans arrêt, déverse des tonnes et des tonnes de pierres et que l'on nous avait dit que ce bruit était le bruit de la mer.

Quant au paysage, dont chez nous on nous avait vanté la beauté, c'est à peine si nous en décelions les lignes harmonieuses en faisant mille efforts de la tête et du cou, car la terrasse était trop haute et nos têtes étaient trop basses.

Si bien que, de tant de merveilles, nous ne connaissions guère intimement qu'un unique coteau, pelé comme le dos d'un baudet. Alors, nos yeux se portaient naturellement vers le ciel comme ceux des « belles âmes ».

Parfois et à certaines heures, les nuages nous amusaient et formaient dans le bleu du ciel un autre paysage.

Mais comme le temps demeurait, l'hiver, toujours pluvieux, le ciel était d'un gris si monotone qu'il redoublait notre tristesse. Et, pendant la belle saison, la réverbération était si intense, qu'elle nous transperçait les yeux et que nous préférions encore le ciel borné de la guérite de toile attaché à nos lits, que nous peuplions du monde chaque jour accru de nos souffrances et de nos chimères!

Il y avait bientôt vingt mois que nous étions là quand Lucile arriva!

Elle arriva par un de ces beaux soirs de mai, parfumés de pins et de tamaris, où, par suite de la longueur du jour, on commençait à nous laisser dîner sur la terrasse.

Elle entra au moment où la cloche sonnait. Elle suivait Urbain, le valet de chambre, et portait comme lui un des plateaux de vaisselle qu'on nous distribuait à chaque repas.

Sa robe rose, sa brune chevelure bouclée, ses yeux noirs

rayonnants d'intelligence et de gaîté, le sourire timide et gracieux, avec lequel, en passant devant chacun de nos lits, elle disait : *Bonjour, Monsieur!* tout cet air calme et sûr, plein de naïve majesté, grâce auquel elle semblait porter son tablier blanc bien moins comme un insigne de son rôle que comme un ornement de sa jeune beauté, nous plongèrent dans un étonnement indicible, fait à la fois d'admiration et de stupeur.

Nous connûmes alors obscurément que notre vie allait changer de face. Il nous sembla que le ciel et la terre ne nous avaient pas tout à fait abandonnés, puisqu'il nous était donné de contempler encore cette adolescente en qui, naïvement et malgré nous, nous faisions reposer l'idéal de nos rêves, croyant trouver en elle tous les trésors de compréhensive pitié, d'amoureuse bonté, vers lesquels nos âmes aspiraient sans relâche.

Nous ne tardâmes pas à savoir que Lucile était la nièce orpheline de la femme de chambre, qu'elle préparait son brevet supérieur dans le but d'être institutrice et qu'elle était venue près de sa tante se reposer au bord de la mer, à la suite d'une maladie infectieuse qui avait fait licencier son école.

Mais peu nous importait au fond d'où elle venait et ce qu'elle faisait, car nous préférions croire que l'enfant aux yeux de lumière qui avait surgi parmi nous, bien plutôt qu'une petite apprentie institutrice, était vraiment la fleur de joie enfantée par notre douleur et faite de la chair purifiée, « transsubstantiée », de nos angoisses, de nos rancœurs et de nos désespoirs. Et, dans le désert de nos vies, sa présence était là comme une récompense, comme le vivifiant arome d'une rose épanouie au bord d'un puits desséché.

C'est depuis cette époque que nous avons compris ce que pouvait être le bonheur. Mais comme il est difficile de parler du bonheur! Et pourtant ce n'est que depuis qu'il s'est enfui de nos vies que nous savons qu'il a pu un moment se mêler à nos vies.

Nous le sentions alors en nous, autour de nous, comme un parfum, mais nul de nous n'osait le respirer avec trop

d'avidité de peur qu'en en troublant les ondes il ne le fît s'évanouir.

Le seul fait de voir Lucile eût suffi à notre joie. Mais elle manifesta bientôt sa présence par des bienfaits plus tangibles.

Lorsqu'elle apparaissait le matin dans la chambre des malades à qui elle apportait leur petit déjeuner, ceux-ci pouvaient se croire plus aimés. Mais les autres savaient aussi que c'était elle qui les mènerait à leur tour sur la terrasse et qu'ils pourraient ainsi posséder un moment la vision de son visage, comme s'il n'eût été fait que pour eux seuls.

Une fois, pour la fête de l'un de nous, Lucile fabriqua, en cachette des démons hostiles de la Direction, un magnifique plum-cake, et le souvenir de ce plum-cake est tel qu'il est encore demeuré dans toutes nos mémoires! Il nous sembla même que, depuis qu'elle était là, la nourriture devenait plus savoureuse, les plats plus chauds, les linges plus blancs. « Aujourd'hui le navarin aux pommes est très bon vous savez. Il faut en manger beaucoup! » disait-elle. J'entends encore sa voix, à la fois ironique et indulgente. Et, quand j'y pense à présent, le navarin ne devait guère être meilleur que celui d'aujourd'hui. Mais il nous semblait sans doute que ses paroles, comme des formules magiques, avaient changé la saveur de ces mets, par elle ainsi consacrés comme si elle y avait ajouté un sel nouveau et plus particulièrement précieux.

Mais le plus doux, le plus pur de ses dons, c'était celui de sa présence. C'était un don continuel, sans réserve, et, pour nous, sans prix. Comment puis-je vous faire sentir tout cela? *Elle semblait se plaire au milieu de nous.* Que d'heures de ces longues après-midi avons-nous passées à la regarder, à causer, à rire avec elle, tandis qu'assise sur sa chaise, un pied sur l'un des barreaux, elle brodait quelque souple lingerie!

Combien de fois, quand nous ne l'apercevions plus dans le champ de notre regard, ne l'avons-nous pas appelée pour entendre le son de sa voix, qui toujours nous répondait avec une égale douceur! Il semblait qu'elle fût deve-

nue notre esclave, l'esclave volontaire de tous ces pauvres corps étendus, avec une pitié si humaine et si discrète, avec un amour si simple et si pur, que chacun de nous pouvait chaque soir s'endormir avec ce sentiment, si doux au cœur des pauvres hommes égoïstes que nous étions demeurés, que lui, lui seul, était le préféré.

Cependant, un soir vers les dix heures, comme je n'avais pas encore éteint ma lumière, Lucile entra dans ma chambre. Elle me demanda de lui expliquer le texte d'une de ses compositions françaises, car elle s'était remise à travailler par correspondance. Elle penchait sa tête contre la mienne afin de suivre les lignes que j'écrivais sur son cahier. Ses cheveux frôlaient ma joue. J'aspirais le frais parfum qui montait de ses épaules et de sa gorge, si bien que, comme enivré, je dus poser sur mes draps le cahier et le crayon. Je pris sa tête dans mes mains. Elle ne se déroba pas, et soudain je me mis à pleurer. Sa joue demeura longtemps contre la mienne. Quand elle s'en alla, elle me regarda un moment avec une pitié infinie, elle essuya mes paupières avec son petit mouchoir, et elle appuya longtemps ses lèvres sur mon front brûlant. « Dormez, dormez, petit Pierre! » dit-elle.

Jamais plus elle ne revint le soir. Il n'y eut jamais que cela entre Lucile et moi. Mais, sans me croire aimé, je sais, et tous le savent, que c'était moi le préféré!

Puis l'époque des vacances arriva. Nous aimions tous cette époque, d'abord à cause des beaux jours, ensuite à cause des amis, connus ou inconnus, dont nous avions plus de chance de recevoir la visite. Car, nous aimions tous les visites, et ceux qui en avaient le plus étaient les plus enviés. Cependant, nous nous demandions parfois s'il n'eût pas été préférable de n'en pas avoir, tant la compassion des uns et la froide et insouciante curiosité des autres nous étaient souvent à charge.

Les vacances nous ramenaient aussi Bjorn Andressen. Bien qu'il apparût devant nous revêtu du prestige odieux que lui donnait son titre parmi les puissances de la Direction, « Monsieur Andressen » nous était sympathique. C'était une sorte de géant, blond, musculeux, et vaniteux,

et en somme bon garçon. A ses heures de liberté, il venait souvent nous voir. Il nous amusait à cause de son accent tudesque, qui donnait plus de saveur à ses histoires, car il aimait beaucoup raconter des histoires. C'étaient toujours des histoires qui n'étaient arrivées qu'à lui, et ce n'était jamais que des histoires d'amour. Aussi avait-il acquis parmi nous la réputation d'un grand séducteur, et ses récits n'étaient jamais mis en doute, car il n'était aucun de nous, si basse que fût son abjection, à qui le sujet ne tînt à cœur.

A peine eut-il aperçu Lucile qu'il s'écria d'un air ravi : « Bas malg, cetté pétité ! » Puis, au bout d'un instant : « Heing, fous ne devez bas fous embêter a bréseng. » En effet, nous ne nous embêtions plus. Et, pour exprimer notre contentement, nos visages prirent des airs discrètement satisfaits. Il alluma une cigarette, tira une bouffée, puis, dans les volutes de la fumée, pinçant les paupières :

— Aveg qui marché-t-elle la pétité poulé?

Un silence de stupeur accueillit ses paroles. Ce fut moi qui répondis :

— Mais avec personne, voyons!

Lui se mit à rire, de son gros rire gai.

— Avec tous! C'est çé qué jé pensais, bas vraig!

Alors je ne pus me retenir de colère :

— Imbécile! criai-je. Vous croyez donc que toutes les femmes sont comme les salopes que vous avez traînées sur votre lit de cochon?

J'avais toujours eu une haine secrète pour ce vantard et, comme un plat nauséabond, elle me remontait aux lèvres.

Les autres firent de même.

— Pauvre vieux, tu peux y aller, va... Nous sommes tranquilles. Vas-y voir un peu, à faire ton petit gigolo... Tu tomberas sur un bec!...

Monsieur Andressen me regardait avec des yeux étonnés derrière la fumée de sa cigarette.

— On verra, dit-il laconiquement, et il s'en alla en roulant des épaules.

Une conversation des plus animées s'ensuivit. Des têtes

se levaient, des bras s'agitaient, des poings se tendaient, certains vociféraient.

Lucile accourut au bruit.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a? On se croirait dans une ménagerie.

— C'est Andressen, qui est cause de tout.

— Andressen?

— Oui, « Monsieur Andressen », ce grand blond qui travaille avec le Docteur.

— Le nouvel étudiant? Eh bien, qu'est-ce que vous lui reprochez? Il a l'air très gentil !

— Trop gentil même, je crois, avec les femmes. Vous feriez bien de vous méfier, mademoiselle Lucile.

La dernière phrase était maladroite.

— Me méfier de quoi? dit-elle en rougissant jusqu'à la racine des cheveux. Vous croyez donc que je le trouve si beau que ça votre M. Andressen!

Et elle s'en fut rapidement.

Le soir, après dîner, M. Andressen reparut.

Il avait apporté son violon, un violon norvégien de 8.000 couronnes. « Ça fait plus de quarrrante mille francks en Franze! » avait-il coutume de nous répéter, car il était d'un orgueil sans limite.

Et il joua, comme il jouait chaque année. Il joua dans la nuit, à peine éclairé par la lampe du parc, appuyé contre un pilier de la balustrade. Sa chemise blanche se détachait en clair sur le bleu sombre du ciel, où scintillaient les étoiles.

Il joua des airs de son pays, des airs simples et purs, d'une mélodie peut-être un peu facile, mais pleine de tendresse. Il nous semblait que nous baignions dans une atmosphère nouvelle. De nouveaux horizons, une autre vie, le pays du bonheur peut-être, s'ouvraient devant nous.

Le rappel des anciennes joies, le baiser de l'aimée au coin de la rue, les promenades champêtres au bord du fleuve le long des peupliers, le frais parfum des lilas dans les jardins ouvriers, le retour du dimanche par les boulevards ensoleillés vers le paisible repas du soir, des visions pleines de calme et de douceur, empruntées peut-être

inconsciemment à des livres d'images que nous ne reverrons jamais plus, tout cela s'éveillait au son du violon de M. Andressen.

Il joua ainsi sans discontinuer pendant plus d'une heure. Sans bruit, comme une ombre, Lucile s'était approchée. Elle avait pris ma main dans la sienne, comme il lui arrivait souvent, car on disait alors que j'étais le plus malade et que j'allais bientôt mourir.

Parfois elle la serrait davantage et murmurait :

— Que c'est joli ! Que c'est joli ! Comme il joue bien ! Dites, il joue bien, n'est-ce pas !

Et je répondais :

— Oui, il joue bien.

Mais c'était à contre-cœur, car déjà je me sentais jaloux de M. Andressen. Oui, jaloux je l'étais avant tous les autres.

Le lendemain fut une journée des plus mornes.

Ni M. Andressen ni Lucile ne parurent.

On nous dit qu'il y avait eu un déjeuner de gala offert par la Direction.

Lucile y avait été invitée.

Et en effet, vers trois heures de l'après-midi, nous entendîmes le violon de M. Andressen, accompagné par le piano aux notes fêlées du Docteur.

Nous apprîmes bientôt par le valet de chambre que c'était Lucile qui jouait du piano, « qu'elle jouait même rudement bien, et que c'était elle qui accompagnait M. Andressen. »

Et, dès lors, ce fut, comme on disait dans les hautes sphères de la Direction, « une charmante idylle ». Il n'y eut bientôt plus que sourires entendus, réflexions mystérieuses, et, dans les couloirs, des rires étouffés, des bruits de poursuites terminés, — hélas ! nous ne l'imaginions que trop ! — par des baisers effarouchés mais ardents...

Avec une mine de circonstance, le valet de chambre ne manquait pas de nous tenir au courant des progrès du mal.

— Parfaitement, Monsieur, il la serrait contre le mur avec sa main dans son corsage, fallait voir !...

Nous écoutions avec peine ces leçons. Aucun de nous ne parlait plus de M. Andressen ni de Lucile.

Au surplus, nous la vîmes bientôt de moins en moins. Quand elle paraissait parfois, avec son beau sourire, nous étions toujours étonnés de sa grâce sans pareille. Il nous semblait qu'elle n'avait jamais été si belle. Mais nous sentions bien qu'entre elle et nous plus rien de commun n'existait. La joie de vivre illuminait son front, et nous, nous étions demeurés de l'autre côté du monde, dans le royaume des morts.

Ce fut par une chaude journée du mois d'août que nous apprîmes ses fiançailles.

Au dessert du repas de midi, on nous servit deux bouteilles de champagne, « de la part de M. Andressen ». Nous le bûmes sans plaisir.

L'après-midi, alourdie par un ciel orageux, se passa dans une sombre torpeur.

Ce n'est que vers le soir que la conversation s'anima un peu au sujet d'une gerbe de fleurs que nous décidâmes d'offrir, — « quand même », dit quelqu'un — à Lucile.

Après le dîner, la brise se leva de la mer. Une fois de plus, nous entendîmes le violon de M. Andressen, accompagné par les notes désolées du piano du Docteur.

L'orage éclata bientôt, et l'on nous fit rentrer de bonne heure.

Avant de regagner sa chambre, mon voisin me dit avec un sourire amer :

— Je crois que c'en est fini de Lucile à présent...

C'en était fini en effet. Le temps passa. Octobre approchait. La pluie était déjà tombée plusieurs fois sur le cèdre et les pelouses du parc, effeuillant brutalement les roses. Çà et là, sur la mousse, des gouttelettes demeuraient, comme des larmes.

M. Andressen était parti depuis plusieurs jours, sans nous serrer la main. On parlait déjà du mariage qui devait se faire rapidement.

Lucile vint, en costume de voyage, nous faire ses adieux. Elle portait un tailleur de coupe nette et, sur ses épaules,

un renard argenté faisait ressortir la blancheur de sa gorge et de son doux visage.

Elle tint à nous embrasser tous, nous, les quinze. Et, quand elle arriva près de moi, avant de me donner son baiser ,elle me regarda un moment comme avec un doux reproche, les lèvres un peu avancées, dans une moue gracieuse et triste. Ma main tremblait dans sa main dégantée. Brusquement, elle se pencha et murmura à mon oreille :

— Adieu, adieu, petit Pierre. Priez pour moi surtout!

Et elle m'embrassa lentement sur chaque joue, en appuyant ses lèvres avec une force déchirante, comme si elle avait voulu y imprimer son baiser.

Et nous ne la revîmes plus jamais...

Des héros de cette histoire, il y en a quelques-uns qui sont morts, — deux d'entre nous un mois après le départ de Lucile; d'autres sont retournés dans le monde, tout heureux de retrouver « la joie de vivre ».

Et nous, enfin, « les malades du Bon Dieu », nous restons encore sur la terrasse du bord de la mer. Je demeure aussi, le cœur plein de Lucile. Parfois je rêve qu'elle va revenir. Je la revois avec sa robe rose. Elle m'embrasse naïvement. Nous nous aimons. Je lui rends ses baisers. Nous allons nous marier. Dans la vaste maison de mes parents, mes frères, mes sœurs sont là. Et aussi mon oncle, le général, qui veut qu'on serve au repas de noce sa soupe préférée. Mais soudain la maison croule. Et je me réveille tout en sueur.

Et Lucile ne revient plus. Et la fièvre augmente chaque soir. Et, comme ceux qui apprennent une langue nouvelle pour se rendre dans un pays étranger, je relis l'Office des Morts.

HENRI SALES.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Albert Lantoine : *Histoire de la Franc-Maçonnerie Française. La Franc-Maçonnerie dans l'Etat.* Motifs décoratifs et lettres ornées de Pierre Lycan, Emile Nourry. — Diderot : *Supplément au voyage de Bougainville* publié d'après le manuscrit de Leningrad. Avec une introduction et des notes par Gilbert Chinard, E. Droz. — Emile Faguet : *Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme, X. André Chénier,* Boivin. — Vauvenargues : *Réflexions et Maximes.* Edition intégrale avec Introductions, notes critiques et variantes, par J. Roger Charbonnel, Libr. Croville.

Ecrire l'histoire d'une société secrète semble une entreprise un peu téméraire, car, le plus souvent, les membres de cette société font disparaître, à l'article de la mort, leurs documents compromettants. C'est pourquoi, ouvrant l'ouvrage nouveau de M. Albert Lantoine : **Histoire de la Franc-Maçonnerie Française,** nous n'espérions pas y rencontrer, malgré l'intelligence, le savoir et la conscience de son auteur, des révélations sensationnelles. Nous nous souvenions, en effet, que d'autres érudits n'avaient pu, jusqu'à l'heure présente, élucider, d'une façon satisfaisante, quels buts réels poursuivait une société de figure analogue, cette fameuse Compagnie du Saint-Sacrement que Mazarin surveillait de près et que Louis XIV, indisposé de la trouver toujours en contradiction avec lui, finit par précipiter au néant.

A lire le volume de M. Albert Lantoine, nous avons changé d'opinion, car nous y avons découvert que des recherches conduites judicieusement permettent de débrouiller les écheveaux historiques les plus embrouillés. M. Albert Lantoine, d'ailleurs, avant de nous montrer comment la Franc-Maçonnerie parvint à s'installer *dans l'Etat,* avait, au cours de travaux précédents, étudié ses origines, examiné ses organismes

internes, précisé ses tendances, éclairé son existence intime et semblait, en conséquence, bien préparé à la suivre dans le domaine politique et social où les circonstances la forcèrent à s'introduire.

Sa bibliographie, d'une grande richesse, s'alimente non seulement à la source des imprimés de tous genres, philosophiques, religieux, politiques, romanesques, pamphlets, gazette, journaux, mais encore à la source, moins abondante, plus sûre, des manuscrits (documents d'archives, rapports et interrogatoires de police, chansonniers même qui ne sont pas à dédaigner dans une telle matière). Ainsi M. Albert Lantoine a-t-il voulu fonder sur des bases solides ses dires. Dès le début de son ouvrage, il affirme qu'il demeurera, sur le délicat sujet qu'il a choisi, dans un état complet de neutralité ou, si l'on préfère, dans l'état d'un observateur plutôt que d'un partisan. Sa modération de ton et de jugement nous a en effet frappé. Il est probable qu'elle ne satisfera ni les francs-maçons ni leurs adversaires.

La Franc-Maçonnerie prit naissance, en France, avant 1732. La première de ses loges fut installée à Paris en septembre 1734 par Desaguliers et le duc de Richmond. Elle avait alors pour objet « de rapprocher les classes sociales » ou plutôt d'assembler, sans considération de classes sociales, « des hommes ayant une certaine conformité d'aspirations, de goûts et d'intelligence ». Son premier grand-maître fut Louis de Pardaillan de Gondrin, duc d'Antin, fils légitime de Mme de Montespan, triste personnage, il faut en convenir, qui gagna puissance et fortune par des besognes de valet.

Etait-elle déjà connue des pouvoirs publics, du cardinal de Fleury et du lieutenant-général de police Hérault? Cela semble probable, car ceux-ci surveillent tout de suite ses agissements. Dès septembre 1737, une descente de police, à la Rapée, à l'enseigne de Saint-Bonnet, chez Chapelot, marchand de vins, met entre les mains du commissaire Delespinay un groupe de *fri-maçons* (on nommait ainsi les « frères » à l'origine), harnachés de tabliers en peau blanche, portant au col un cordon de soie bleue où pendaient, en guise de breloques, équerres, truelles, compas et autres outils. On les inculpe du délit d'assemblée clandestine, puni par la loi,

mais on ne les conduit pas en prison, peut-être par considération pour certains d'entre eux appartenant à la noblesse. On se contente de frapper d'une lourde amende le tripotier qui préparait leur repas et de défendre dès lors, sous peine du même châtiment, à tous autres cabaretiers de leur donner asile.

Ainsi Paris connaît-il l'existence de la secte. Le cardinal de Fleury exterminerait volontiers celle-ci à laquelle il marque son hostilité. Le roi entend ne souffrir point dans l'Etat une société secrète qui contrevient aux édits sur les réunions et qui, au surplus, a provoqué les fulminations du pape. Les francs-maçons traversent dès lors une ère de persécutions, pourchassés dans leurs repaires, tarabustés par le public, dénoncés comme malfaiteurs par toutes sortes d'ennemis, souffletés d'impertinences par des pamphlétaires. Le lieutenant général de police introduit dans leurs groupes ses mouchards et lance à la conquête d'un « frère » accessible aux séductions féminines une charmante demoiselle d'opéra, la Carton, chargée de troquer ses charmes contre les « secrets » maçonniques. Ces secrets furent-ils révélés? Le bruit en courut. Ils ne valurent point, ce semble, aux francs-maçons un redoublement d'hostilité. Le pouvoir se bornait, comme précédemment, sous le ministère Maurepas comme sous le ministère Fleury, M. de Marville ayant succédé comme lieutenant général de police à René Hérault, à des perquisitions plus ou moins fructueuses et qui restaient sans sanctions.

M. Albert Lantoine voit, dans les francs-maçons originels, plutôt des épicuriens que des conspirateurs et au surplus des sujets loyaux de la couronne attachés à la monarchie, ne songeant nullement à détruire la religion et à bouleverser l'Etat. Il semble bien, à en juger par les documents qu'il fournit, que l'on ne puisse articuler contre eux aucune accusation précise de complot contre la sûreté publique. Des prêtres et des moines sont agrégés à leurs loges et leur grand-maître, successeur de D'Antin, le comte de Clermont, est un prince du sang.

M. Albert Lantoine montre qu'après une longue période de vicissitudes, d'instabilité et de craintes, les francs-maçons

retrouvent quelque quiétude. Berryer, nouveau lieutenant de police, leur permet de respirer à l'aise. Nul bruit autour de leurs loges qui se multiplient. On a prétendu qu'en 1748 la Sorbonne aurait condamné, par la bouche de ses docteurs, leur doctrine et leur action. En fait, M. Albert Lantoine démontre que la *Lettre et Consultation de la Sorbonne sur la société des Francs-Maçons,* publiée en 1748 et qui donna créance à cette condamnation, fut l'œuvre personnelle du R. P. Bonhomme, cordelier, adversaire des loges, et nullement celle de la Faculté de théologie en corps.

Vers la fin du règne de Louis XV, les francs-maçons ont obtenu « droit de cité » dans l'Etat. Ils n'ont plus d'autres antagonistes que l'Eglise et ses suppôts de plume, bien que maints prélats fassent partie de leurs groupes. L'hostilité de l'Eglise s'explique mal car les frères restent pour la plupart bons catholiques. M. Albert Lantoine signale qu'ils installent leurs cellules rituelles après des messes propitiatoires et qu'ils entament des procès contre les curés qui refusent de sanctifier ces cellules.

Sous Louis XVI, la Franc-Maçonnerie, malgré la scission que provoque la création du Grand Orient, prospère avec rapidité. Le roi la laisse croître sans l'inquiéter. D'aucuns prétendent qu'il s'initia à ses rites, mais cela semble improbable. Les frères ont changé leur mode de recrutement. Ils recherchent la haute bourgeoisie et la noblesse plutôt que le peuple. Ils attirent dans leurs loges d'influents personnages de la cour et choisissent pour grand-maître le duc de Chartres, prince de la famille royale. Ils créent, à Versailles même, un *Orient de la Cour.* Ils ouvrent des loges de femmes où figurent la duchesse de Bourbon, belle-sœur de Louis XVI, grande-maîtresse, la duchesse d'Orléans et la princesse de Lamballe. Ils jouissent d'un prestige si grand que les cours étrangères s'en effraient, mais, à celles-ci, on répond : « Tout le monde fait partie de la Franc-Maçonnerie; ainsi on sait ce qui s'y passe. » La société est restée ce qu'elle était à l'origine, société de bienfaisance et de plaisir. L'esprit philosophique, assure M. Albert Lantoine, ne l'a pas gagnée. Voltaire n'y entre qu'à la veille de sa mort.

Dans un chapitre capital de son livre, d'une argumentation

solide et serrée, M. Albert Lantoine démontre que la Franc-Maçonnerie n'a été nullement l'inspiratrice de la Révolution. Maints historiens d'ailleurs avant lui, Mathiez, Aulard et même M. Madelin, ont soutenu cette thèse. La société prêchait une égalité et une liberté sans « caractère subversif » à l'égard du gouvernement. Sa composition, d'autre part, en grande partie de noblesse, lui défendait d'intervenir contre la monarchie. Les sans-culottes la considérèrent toujours comme suspecte et traitèrent en ennemi ce « nid d'aristocrates ».

La légende de la Franc-Maçonnerie favorable à la Révolution a été créée, dit M. Lantoine, par l'ouvrage de l'abbé Augustin Barruel : *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme* (1797-1798, 4 vol. in-8°, maintes fois réimprimés) dont se sont inspirés tous les anti-maçons. M. Albert Lantoine prouve que cet ouvrage, habilement construit, fourmille d'erreurs volontaires qui ne résistent pas à l'examen. Les loges, à la vérité, souffrirent grandement du mouvement populaire. Elles protestèrent toujours contre la calomnie sans fondement qui leur attribua une responsabilité dans ce mouvement populaire.

M. Albert Lantoine poursuit jusqu'à nos jours l'histoire des ateliers maçonniques. Il examine comment ceux-ci, las d'être sans cesse combattus par les partis d'Eglise et par l'Eglise elle-même, furent contraints de sortir de leur rôle de bienfaisance et de leurs goûts de spéculation d'esprit pour entrer dans l'arène politique et se livrer à l'action. Il les en désapprouve. C'est, remarque curieuse, au cours de ce changement d'attitude, que les frères, pour donner à leur rôle combatif une sorte de prestige historique, revendiquèrent la responsabilité, fausse d'ailleurs et sans cesse niée auparavant, de leur participation à la Révolution. Ce prestige leur était alors nécessaire pour conquérir l'esprit des masses populaires. Et c'est dans l'ouvrage de Barruel, l'ami et le collaborateur de Fréron, leur adversaire le plus déterminé, qu'ils allèrent quérir les preuves de leur imaginaire intervention dans l'écrasement de l'ancien régime.

Nous n'avons pu, en cette brève chronique, que résumer *grosso modo* le livre vivant et vibrant, écrit dans une langue souvent fort belle, de M. Albert Lantoine. Nous répétons qu'il

n'est nullement un plaidoyer en faveur de la maçonnerie, mais une recherche patiente et active de la vérité à travers mille racontars. Nous en avons maintes fois admiré l'esprit de justesse, de pondération et d'impartialité.

Contrairement a ce qu'a dit l'abbé Barruel, Diderot ne fut jamais initié au rite maçonnique. Il est d'ordinaire considéré comme l'un des hommes qui contribuèrent le plus à propager les ferments révolutionnaires. Voire! Pas plus que les francs-maçons, les encyclopédistes n'eurent d'action profonde — il semble aisé de le prouver — sur le soulèvement de la nation. Sans doute Diderot rêvait-il de temps meilleurs et de l'avènement d'une société où régnerait, en même temps que la quiétude, une inégalité moins choquante. De ce rêve on trouve un témoignage curieux dans un texte : **Supplément au voyage de Bougainville,** que le philosophe laissa en mourant à l'état de manuscrit. En l'écrivant, Diderot entrait dans la catégorie de ces visionnaires d'âges d'or et de bons sauvages que les érudits nomment d'un bien vilain mot : des *primitivistes.*

M. Gilbert Chinard vient de publier une réimpression du *Supplément* (paru pour la première fois en 1796 dans les *Opuscules philosophiques et littéraires* de l'abbé Bourdet de Vauxcelles), d'après le manuscrit subsistant en Russie dans la Bibliothèque de Léningrad. Il nous précise, dans son intéressante et copieuse introduction, que Diderot le composa à l'automne de 1772, sur des notes prises, plusieurs années auparavant, dans le *Voyage autour du monde,* de Bougainville. Bougainville, illustre découvreur de terres inconnues avait, au cours de ce voyage, abordé dans l'île de Tahiti, vécu quelques mois sur cette terre privilégiée où florissait une merveilleuse indépendance de mœurs; il témoignait dans sa relation l'émerveillement qu'il avait éprouvé à fréquenter, dans cet Eldorado, des êtres vivant avec douceur et harmonie.

Diderot, qui avait vu à Paris le tahitien Aatourou, ramené par Bougainville et l'avait peut-être interrogé, compare, en définitive, dans le *Supplément,* qui consiste en un dialogue entre deux personnages non dénommés, la civilisation dans laquelle il est plongé avec celle, réduite à sa simplicité primitive, que lui révéla le voyageur. La comparaison n'est pas à

l'avantage de la première. « Voulez-vous savoir, écrit-il, l'histoire abrégée de presque toute notre misère? Il existait un homme naturel : on a introduit au dedans de cet homme un homme artificiel, et il s'est élevé dans la caverne une guerre civile qui dure toute la vie. » Les idées que Diderot introduit dans son dialogue sont-elles réellement originales? Il semble que nous y entendions comme une résonance de celles que les Bodin, les Montaigne, les Charron formulèrent déjà quand ils se furent pénétrés des relations de voyageurs de leur temps.

D'Emile Faguet, la librairie Boivin vient de mettre en vente le tome X, consacré à **André Chénier,** de cette importante **Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme** que le pénétrant critique laissa en mourant dans ses papiers. Hélas! on n'a pas remplacé Emile Faguet. On pouvait dire de lui qu'il écrivait trop et trop négligemment. Il rappelait néanmoins, en plus petit, Sainte-Beuve. Il avait, comme celui-ci, pris sa joie principale à d'immenses lectures. Il était, plus que celui-ci, bienveillant et modeste. Il possédait un sens critique éveillé et, s'il eût été un peu plus artiste et moins sujet à des partis pris, ses travaux égaleraient parfois ceux de l'écrivain romantique. Il faisait cependant peu de recherches, se contentait d'une documentation livresque et ne se souciait guère de nouveauté et d'inédit.

Son ouvrage actuel contient l'essentiel de ce qu'un honnête homme doit savoir sur André Chénier. La partie consacrée à la biographie du poète semble quelque peu simplifiée. Emile Faguet, en qualité d'universitaire, consacre tous ses soins à l'examen de l'œuvre, vers et proses, dont il fournit les extraits essentiels. Il semble admirer en son héros particulièrement l'humaniste sans voir combien le poème de la *Jeune captive* surpasse en beauté les poèmes à résonance gréco-latine et même les élégies. Il faut convenir cependant qu'André Chénier donne, seul de tous ses confrères inspirés par l'antiquité, le sentiment de n'être point un pédant. On comprend, à le lire, qu'il n'ait pas goûté Ronsard, ses mythologies et ses plagiats.

Un petit livre classique, établi par M. J. Roger Charbonnel, contient avec une réimpression intégrale des **Réflexions et**

Maximes de Vauvenargues, richement annotées et complétées de variantes, une introduction excellente et des bibliographies qui le rendent agréable et instructif à consulter. Ce petit livre rendra service aussi bien aux lettrés qu'aux étudiants. M. J. Roger Charbonnel l'a mis au courant de toutes les publications récentes et même des brochures, tirées à petit nombre, de M. Saintville, qui éclairent de faits curieux et inédits la biographie du moraliste. Vauvenargues continue à rester dans un injuste oubli, malgré la noblesse et la profondeur de sa pensée, la qualité de son style. Il semble que ce pessimiste, à qui la vie réserva tant de déboires, écarte encore de lui les sympathies. Il pratiquait pourtant l'amitié comme Montaigne entendait qu'on la pratiquât. Souhaitons que la publication de son nouvel annotateur lui vaille les admirateurs que méritent sa sincérité et son art de prosateur.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Victor-Emile Michelet : *Deux Poèmes Télétiques,* Haloua. — Vitorino Némésio : *La Voyelle Promise,* Corrêa. — Lyco Laghos : *Déchirure du Silence,* René Debresse. — Jean Cauvin : *Joël, et d'Autres,* Impr. du Havre-Eclair.

Deux Poèmes Télétiques : *la Tête d'Orphée, l'Internel Jugement* témoignent de la fidélité mystique du poète Victor-Emile Michelet. Certes non, le poème n'est pas son but à lui-même, mais il excite et initie l'âme ou le cerveau du lecteur à une sorte de vie morale et intellectuelle supérieure à la vie vulgaire. Il suffit d'interroger la vraie essence des mythes; ce n'est point sans motif que les Anciens ont imaginé que, après avoir vainement arraché Eurydice à l'Erèbe, Orphée désespéré fut livré en proie aux Ménades, qui mutilèrent son corps, qui lui tranchèrent la tête : tombée, avec la lyre, aux flots orageux, elle fut recueillie aux rivages de Lesbos par la nymphe pieuse qui pleura sur elle et selon les rites l'ensevelit.

Aimez la mer : c'est le miroir de la Fortune
Dont l'œil contient tous les bienfaits et tous les maux.

Elle sait l'œuvre énigmatique de la lune
Et l'œuvre de Vénus qui naquit de ses eaux.

Aimez la mer : elle entendit la voix d'Orphée
Après qu'il eut vivant puis mort séduit l'enfer,
Auguste souvenance à jamais conservée
Dans le rythme des flots fraternels aux beaux vers.

Aimez la mer : elle entendit chanter la lyre...

Les hommes qui entendent le chant de la lyre assistent à l'éclosion lumineuse des mystères, et c'est dans leur cœur que brûle à jamais l'universel amour. Et l'*Internel Jugement*, lui aussi, au-dessus du mystère confus ou plutôt tumultueux de la mort où tous ceux qui ont succombé sortent après le jugement au gré de leurs œuvres et de leurs vertus propres, assure à la foi exaltée et totale des voyants une ascension presque divine dans la lumière de l'Amour.

Les vers de Victor-Emile Michelet gardent toujours le ton qui convient à ces images qui ne sont concrètes et visuelles que dans la mesure où elles assurent une vie plus pure à des concepts métaphysiques ou moraux. Ils sont, en quelque sorte, le véhicule de la pensée, plutôt que la pensée ne s'y incarne. Et je ne sais si à sa science et à son talent de poète Victor-Emile Michelet ne préférerait point sa mission d'épopte et de mystagogue. Sans doute chez un artiste de ce rang, convient-il de reconnaître surtout que l'un de ses rôles se mêle intimement à l'autre et que seul le critique, par ses préférences personnelles, les dissocie et marque le regret que l'importance de l'un ou de l'autre, selon ses goûts propres, n'apparaisse point, dans les poèmes de Victor-Emile Michelet, prépondérante ou exclusive.

Dans l'étrange recueil de M. Vitorino Némésio, tous les poèmes ne sont pas également négligeables. Certains ont une saveur d'humour assez particulière et procèdent d'une fantaisie toute personnelle. M. Nemesio est un poète portugais que l'harmonie de notre langue a séduit. Parfois il semble qu'il n'en possède pas avec assez de sûreté la maîtrise, parfois c'est sa fantaisie même dont les formes ne nous sont pas sensibles. Mais lorsqu'il construit un morceau, en des rythmes libres, tel que *Jeune Fille Açoréenne à Marseille*, il

mène le récit de son rêve jusqu'au dénouement avec un savoir et une adresse qui nous charme, et le poème nous ravit. **La Voyelle Promise,** pourquoi ce titre à son recueil? Je ne sais, bien qu'il débute par un sonnet *l'Annonciation de la Voyelle,* qui devrait être révélateur. M. Némésio voit dans « le platane de la France, ô sœur Egalité », dit-il, une clarté plutôt blonde que brune, et il la supplie de dicter à sa barbarie les mots de sa langue douce : France, flamme, un amour, un désir le portant vers toi, et s'il touche ta poitrine

> Je n'éprouve que la divine
> Beauté qui fuit toute présence :
> Et c'est pourquoi ma soif de chair
> Ne boit qu'un trait de ta lumière,
> Pure clarté, ma douce France!

Déchirure du Silence, le titre que M. Lyco Laghos a donné à son léger recueil de poèmes me fait penser qu'il est jeune, et je le souhaite, parce que les défauts que je vois en lui doivent, avec un peu d'assiduité, se dissiper aisément. Ecrire : « On a décapité le soleil », ou encore : « Aujourd'hui c'est hier, c'est demain, c'est jamais », ou enfin modifier l'orthographe d'un participe passé afin de rimer mieux pour les yeux : « Le cheval qui broutait du soleil s'est dissout », abus bien enfantin pour un poète débutant qui peut imaginer un poème tel que celui-ci :

> Les liserons mouraient au contact des abeilles.
> O prairie, ô féerie! Moi je prie et je veille
> A cause de ce mot si près de mon oreille.
>
> Qui parle? Je n'écoute. Et qui se tait? Personne.
> La voyelle sonore exulte et la consonne
> Sonne, comme le cor au bois d'automne sonne.
>
> Féerie et prairie! Tout le rêve appareille.
> Que la vie était belle! Et c'est déjà l'automne...
> O phrase babillante! ô bourdonnante abeille!

Plusieurs pièces du recueil égalent celle-là : *Ophélie..., Si jamais je descends..., Tu viens de plus loin...* Que sais-je? Il y a en elles un tel don de grâce, de charme, de mesure qu'on n'est pas loin de se souvenir du meilleur Gérard de

Nerval et de certains vers de Verlaine. Et puis Lyco Laghos réussit des pièces balbutiantes en petits vers comme :

Un peu de rose au ciel
Suffit donc à ma peine,
Un peu d'espoir à peine
Et ce vol d'hirondelles...

Je ne veux rien de plus
Que ton nom sur mes lèvres
Et ce toit aperçu
Sur lequel il a plu.

Un rien pour me reprendre
Et pour me redonner
Ton cœur pour le garder
Mon cœur pour le répandre.

Je voudrais citer encore : « Les roses des roseaux », et d'autres. Ce livre, malgré les taches rares qui le déparent, est une promesse charmante, plus et mieux déjà qu'une promesse.

Humblement je l'avoue; en dépit de mon impénitente hugolâtrie, *l'Art d'être grand-père* n'est pas le volume dans l'œuvre du géant que je reprends le plus volontiers. Je dirais même, si je l'osais, que, sauf quelques pages, je ne le goûte guère. La tendresse de l'aïeul qui s'épanouit en une satisfaction de niaiserie ne me touche que fort peu, et les mots des petits-enfants qui peuvent plaire comme documents sur l'éveil ingénu des intelligences, si surprenants et ravissants soient-ils souvent, ne m'ont jamais paru des thèmes solides à digressions lyriques. Je n'oublie pas toutefois certaines rondes et chansons d'une grâce tourbillonnante ou entraînante, je n'oublie pas certaines contemplations attendries de l'aïeul en présence de l'innocent éveil d'âme et du charme spontané des petits, de ses rêves de félicité pour eux, et des souvenirs jolis de sa propre enfance; je n'oublie pas non plus — car enfin, et malgré ces belles défaillances de brave homme et de vieillard, Hugo est toujours Hugo, — les passages forts, les passages nobles et la quantité de belles images qui font la substance de beaucoup de beaux vers, mais on a le sentiment qu'il n'a pas pu s'empêcher de les écrire où il n'aurait

pas fallu, et qu'ils ne se trouvent pas en leur place; on aimerait les retrouver ailleurs. Je ne suppose pas que l'auteur de **Joël et d'autres,** Jean Cauvin, puisqu'il suscite en ma pensée le souvenir de l'*Art d'être grand-père,* puisse s'étonner que je n'estime pas son livre de portraits, d'études d'enfants, d'exacte et sensible observation paternelle (ou maternelle?) supérieur au livre de Victor Hugo, ni même son égal. Certes le vers est bien fait, exact, la vision directe, juste, précise, avec une force d'affection toute spontanée et beaucoup de compréhension. Mais enfin ces poèmes ne s'élèvent pas plus haut, et la tâche ou le domaine de la poésie lyrique est autre. Voici *Joël au berceau :*

> Allons près du berceau; ne faisons pas de bruit;
> Préparons tout pour que l'enfant passe la nuit.
> Dans ce coin de la chambre, ici, mets la veilleuse
> Et surveille sa flamme un peu capricieuse.
> Sur la fenêtre aussi tire le rideau lourd...

Evidemment de tels alexandrins réveillent dans la mémoire de tous ceux qui ont préparé et veillé le repos d'un petit être adoré des images, des souvenirs semblables et émouvants. Ces annales d'intimité manquent de l'élan intellectuel qui ouvre des mondes et transfigure le sentiment ou la pensée. Quel besoin y a-t-il de dire, de retracer ces choses-là en vers? Le vers existe pour remplir une autre mission. C'est l'apanage des journaux intimes de retracer les délices et les angoisses familiales. A quoi bon se servir du vers où l'envol du lyrisme n'est pas indispensable, où, du moins, il n'est pas, comme ici, mis en action?

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Marcelle Tinayre : *La porte rouge,* Flammarion. — John Charpentier: *Le maître du secret,* Librairie Peyre. — Edmond Jaloux : *La chute d'Icare,* Librairie Plon. — Tristan Remy : *Faubourg Saint-Antoine,* Gallimard. — E. Piccard : *Les Koulaks,* Editions de la Revue Mondiale.

A l'exemple d'Anatole France, dont le meilleur livre pourrait bien être *Les dieux ont soif,* Mme Marcelle Tinayre a écrit un roman sur la Révolution, **La porte rouge.** Comme je l'ai dit, déjà, écrire un roman historique c'est s'évader dans le temps, de la même façon qu'on s'évade dans l'espace,

en évoquant des pays exotiques. C'est quelquefois, aussi, demander au passé un témoignage contre le présent, ou en sa faveur, au contraire. C'est présager ce qui sera, d'après ce qui a été... Voilà bien ce qu'il me semble qu'a voulu faire Mme Marcelle Tinayre quand elle a composé son nouveau récit, qui est le premier tome d'une série intitulée « Gérard et Delphine ». L'analogie paraît l'avoir frappée, qui existe entre notre époque et celle qui vit l'effondrement de l'Ancien Régime, — et la légèreté ou l'insuffisance des responsables, aujourd'hui comme alors, pour commencer. C'est un fait que, comme le nôtre, en même temps qu'il se montrait incapable d'obtenir des privilégiés les concessions nécessaires, le pouvoir manqua, sous Louis XVI, de l'autorité indispensable au maintien de l'ordre. Il échoua, en tout cas, dans la tâche difficile de s'adapter, non seulement aux conditions nouvelles de la vie, mais aux circonstances, comme il semble que la République échoue à son tour. Une ardente histoire d'amour a servi à Mme Marcelle Tinayre de prétexte pour évoquer la société française à la veille de l'ouverture des Etats Généraux, et jusqu'à la célèbre soirée du 5 octobre. A cette société finissante elle a mêlé les éléments de celle qui allait naître et, après avoir traversé la plus terrible des convulsions sociales, se plier sous la dictature de Napoléon. On voit ici Mirabeau, Danton, Desmoulins, mais aussi Mme de Staël et Mme de Beaumont, en effet; Chénier, le poète, que la Révolution immola. C'est une série de portraits fort alertement troussés, qui se succèdent avec pour cadres les salons, les jardins et les tripots du Palais-Royal. C'est, aussi, le tableau de Paris livré à l'émeute, celle de la campagne où la douceur des mœurs règne encore. La haine n'était point partout. Si elle a dominé, par la suite, et si nous en subissons encore les effets, c'est qu'il ne s'est trouvé personne pour sonner le ralliement des grands caractères et des nobles cœurs. Sous le délire d'une populace en proie à toutes les fureurs des instincts déchaînés, l'âme pitoyable du peuple restait intacte; et je crois bien qu'elle n'a cessé de se lamenter des excès dont elle était le témoin impuissant. Le récit de Mme Marcelle Tinayre révèle une grande habileté; il est d'un pittoresque qui a la réalité pour modèle.

Les contempteurs du roman historique ne prennent point assez la peine de distinguer entre les élucubrations les plus superficielles ou les plus fantaisistes, et une œuvre comme celle-ci dont la documentation est considérable, et qui a dû exiger de minutieuses recherches. Je ne cesserai de le répéter : si l'histoire romancée est on ne sait quoi de monstrueusement bâtard, le roman historique appartient à un genre littéraire digne de toutes les sympathies et de tous les respects. Il a fait ses preuves, puisqu'on lui doit — tant en France qu'en Angleterre, en particulier — d'incontestables chefs-d'œuvre.

Je viens de prêcher pour mon saint en prenant la défense du roman historique. Je publie, en effet, un récit dont nos annales m'ont fourni presque entièrement la matière : **Le maître du secret,** *un complot maçonnique sous Louis XVI.* Il diffère de celui de Mme Marcelle Tinayre en ceci, toutefois, qu'il se passe dix ans avant 1789, et qu'au lieu de faire une peinture de la Révolution, il en orchestre le prélude. Qu'il y ait eu des raisons sociales — et surtout économiques — à l'origine du bouleversement qui a ruiné l'Ancien Régime, nul ne le conteste, et moi, moins que personne. On conspirait pourtant avec fureur, et jusqu'au pied du trône, comme en toutes les époques troubles, dans le dernier quart du XVIII[e] siècle. Des intrigues se nouaient chaque jour contre l'autorité royale (la plus connue est l'affaire du Collier); et c'est l'état des esprits qui nouaient ces intrigues que j'ai voulu caractériser dans mon roman. On y verra (et notamment à travers Cazotte et Claude de Saint-Martin) qu'on ne fut jamais autant préoccupé d'occultisme qu'à cette époque où l'Eglise était si violemment attaquée, et où il paraissait de bon ton de faire parade d'athéisme. L'homme, détaché de la religion de ses pères, se rattache à toute sorte de croyances. Enfin, la franc-maçonnerie fut très active sous Louis XVI, alors qu'elle avait le duc d'Orléans — le futur Philippe-Egalité — pour grand-maître. On a tendance à nier, aujourd'hui, malgré les témoignages de contemporains comme Condorcet, l'influence qu'elle a exercée sur les événements révolutionnaires, après avoir exagéré celle-ci, environ 1848 (voyez la préface de l'*Histoire de la Révolution* de Louis

Blanc et les romans initiatiques de George Sand). Je crois qu'elle fut réelle et non sans efficacité, si même la plupart des sociétés de pensée n'eurent que des desseins innocents. La franc-maçonnerie créait, en tout cas, un état d'esprit qui ne pouvait que discréditer les institutions monarchiques, et qui accéléra l'action des républicains quand elle fut déclenchée. On verra, dans *Le Maître du secret*, le second volet du diptyque commencé avec *Les grands Templiers*. Les francs-maçons étaient-ils, au moins à la veille de 89, des continuateurs de la milice? On verra quelle réponse (confirmée par Joseph de Maistre) mon récit fait à cette question. Dire que je prends à mon compte la solution que donne *Le maître du secret* à un problème si âprement controversé, ce serait trancher en une matière où les droits de l'imagination demeurent entiers. Ce n'est pas pour rien que j'ai recouru, ici, à la fiction. Qui pourrait dire où l'objectivité et la subjectivité commencent et où elles finissent dans une œuvre qui ne se réclame de l'histoire que pour l'atmosphère qu'elle compose, que pour le caractère des idées et des sentiments qu'elle anime? Le lecteur me donnera raison si j'ai réussi à l'intéresser.

Il y a, dans les récits de M. Edmond Jaloux, quelque chose de vain, ou de gratuit, et que l'on peut dire qui fait précisément leur charme, car il est d'essence musicale. Autant les réflexions de psychologue et de moraliste dont M. Jaloux se plaît à émailler ses romans sont précises, autant le thème même de ceux-ci est vague ou évasif. Ce thème dont le pessimisme s'exhale avec une mélancolie rêveuse est d'essence subtile, et il semble bien malaisé de vouloir en délimiter le sens. Cette fois encore, avec **La chute d'Icare,** M. Jaloux s'est ingénié à traduire ou plutôt à suggérer le malaise dont souffrent les êtres de leur inadaptation aux exigences capricieuses de la vie. Dans un de ces milieux d'amitié où l'on n'a d'autres liens que ceux de l'habitude, de la complaisance à certaines faiblesses et d'une mutuelle sympathie pour une espèce de pensées ou de sentiments plus négatifs que positifs, il nous montre deux sœurs rendues rivales par un même amour; et l'objet même de cet amour, indécis, effrayé, peut-être, par la responsabilité qu'il lui faut prendre. Un jeune

« garçon », comme on dit, à l'anglaise, aujourd'hui, épris de l'une des deux sœurs, se rabat sur l'autre en désespoir de cause, jouet inconscient du destin; et c'est entre ces quatre êtres une comédie de dépit amoureux assez fallacieuse, mais à issue tragique... La campagne marseillaise sert de cadre à ce décaméron désenchanté. On y dit mille choses sages, douces-amères, et l'on y agit de la façon la plus déraisonnable ou la moins cohérente. L'esprit médite sur les passions qui mènent les hommes, mais c'est comme s'il n'était là que pour souligner ce que celles-ci ont d'inflexible dans leur désordre. Les personnages de M. Jaloux ne sont ni méprisables, ni haïssables; on peut même les trouver, par certains côtés, dignes d'admiration, sinon de respect (car ce sentiment s'accommode mal de la pitié). Mais, égoïstes ou désintéressés, ils sont tout aussi peu satisfaisants que satisfaits. Les plus heureux — les plus favorisés — se résignent doucement à vieillir; quelques-uns embellissent leur déclin par les feux d'espérances chimériques et de nostalgiques regrets... C'est la réalité vue derrière un voile de poésie séduisante, d'autant plus, peut-être, qu'elle est plus spécieuse.

D'inspiration populiste, comme ses précédents romans, telles sont, me semble-t-il, les deux nouvelles que M. Tristan Remy a réunies sous ce titre **Faubourg Saint-Antoine.** Elles sont en très réel progrès sur ses romans dont le naturalisme pouvait paraître un peu trop poussé au noir; et elles ont chacune pour décor le quartier célèbre dans les annales parisiennes — d'où le titre, choisi par leur auteur. Dans *L'apprenti,* c'est du sacrifice d'un gosse, Charles, à des ouvriers, à des hommes qui, comme le dit M. Remy, « n'ont plus le temps d'attendre », qu'il est question; dans *La fille,* de la révolte contre le destin de deux êtres (Armande et le sergent Fabert) qui ne veulent pas se résigner à leur médiocrité. Nulle déclamation; nulle véhémence non plus. Un effort, dont l'objet me semble atteint, d'expliquer ou, plutôt, d'exprimer, à la façon de Maupassant, le dedans par le dehors. Il y a plus de choses profondes, il est vrai, dans les comportements des humbles que dans leurs propos. Je dis des humbles; car si je parlais d'autres gens, je prendrais garde de faire la part de la convention. M. Remy veut nous re-

placer à la source de l'humain, et il réussit, ce faisant, à dégager une incontestable émotion de ses nouvelles. On le sent soucieux d'exactitude, et sa probité d'observateur n'est pas ce qui retient le moins dans celles-ci.

Je signale, en terminant, **Les Koulaks,** par M. E. Piccard, misères des paysans russes dépossédés. Un peu convenablement écrit, assez émouvant, et dont je ne sais si c'est brûlot de polémique ou constatation impartiale, ou mélange des deux. Tout ce qui touche à la Russie actuelle est si obscur...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

L'Ecole des Femmes, cinq actes de Molière, au Théâtre de l'Athénée.

Louis Jouvet vient de se poser et de résoudre un problème dont la solution dépasse singulièrement celles que l'on tire habituellement des spectacles qui s'offrent chaque jour à notre curiosité. Il s'est demandé s'il était possible de remettre le grand public en contact avec Molière, et subsidiairement de quelle manière il fallait le présenter pour obtenir ce résultat. Peu de questions sont aussi dignes de retenir l'attention d'un homme de théâtre, car il est assez étrange et il est déplorable, quand Shakespeare et Goethe demeurent en constants rapports avec les publics anglais et allemand, qu'un fossé de plus en plus profond se creuse entre le nôtre et Molière, pour ne pas dire entre le nôtre et nos classiques.

On ne pourrait rechercher les causes de cet état de choses sans adresser un certain nombre de critiques aux maisons qui sont chargées de la conservation du répertoire, et ce n'est point là ce que nous nous proposons pour le moment, car enfin à quoi bon souligner que toutes les représentations du théâtre classique que l'on donne, au cours d'une année, en ces deux temples, ne rassemblent pas autant de spectateurs que n'a fait la seule **Ecole des Femmes** au cours des trente-cinq représentations qu'on en a vues à l'Athénée, au moment où j'écris. Voilà qui prouve qu'il se trouve encore pas mal de gens capables de se déranger pour Molière. Car Jouvet ne prétend pas que c'est pour lui seul qu'ils le font. Je le connais même assez pour savoir qu'il serait bien fâché qu'on le pensât.

Qu'a-t-il donc fait pour obtenir ce résultat? Il a d'abord porté sur cet ouvrage antique un regard frais; il l'a dépouillé des bandelettes que des générations d'interprètes serrèrent autour de lui plus encore pour l'asphyxier que pour l'embaumer. Les premiers soins ont été donnés au texte et il a eu d'autant plus de mérite à y faire circuler un air nouveau que le texte même est ce dont on se préoccupe le plus, tant à la Comédie-Français qu'à l'Odéon. Lui l'a restauré dans son intégrité. Il n'en a point altéré un mot ni coupé un vers, et il a dégagé de chacun son sens exactement intime, de telle sorte que ce que chacun vient applaudir dans la représentation qu'il nous donne de l'*Ecole des Femmes*, c'est tout d'abord l'*Ecole des Femmes* elle-même, une pièce admirable — on s'en doutait — où des scènes d'une intensité et d'une force comique rares naissent les unes des autres avec une étrange simplicité et un naturel surprenant. On prend garde tout à coup à l'une des techniques dramatiques les plus fortes qui se puissent étudier. Les scènes sont abordées de front, avec autant de franchise que de sang-froid, et elles sont développées absolument, comme si la matière théâtrale était exprimée jusqu'à la dernière goutte de son jus. De ce point de vue, les deux grandes scènes sont typiques qui se jouent entre Arnolphe et Agnès, tant celle du second acte où la jeune fille répond avec tant de naïve simplicité aux questions qu'on lui pose, que celle du cinquième où tout net elle déclare à Arnolphe qu'elle ne l'aime point et ne saurait l'aimer. On comprend à leur aspect ce que sont les prestiges de l'art classique et ce qui fait sa force comme sa grandeur.

De ces deux scènes, la première se joue dans le décor déjà célèbre du jardin d'Agnès, parmi des rosiers en fleurs et des espaliers de fruits mûrissants. L'autre se déroule quand, suivant un ingénieux dispositif que tous les journaux décrivirent au lendemain de la première, ce jardin se trouve recélé par ses murs qui se sont refermés sur lui. Les personnages se trouvent debout, au milieu de la scène, appuyés à l'angle avançant d'un mur, baignés d'une lumière semi-nocturne où ils prennent une apparence mystérieuse et féerique sans rien perdre cependant de leur réalité solide. Le groupe qu'ils forment en cet instant constitue l'une des plus belles images

que l'on puisse voir au cours de cette représentation, qui en offre un si grand nombre.

Après avoir en effet apporté de si grands soins à la mise en valeur d'un texte incomparable, Jouvet a senti que pour le public d'aujourd'hui, l'*Ecole des Femmes* devait être un spectacle et il l'a rendue spectacle. Il l'a d'abord encadrée de décors dont j'ai dit la poésie délicate et il a vêtu les personnages qui les traversent de costumes vifs et pittoresques qui, sans le reproduire avec une exactitude servile, évoquent le grand style louis-quatorzien d'une manière ensemble élégante et fantaisiste. Puis, pour faire circuler les taches colorées que sont devenus les acteurs, il a conféré à l'action une promptitude qui, sans jamais trahir le texte ni le poète, lui confère par moment une spirituelle allégresse de ballet, un caprice d'improvisation italienne. Tout cela foisonne de courses, d'entrées, de sorties, d'allées et venues, et surtout d'images propres à séduire le public que nous sommes et que l'usage du cinéma a rendu si exigeant sur le chapitre de ce que l'on offre à sa vue.

On sait enfin quel goût passionné Jouvet nourrit à 'égard de Beaumarchais, qui est l'un de ses maîtres à écrire et dont il admire également les œuvres et la curieuse existence. Il a utilisé une des inventions de ce grand animateur de la chose théâtrale et institué ce que celui-ci appelait des jeux d'entr'actes. Ce sont des *actions-pantomimes qui soutiennent sans la fatiguer l'attention des spectateurs et indiquent ce qui se passe derrière la scène pendant l'entr'acte.* Elles établissent entre les actes séparés une sorte de continuité, elle leur assure une homogénéité, qui sont peut-être, elles aussi, certains acquêts que le théâtre peut encore à bon droit tenir du cinéma.

Par tous ces moyens, par d'autres encore, — et j'omets à dessein la façon grandiose, à la fois burlesque et pathétique, dont il interprète le personnage d'Arnolphe, et tout de même le talent que dépensent les acteurs de sa troupe dans les autres rôles de la comédie (Madeleine Ozeray cependant, inimitable Agnès, je ne puis me dispenser de la nommer), — par tous ces prestiges, il vient donc de ramener à Molière un nombre inusité de spectateurs. Il a réussi à donner d'une

pièce de Molière une série continue de représentations comme en obtiennent MM. Untel ou Untel. Voilà qui est d'importance et dont se doivent réjouir ceux-là même qui n'approuvent pas la méthode qu'il emploie pour parvenir à cette fin. Car je pense que tout ami des lettres préfère qu'on joue Molière hors des modes traditionnelles plutôt que si on ne le jouait pas. Et qu'il se félicite (parodiant le mot de ce ministre de jadis qui eût fait respecter l'ordre même par l'illégalité) qu'on le fasse triompher même par des moyens que réprouve la légalité académique.

De tout ceci doit se dégager une leçon. C'est que le classique peut toujours convenir à nos contemporains et, ce qui est le signe grossièrement matériel de cette convenance, faire recette. Mais pour obtenir ce résultat que maint homme compétent juge impossible, il faut se donner un peu de peine et prendre certains soins. D'abord, et c'est là l'essentiel, on doit se replacer devant les textes les plus polis par le temps avec le même état d'esprit que celui dont on est animé en présence de ce que l'on vient tout juste de découvrir. On ne doit jamais admettre qu'ils sont devenus frustes, mais s'efforcer à retrouver leur relief le plus tranchant et le plus âpre. Pourquoi n'y parviendrait-on pas, puisque Jouvet le fait? Pourquoi surtout ne réussirait-on pas à donner aux représentations qu'on en organise le caractère d'un événement? Des décors singuliers, une interprétation sensationnelle en feraient l'affaire, ou je ne sais quoi d'autre que l'imagination devrait présenter à l'esprit d'un metteur en scène inspiré. Il est vrai que ce je ne sais quoi peut bien ne pas se présenter à toutes les imaginations. C'est précisément parce que l'imagination de Jouvet sait le rencontrer que tout ce qu'il organise gagne ce caractère d'événement dont je voudrais plus souvent voir bénéficier Molière, Racine et Corneille.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Marcel Boll: *La chance et les jeux de hasard,* Larousse. — Mémento.

Pour paradoxal que cela puisse paraître, les jeux sont une des branches de l'activité humaine, qui opposent le mieux le vulgaire « bon sens » à l'esprit scientifique : non pas tant

les jeux d'adresse ou de pure réflexion que les jeux de hasard. La plupart de nos contemporains ont conservé, sur ce point, une mentalité infantile, qui les fait osciller entre la pureté et la simplicité.

Les uns (*les purs*) s'indignent de l'immoralité du jeu et englobent dans une même réprobation tout ce qui touche — de près ou de loin — aux probabilités.

Les autres (*les simples*), qui sont le plus grand nombre, croient à la chance comme à une divinité mystérieuse, et rien ne les dissuade de cette attitude.

Il m'a paru opportun de rectifier ces erreurs, tout en préparant les esprits à concevoir cette interprétation statistique de l'Univers physique, à laquelle nous avons maintes fois fait allusion dans cette chronique (1). Mais il convenait de choisir, comme trame, un sujet qui pût exciter l'intérêt d'un grand nombre de lecteurs : le jeu, à propos duquel Pascal, Fermat et Huygens découvrirent, au XVIIe siècle, le calcul des probabilités. Tel est le but de **La chance et les jeux de hasard,** ouvrage sans mathématiques, mais comprenant (en plus de 155 figures) 108 tableaux numériques (2) : on y explique le *principe* des méthodes, mais on n'indique que les résultats utilisables, dont la plupart sont inédits; car, jusqu'à ce jour, les publications de ce genre rentraient dans deux catégories : les plus nombreuses sont l'œuvre d'autodidactes, qui ne comprennent rien aux notions les plus simples (3); les autres, parfois remarquables, sont dues à des savants qui ne font pas une part égale à l'intérêt qu'ils portent aux jeux et à l'intérêt qu'ils portent aux mathématiques.

Tous les jeux de hasard se ramènent au jeu de pile ou face, sur lequel on peut écrire 66 pages élémentaires (péripéties et fins des parties, martingales, ruine des joueurs), en s'appuyant sur cet unique postulat : à chaque coup, Pile a autant de chances de sortir que Face.

(1) *Mercure de France,* 15 septembre 1929, pp. 676-680, 15 septembre 1930, p. 696; 15 mai 1931, pp. 149-150; 15 mai 1932, pp. 170-171.

(2) Un index alphabétique renferme un millier de mots et quatre mille références.

(3) Tels Charles Derennes (cité à la page 28) ou Marigny de Grilleau (Cf. *Mercure de France,* 5 août 1926, pp. 166-168).

Les jeux actuellement en faveur se divisent en deux grandes classes :

1° Les jeux de *pur hasard :* dés (y compris le poker d'as), jeu de la boule, jeu des avions, roulette et double-roulette, trente et quarante, baccara. La personnalité d'un joueur, qui s'y livrerait indéfiniment, n'agit que sur la rapidité avec laquelle il finit par se ruiner. *Il n'y a pas de systèmes;* le mathématicien Hermann Laurent a écrit là-dessus des phrases définitives (4) :

Il en est des systèmes de jeux comme du mouvement perpétuel : il est aussi difficile à faire comprendre à un joueur qu'il court à sa ruine que de démontrer aux gens dont l'éducation scientifique a été négligée, l'inanité de leurs combinaisons, lorsqu'ils inventent des machines créant indéfiniment du travail. Les joueurs ont leurs superstitions comme les personnes qui croient au surnaturel, et il est remarquable que certaines, d'ailleurs intelligentes, refusent parfois de vouloir faire usage de leur raison, pour accepter des doctrines, tout au moins ridicules, quand elles ne sont point funestes; il existe des gens, dont un côté de la raison reste atrophié et pour lesquels la foi domine les arguments les plus sûrs et les plus solides.

La probabilité de ruine est toujours plus grande qu'au jeu de pile ou face, par suite des cagnottes prélevées par les tenanciers : « La cagnotte est nécessaire; il importe seulement de ne pas l'exagérer (5). »

Un chapitre est consacré à la Loterie, qui a vu fleurir des « vendeurs de plus de dix dixièmes » et d'autres escrocs, s'intitulant fakirs, qui essaient de soutirer de l'argent, en prétendant donner des conseils efficaces sur le choix du numéro du billet à acheter. Tous les journaux ont accepté de leur faire de la réclame; cela prouve que les services de publicité connaissent bien la mentalité des lecteurs, mais aussi que la presse « libre et indépendante » se fait une idée spéciale de sa mission d'éducatrice du public.

2° Les jeux de *semi-hasard* sont ceux où l'habileté joue un rôle analogue à celui de la cagnotte dans les jeux de la

(4) *Calcul des probabilités,* pp. 129-130, Gauthier-Villars, 1873.

(5) Joseph Bertrand, *Calcul des probabilités,* p. 131, Gauthier-Villars, 1889.

précédente catégorie (pp. 336-338). Il y a en ce moment quatre jeux principaux (6) : l'écarté, la belote, le poker et le bridge (7). On ne trouvera pas là un traité complet de ces divers jeux; ces traités existent, et quelques-uns sont excellents; mais on délimite ici la part du hasard, les probabilités des combinaisons, pour que les joueurs puissent profiter de l'emploi judicieux des données mathématiques.

L'ouvrage débute par deux chapitres d'ordre général. Le premier définit la notion de probabilité et en donne des exemples (entre 0 % et 100 %, entre l'impossibilité et la certitude); le mot *invraisemblance* y est également précisé. Le second chapitre décrit un certain nombre de *curiosités mathématiques,* en relation directe avec le sujet traité : la désignation des lignes d'autobus, la légende du jeu d'échecs, les permutations des convives, la superstition de « treize à table », etc.

Le chapitre final est intitulé *La chance et la destinée :* outre des renseignements historiques et des paragraphes sur les illusions les plus communes, on y apprendra que la notion de probabilité intervient à chaque instant dans la vie de tous les jours; les fabricants des programmes des lycées portent le poids d'une lourde responsabilité, en n'ayant pas encore exaucé le vœu exprimé par Laplace en 1814 : « Il n'est pas de discipline plus digne que la théorie des probabilités de figurer dans le système de l'enseignement. »

Les jeux ont de plus une importance sociale considérable, qui ne peut que se développer dans un prochain avenir. N'espérons pas que l'humanité se croira longtemps encore obligée de crever de faim, parce qu'elle regorge de richesses, que la mécanique, l'électricité et la chimie mettent à sa disposition. Elle ne continuera pas indéfiniment à dénaturer le blé, à transformer le vin en carburant ou à arracher les ceps de vigne, à enfouir les vaches pleines, à noyer le café...

(6) Et, en outre, le piquet (pp. 291-299), la manille coinchée (pp. 290-291), les réussites (pp. 285-290).

(7) Signalons, à ce propos, le livre qui vient de paraître (Plon), *Les impasses au bridge,* par Pierre Bellanger et Christian Roulleau de la Roussière. Dans sa préface, l'éminent mathématicien Emile Borel écrit fort justement : « C'est le premier effort sérieux pour réaliser la liaison entre le calcul et l'expérience, et la rendre accessible à tous. »

L'explosion du progrès scientifique produit l'abondance et raréfie le travail : la grande relève de l'homme par la machine *fournira des loisirs,* où les jeux tiendront leur place, et la rationalisation de ces loisirs viendra au secours des âmes désemparées, qui, pour le moment, se complaisent non sans quelque niaiserie dans les mots croisés, dans l'astrologie ou dans la radiesthésie. On leur montrera, par exemple, ce qu'on peut attendre du hasard, en tant que modes de divertissements, où la précision numérique s'allie heureusement à la psychologie.

Mémento. — Les parties de nos deux dernières chroniques sur le caractère désuet des « humanités » nous valent des échos de Belgique.

D'une part, on peut signaler aux lecteurs, que le sujet intéresse, l'ouvrage de Roger Clausse, intitulé *Critique matérialiste de l'éducation* (Editions de la Centrale du personnel enseignant de Belgique). L'auteur dénonce « la véritable raison d'être de ces interminables heures de grec et de latin, qui encombrent les programmes et concourent efficacement au surmenage... L'enseignement ne vise pas tant à fournir l'outil et la base nécessaires à la formation *d'un homme* qu'à fabriquer des *instruments* capables de servir au mieux, dans le mécanisme économique et moral existant ».

D'autre part, dans l'hebdomadaire bruxellois *Le Rouge et le Noir* (du 6 mai), L. Degand approuve ceux qui combattent les arguments usuels et qui stigmatisent les méfaits de cette vaine science. « L'enseignement classique aboutit à interposer entre la pensée et la réalité un monde d'entités et de notions conventionnelles. Cette constatation fait comprendre la persistance de l'humanisme, et, du même coup, l'attitude et l'ordinaire valeur des philosophes. L'importance accordée à une connaissance toute littéraire et le peu de prestige que recueille l'investigation scientifique auprès de tant de penseurs expliquent leur impuissance à tenir compte d'une foule de données, dont ils devraient raisonnablement se servir, ainsi que leur attachement, par ignorance, aux plus fameuses métaphysiques... Nous n'avons plus à découvrir l'antiquité comme une source de rajeunissement et d'émancipation. Elle n'a plus pour nous qu'une valeur documentaire, et non plus une valeur formative. Le monde moderne nous requiert chaque jour davantage, et c'est à le bien connaître, lui, qu'il convient de préparer la jeunesse ».

MARCEL BOLL.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Adolphe Lods : *Des Prophètes à Jésus; I. Les Prophètes d'Israël et les Débuts du Judaïsme.* Bibliothèque de Synthèse historique, t. XXVIII; Renaissance du Livre, 8°, ill.

Il est impossible de situer la personnalité de Jésus, qu'elle soit ou non à demi mythique, sans la relier à une série particulière d'individus dits **Prophètes**, qui caractérisent le peuple juif. J'admets volontiers avec l'auteur, M. Adolphe Lods, et d'ailleurs sa démonstration méticuleuse emporte l'assentiment, que cette floraison d'un certain type humain a été la conséquence des grands mouvements politiques et sociaux des VIIIe-VIe siècles av. J.-C., alors qu'Israël et Juda étaient aux prises avec l'Assyrie et la Babylonie. De ces conflits nous connaissons surtout les manifestations militaires et ce qu'elles comportent en cas de victoires ou de défaites. Ce qu'il y a d'intéressant dans le cas donné, c'est que bien d'autres peuples ont éprouvé des vicissitudes du même ordre sans que pour cela l'opposition, à l'égard de l'extérieur dominateur et accablant ou de l'intérieur regardé comme destiné à la dissolution finale, ait suscité une classe de poètes objurgateurs.

Le mot *prophète* est consacré par l'usage; mais à lire ce qui nous reste de leurs œuvres, auxquelles se rattache en dernier lieu l'Apocalypse, on constate qu'ils n'ont pas inventé, ou rêvé, un avenir comme Cassandre et les devins non sémitiques, mais qu'ils ont reporté dans l'avenir des faits, ou des expériences, du passé.

Après une introduction historique bien conduite, l'auteur expose en quoi les prophètes juifs se sont opposés aux formes admises de la religion (je dirais plutôt : des religions) nationale; d'où ils ont tiré leur inspiration; et comment ils se sont passé de l'un à l'autre une sorte de technique, ainsi que certaines tendances esthétiques.

Chacun des prophètes, depuis Amos, Esaïe, Michée, jusqu'à Jérémie, qui arrive à la fin de la première période, est étudié de près dans sa vie, sa personnalité et ses œuvres, non pas isolément, mais dans ses rapports avec le milieu politique, religieux et moral sur lequel il regardait comme de sa mis-

sion d'exercer son influence. Comme de juste, bien que le type humain du prophète se caractérise par des traits communs, chacun des représentants de ce type manifeste des dons particuliers et a adopté une attitude morale personnelle. Adolphe Lods a bien soin de mettre en lumière ces dynamismes divers; et son évocation est bien vivante.

La deuxième période commence avec l'exil. La modification profonde de milieu naturel et de milieu social a réagi sur la société juive générale, et aussi sur les diverses sociétés spéciales, y compris celle, si je puis dire, des prophètes. Des renseignements qu'on possède, analysés avec soin par l'auteur, je ne puis conclure à quel degré ces prophètes faisaient ou non corps avec leur collectivité. L'impression courante est qu'ils étaient en dehors, en tant qu'ennemis vitupérateurs. Mais nous savons que n'importe quel génie, et parmi eux il y en eut de vrais, même quand il paraît hors du cycle social de son époque, reste pourtant lié à lui par toutes sortes d'attaches, qui ne deviennent visibles que plusieurs siècles plus tard.

En tout cas, Lods montre bien comment l'exil entraîna une modification tendantielle du prophétisme, notamment avec Ezéchiel et Habaquq; et comment aussi, après Ezéchiel, le tambour sur lequel frappèrent les prophètes avait changé de matière et de son. Avec ou contre eux, la religion juive continua son évolution particulière. Très intéressante est la discussion (deuxième partie, chapitre III et chapitre V) sur les tendances ritualistes des arrangements nouveaux.

Pour la théorie générale des religions, ces deux chapitres sont probablement plus importants que les autres. Le prophétisme juif est un phénomène local, nationalitaire si je puis dire; car la diversité d'origine raciale des prophètes interdit d'employer ici le terme d' « ethnique ». Au lieu que le ritualisme est un phénomène général, qui est une partie intégrante de toutes les religions, des plus primitives aux plus évoluées. Dans toutes, des philosophes, pragmatiques ou métaphysiciens, se sont élevés contre la suprématie du rituel. Ici, l'histoire juive est conforme à la règle universelle; elle l'est aussi en ce que les profiteurs de la religion ont toujours accru le rituel afin de tenir les masses.

L'évolution ultérieure du judaïsme, par le Talmud, a continué dans la direction si violemment attaquée par les penseurs juifs anciens, ou prophètes. C'est bien à eux, semble-t-il, qu'on doit la formation d'un autre courant, intellectualiste celui-ci, qui aboutit à un corps de doctrines sur Dieu et le sort outre-tombe, avec l'évaluation des actes commis. On leur doit sans doute aussi, à lire avec soin le dernier chapitre de Lods, une sorte de sublimation des tendances religieuses individuelles, sous forme de piété, ce qui est tout autre chose que le rite. Lods montre qu'elle s'exprimait par des chants, des psaumes, et que ces psaumes n'étaient pas autant subordonnés à la doctrine régnante qu'on le croit communément. Ils sont certainement à placer parmi les poèmes les plus beaux, précisément parce qu'ils sont librement humains; plusieurs d'entre eux sont d'ailleurs des hymnes métaphysiques ou symboliques, qui n'ont rien du tout de judaïque ou de juif, et pourraient appartenir à n'importe quelle religion universaliste.

De nos jours, les vitupérations de prophètes paraissent anachroniques, alors que les psaumes restent contemporains et éternels; si c'est aux prophètes qu'on doit, comme le dit Lods, cette « spiritualisation » et cette « intensification » de la vie religieuse, c'est un grand service qu'ils ont rendu à l'humanité générale, bien qu'il ne semble pas que, pratiquement, ils aient corrigé leurs compatriotes, ou empêché toute une échelle de décadences politiques qui aboutirent à la dispersion. Moins forte encore fut leur action sur les gouvernements chrétiens ultérieurs. Je crois (mais je n'ai pas étudié ce sujet) même sur les Puritains, positivement sinon négativement. Car tout appel à la destruction est écouté favorablement par les Puissants et les Masses, terminologie périmée, dit-on.

La tendance à l'injure, à la prédiction de maux renouvelés de l'antiquité et l'espoir, quelquefois (comme en Russie) le déchaînement de vastes cataclysmes, sont restés une caractéristique des Juifs, même en apparence les plus européanisés. A Czenstochowa, j'ai pu apprécier cette tendance. J'avais parmi mes élèves un nommé Mamlouk, qui avait dix ans; il était fils de rabbin, et malgré l'exclusivisme qui ré-

gnait alors dans la Pologne russe, j'allai souvent chez lui et fis connaissance d'autres rabbins aussi, et de leurs élèves. L'annonce des grandes catastrophes, non seulement en Russie et en Pologne, mais dans le monde entier, la destruction des exploiteurs de la foi, de n'importe quelle foi, l'abaissement des riches, la glorification des pauvres, mais toujours après un massacre sanglant, non par un jeu normal de justice et d'humanitarisme comme chez nous, étaient des thèmes courants de conversation... de ces conversations chuchotées avec fièvre, mouvements balancés du torse, rejet, par moments, de la tête en arrière, la bouche grande ouverte, exhalant l'imprécation longuement méditée...

Etant protestant de naissance, j'avais nécessairement lu la Bible; et cette attitude ne me frappa que comme une survivance de l'Orient. Le livre de Lods me permet maintenant de voir plus loin et de comprendre par quelles fibres ces attitudes mentales et profondément senties étaient chez ces Juifs un élément de survie sociale et d'affirmation individualiste, même contre leur propre communauté. Il semble pourtant que la tendance prophétique soit restée spéciale à ce peuple et que, même au point de vue littéraire, elle n'ait pas pris racine en Occident d'une part, en Chine ni dans l'Afrique du Nord, parmi les Arabes et les Berbères, d'autre part. En Russie, la semence a mieux germé. Du moins je le crois, car je n'en sais rien exactement.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Les Cahiers luxembourgeois : poèmes de MM. Henri de Régnier et Paul Valéry. — *Essai :* vers de M. Jacques Ordinaire. — *L'A.:* Notes sur le Symbolisme. — *La Muse française :* les premières armes du symbolisme; ses fondateurs; ses adhérents; quelques oublis. — Naissances : *Arts et Idées; Carrefours.* — Mémento.

Les cahiers luxembourgeois (15 mai) viennent de publier leur centième numéro. Celui-ci contient, avec une ballade de M. Paul Fort, une exquise « Chanson de la Rade » de M. André Fontainas et une poésie de M. Nicolas Beauduin, ce noble et mélancolique poème de M. Henri de Régnier :

DIZAIN

Que ta lampe du soir brûle jusqu'au matin,
Même si ton foyer bien avant s'est éteint!

Que tout but te soit cible et tout bois te soit flèche
Et que l'encre jamais pour ta plume ne sèche!
Vis comme si les Dieux t'avaient fait immortel
Et, de tes propres mains, dresse-toi ton autel.
Travaille, et si jamais doit rayonner ta gloire,
Quand les fils de nos fils salueront ta mémoire,
Tu leur apparaîtras en ton passé lointain
Où ta lampe du soir brûlait jusqu'au matin.

Quel sens plein et auguste prennent ces dix vers!

Je rouvre l'enveloppe qui allait partir pour la poste. Les journaux de ce soir, samedi, 23 mai, m'apprennent que, ce matin, à 9 heures, le poète altier et profond de *Tel qu'en songe,* le conteur prestigieux du *Trèfle blanc,* le maître romancier du *Mariage de minuit,* des *Rencontres de M. de Bréot,* créateur de toute une société singulière, vivante, de tous les siècles depuis le XVIIe, que ses membres vivent en haute perruque ou partagent nos vicissitudes, l'auteur dramatique si heureux d'expression et d'esprit, des *Scrupules de Sganarelle,* ce grand gentilhomme de lettres, Français par son génie plus que nul de ses contemporains et Vénitien quand il lui convint de décrire les « saugrenus » et les masques de la ville de marbre, d'eau et de lumière -- a terminé son admirable existence de travail accompli dans la dignité.

La revue donne ensuite cette belle pièce de M. Paul Valéry:

ARION

Le luth luit sur le monstre élu pour un tel astre
Plus haut que le sourire adoré des oiseaux
Qu'amuse la beauté des larmes du désastre
A la figure sidérale du héros
Dont la main d'or, dans la splendeur du soir, délivre
Par le luth, où scintille un vol pur de sa chair,
L'eau vagabonde, peau d'azur mince et nue, ivre
Au jeu de la mortelle écume de la mer.
Des papillons neufs tremblent sur les fleurs futures
Nés dans les boucles d'onde, ô fines chevelures
Qu'une profonde enfant démêle du cristal...
Mais la lèvre du dieu par le silence insulte
Toute épaule limpide éparse au flot natal,
Vénus!... et nul beau cri dans le ciel ne se sculpte.

§

Le second numéro d'**Essai** (mai) contient de très curieux « Cahiers de Jacques Ordinaire ». Ils célèbrent à leur façon, qui est délicate, la commémoration projetée du Symbolisme, par leur parenté avec les « Cahiers d'André Walter », un des enchantements de notre jeunesse par les premières lueurs spirituelles de M. André Gide.

M. Jacques Ordinaire date de fines notations en prose et en vers. Voici l'une des mieux venues :

Septembre 1933.

Le cimetière aux algues roses sur la falaise;
l'église basse en prière devant le silence,
des choses trop simples pour qu'on les dise.
Aimer? les cyprès bleus que la brise balance.

Nous avons tous les deux erré sur les dunes,
et le monde a dit beaucoup de mal de nous;
j'ai connu la souffrance que rien n'élude :
Mourir, la tête posée sur tes genoux.

J'ai su les modulations savantes de tes baisers,
et je me suis lassé d'un amour sans surprise;
alors tu devins une petite fille pensive
Et j'ai rêvé dans tes yeux de longs voyages.

§

L'A — organe bi-mensuel de l'Association Générale des Etudiants de Rennes — célèbre le demi-siècle du symbolisme par des « Souvenirs sur Saint-Pol-Roux », de Mme Jeanne Perdriel-Vaissière et des « Notes » de M. Léon Bocquet.

La poétesse montre le poète des *Reposoirs de la Procession* à Camaret, en 1906 et maintenant, trente ans plus tard, n'ayant plus auprès de lui, de sa nombreuse et belle maisonnée, que Divine, « la petite fille au capuchon de lutin » devenue « l'Antigone du vieux maître ».

Toujours beau, — écrit Mme Perdriel-Vaissière — plus beau que dans sa jeunesse, d'une majesé plus dépouillée, il écoute les cris des goëlands qui ressemblent au grincement des poulies sur les chaloupes, et le sifflet des courlis, ces maîtres-d'équipage.

Corsaire chargé de ces joyaux que nul ne peut ravir, il médite en ce jour de printemps où les agneaux d'avril tètent leur mère sur la dune avec de grands coups de tête et des jeux; et sans doute, enchanteur qui découvre la sagesse, conclut-il que tout est bien.

M. Léon Bocquet fait un bon tableau du symbolisme. Il observe que nombre des œuvres incorporées à ce mouvement littéraire sont antérieures à l'année 1886. Le choix de celle-ci pour commémorer la naissance aux Lettres du symbolisme n'en est pas moins fondé. Les jeunes poètes d'alors, se réclamèrent d'ouvrages et d'auteurs que la critique avait méconnus ou ignorés. A Victor de Laprade, Sully Prudhomme et quelques autres, décorés et laurés, la jeune poésie préféra Corbière, Mallarmé, Verlaine. S'il est juste de placer Samain, « éclectique », en marge du symbolisme, on ne saurait donner la physionomie exacte de l'école sans nommer au moins Hugues Rebell, René Ghil, Adolphe Retté, MM. Paul Fort, Tristan Klingsor, Camille Mauclair et quelques autres encore.

...Les futurs historiens de la littérature française — écrit M. L. Bocquet — seront amenés, en toute sincérité, à rattacher le mouvement symboliste, ses œuvres et sa répercussion sur les mœurs, à l'organisation de la revue *Le Mercure de France*, en 1890. Après avoir honnêtement noté, comme il se doit, les ramifications symbolistes en avant et en arrière, c'est-à-dire ses préfigurations et ses prolongements et survivances.

Sous la direction avisée et prudente d'Alfred Vallette, assisté tour à tour de ces auxiliaires précieux que lui furent un Remy de Gourmont, cerveau remarquablement riche d'idées, un Paul Morisse, qui ne fut pas seulement l'intime d'un Samain et d'un Le Cardonnel, mais le premier traducteur en France de Nietzsche, un Louis Dumur, qui était de nationalité suisse, et quelques autres esprits sceptiques et indépendants tels que M. Paul Léautaud, des écrivains de tendances diverses et souvent contradictoires qui ne répugnaient pas aux plus hardies aventures intellectuelles et au goût secret de concilier des choses inconciliables, furent conduits à réaliser les multiples aspects d'un moment assez trouble de la vie des lettres. Ils fournirent, sinon une méthode, du moins une forme, à l'évolution qui entraîne la pensée et l'art vers une internationalisation qui se poursuit aujourd'hui à un rythme que l'on peut estimer trop accéléré.

En ce sens, la citadelle du symbolisme me paraît avoir été le *Mercure de France*, en tant que revue et la maison d'éditions qui

s'y adjoignit et que l'on nomma longtemps la maison des poètes, la maison des poètes symbolistes avant tout naturellement.

. . . .

La mort d'Alfred Vallette, vingt ans après Remy de Gourmont, trente-cinq ans après cet éclectique par excellence que fut Samain, clôt définitivement en littérature l'ère symboliste et l'évolution d'une certaine conception de la poésie en regard de la vie et au-dessus des contingences, qui s'exprima dans une revue dont tous trois avaient été des fondateurs et, à des titres fort différents, la gloire.

L'influence du symbolisme ne saurait être niée. *Le Grand Meaulnes* d'Alain Fournier, l'a subie et ce beau roman inspire aujourd'hui encore bien des imitations. Le surréalisme se recommande du Lautréamont que le symbolisme tira de l'oubli. Les métaphores de M. Saint-Pol-Roux ont devancé les images de M. Paul Giraudoux. Au théâtre, Jules Laforgue, s'il a beaucoup guidé M. Sarment, possède un fils de choix dans l'exquis Marcel Achard. Et pense-t-on que la sagesse d'un Remy de Gourmont ait cessé de nourrir les intelligences?...

§

Dans **La muse française** (15 mai), M. Ernest Raynaud écrit sur « Les premières armes du Symbolisme ». Il rappelle la fondation, dès 1883, de « *Lutèce*, petite feuille hebdomadaire du quartier latin ». Il y collabora (« frais émoulu du lycée ») après Laforgue, Charles Morice, Tailhade, Moréas, Charles Vignier et, naturellement, Verlaine qui y publia ses « Poètes maudits ». La presse, par la plume de Paul Bourde et d'Anatole France notamment, discuta ou attaqua la poésie nouvelle dès 1885. Moréas répondit au second, le 27 septembre 1886, dans la revue *Le Symbolisme*. Trois ans plus tard, il se détachait du groupement :

Il ne considérait plus le symbolisme que comme un art de transition, — écrit M. Ernest Raynaud, — et allait bientôt lui opposer *l'Ecole romane*. Il rêvait déjà d'un art plus complet, s'adressant au grand public. Nous irons au grand public, disait-il, à condition de réprouver l'Inintelligible, ce charlatan, et le Dilettantisme, ce doux maniaque. » Mais n'anticipons pas.

Je m'arrête à cette année 1886, qui est bien, en effet, l'ère de naissance du Symbolisme, puisque c'est à cette date que Moréas lui a conféré ses lettres d'investiture.

. . . .

La génération symboliste, ennemie des compétitions basses, a toujours professé le culte désintéressé de l'art, ce qu'il n'est pas inutile de faire valoir à sa louange, dans la triste période que nous traversons, d'arrivisme à outrance et de mercantilisme effréné.

D'après le programme des fêtes jubilaires du Symbolisme, M. Raynaud établit comme suit la nomenclature des poètes symbolistes :

1° Poètes survivants ayant pris part au mouvement de 1886 et des années suivantes : MM. Gustave Kahn, Saint-Pol-Roux, Dujardin, Maeterlinck, Grégoire Le Roy, Louis le Cardonnel, Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier, André Fontainas, Ferdinand Herold, Robert de Souza, Albert Mockel, Paul Valéry, Paul Fort;

2° Poètes disparus : Stéphane Mallarmé, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Rimbaud, Rodenbach, Verhaeren, Moréas, Samain, Laforgue, Van Lerberghe, Charles Morice, René Ghil, Max Elskamp, Adolphe Retté, Stuart Merrill, Pierre Quillard, Ephraïm Mikhaël;

3° Poètes ayant collaboré ou ayant été en sympathie avec le mouvement : Jean Ajalbert, Ernest Raynaud, Rodolphe Darzens, Victor Margueritte, André Spire, Jean Royère, Henry Spiess.

Avec M. Raynaud, on s'étonnera de ne pas lire ci-dessus les noms de Tailhade, Vignier, Dubus, Charles Guérin. A ces oubliés, on peut ajouter : Remy de Gourmont, Mme Rachilde, M. Maurice Beaubourg qui fit jouer *L'Image* et, sans autrement le désigner, le poète de *Priscilla* et d'*Yvelaine* qui, romancier et conteur, dans une cinquantaine de volumes, est demeuré fidèle à ses origines littéraires, comme il ne cesse de l'être, à cette place, par ses choix et ses commentaires.

§

Naissances :

1° **Arts et Idées** (n° 1, mai) : 7, rue Lhomond, Paris (Ve). Cahier mensuel de 32 pages, fondé pour affirmer « qu'il existe encore l'Art sans étiquette » et accueillir « toute manifestation de jeunes talents ».

Le premier article a pour auteur M. Lucien Combelle qui partage la rédaction en chef de la revue avec M. Alain Bernard, — et il a pour titre : « Un sage, Remy de Gourmont ». Traitant de ce sujet : « Art et Démocratie », M. François Ven-

dome a des indignations généreuses. A propos de Bainville et de M. Mauriac, qui ont « pu s'imposer sans combat », il ajoute : « comme jadis Raphaël et Titien ». M. Roger Clisson déclare, à propos de « la musique » : « il nous faut une Renaissance ». M. Jacques Santerre écrit « sur la misère actuelle de la poésie ». Il y parle de l'alexandrin « déniaisé » depuis Victor Hugo. Il achève ainsi de pathétiques objurgations aux poètes du dernier bateau :

O prophètes inspirés, gens de plume très « modernes », cessez vos fantaisies; cessez de nous faire croire que votre cabinet de travail est un abattoir où vous égorgez nuit et jour de la bonne prose française pour l'offrir en poèmes à vos clients !

Enfin, soyez-en sûrs (nous en sommes intimement convaincus pour notre part), bien que vous vous efforciez de détruire toute beauté formelle, toute méthode, sans quoi il n'est plus d'art possible, ne serait-ce que pour coudoyer un instant le grand monde de nos meilleurs poètes, vous gagneriez beaucoup à asseoir quelquefois votre pensée, à moins qu'elle ne soit trop enfant pour s'y tenir correctement, dans le charmant fauteuil Louis XV d'un vers octosyllabe, par exemple.

2° **Carrefours** (n° 1. Sans date.) « Cahiers de littérature et de critique ». Leur périodicité est indéfinie. M. Simon est leur « rédacteur responsable ». Adresse : 13, rue Boustan, Le Caire, Egypte.

M. H. Soulou y donne le texte d'une conférence qu'il a faite sur « L'art de F. Mauriac, peintre de l'homme » et un poème : « A mon père, plâtrier ». Mlle Yvette Habib signe un essai : « Critique, sens positif » et des poèmes. M. E. Simon publie « Deux études sur Gide » et annonce « Linéaments d'une métaphysique ». M. Georges Henein place dans « Récitation » cette phrase hardie : « Il cherche à se souvenir le nom. »

Au cours d' « Une jeunesse », M. Fernand Laprette exprime sa gratitude à « trois jeunes hommes » qui lui « ont tendu la main », et, dit-il, « m'ont fait ce que je suis ». « La guerre les a tués en pleine course. » Ils avaient nom : Lucien Marié, Jules Leroux et Albert Thierry. « Les deux premiers furent quelque peu mes professeurs. Le troisième, je ne l'ai jamais vu. Et ce sont mes maîtres pour toujours. » Ainsi les présente M. Laprette.

M. Marc Blanpain signe « Spleen et idéal » ; M. Jean Moscatelli, un conte « Akhénaton ou la religion la meilleure » ; M. Victor Najar, « Rue barrée », qu'il définit « une esquisse » ; et M. Aride Revo assemble Balzac et M. Jules Romains sous cette appellation : « les génies nécessaires ».

Mémento. — *La Renaissance* (mars-avril) a très heureusement choisi M. Claude Roger-Marx pour composer et rédiger un n° de luxe aux belles illustrations, sur « Les tentations de saint Antoine » gravées, peintes et sculptées.

La Revue de Madagascar (avril) publie un fort beau « Chant malgache » de M. Robert Boudry, à la gloire de la grande île africaine.

L'Archer (avril) termine « La madone de l'arsenic » de MM. Henri Ramet et Voivenel et publie au sujet de Mme Lafarge une lettre de M. Francis Jammes qui déclare l'héroïne du Glandiez « la plus équilibrée des femmes en même temps que l'une des plus saintes ». Elle est au jugement de M. le Dr Louis de Santi « un des plus admirables écrivains que nous ayons eus ».

Le même fascicule contient une intéressante monographie de M. Etienne de Planet : « Lyriane ou la belle Indienne, » et, continuant les documents de guerre « avec la 67e division de réserve », un rapport de M. le Dr Paul Voivenel en collaboration avec M. l'aide-major Paul Martin, sur « le fonctionnement du centre de gazés de l'H. O. E. de Litz ».

La Phalange (15 mai) publie « La harangue de la paix » de M. Benito Mussolini à ses « chemises noires ». Telle est la jubilation de MM. Jean Royère et Armand Godoy, de se tenir « entre les pis de la louve », qu'ils signent ensemble une louange en prose du Duce où l'on peut lire :

Socialiste? Ce prénom, en France, est d'actualité.

M. Nicolas Beauduin donne un « Mémorial en trois fresques commémoratives » ; M. Alfred Mortier, la traduction de poèmes de M. Sandro Baganzani ; M. A. Toursky, « Trois poèmes » d'un bel accent, dont une « Chanson pour le petit ours » qui est un délicat chef-d'œuvre.

La Revue de Paris (15 mai) : « Visages du Japon » par M. Christian de Caters. — « Chasses aux chamois » par M. Pierre Mélon.

La Revue universelle (15 mai) : Jacques Bainville : « L'Académie pendant la Révolution ». — « De Jérusalem à Tel Aviv » par M. F. de Chazournes.

La Revue hebdomadaire (16 mai) : M. Daniel Rops : « Le centenaire de *Jocelyn* ».

Les Primaires (mai) : M. A. Prudhommeaux : « Le taylorisme ». — « Anniversaire », de M. Roger Denux, une belle page à la mémoire d'Albert Thierry, poète, tué à la guerre. — La fin de « La confession de Jannie », un roman de haut goût, vivant et coloré, de M. R. van Bræk.

Le Trésor du siècle (avril) : Deux lettres de René Ghil à Noël Bureau. — De M. Claudius Grillet : « La Bible dans Lamartine ».

Le Divan (mai) « Les vers inédits de P. J. Toulet » par M. Henri Martineau. — « Stendhal et la Simonetta » par M. René Dollot. — « Poèmes » de Mme Yvonne-Ferrand-Weyher.

Le Correspondant (25 avril-10 mai) : « Danses religieuses » par M. Emile Dermenghem.

L'Alsace française (10 mai) : fascicule à la mémoire du Dr Dollinger.

Commune (mai) : « Lénine et la Philosophie » par Henri Barbusse. — « Conscrits » par M. Fombeure, un truculent tableau de mœurs. — « Préparation littéraire de la guerre en Allemagne » par M. A. Kautorowicz.

Visages du monde (15 mai) : n° sur « Le Cheval ». — Poème de Mme Lucie Delarue-Mardrus.

Revue bleue (16 mai) : M. Raoul Stéphan : « Un grand écrivain paysan, Batiste Bonnet.

Les cahiers de Haute et Basse Normandie (printemps) : « Alain Gerbault » par M. R. Guérard. — « La mort du cheval » par M. La Varende. — « Chevauchée » par Mme Lucie Delarue-Mardrus.

Revue des Deux mondes (15 mai) : D'alertes souvenirs de M. G. Hanotaux. — « Ulysse Barroute », nouvelle de M. Bernard Nabonne.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Echec au crime (*Le Journal*, 20 mai). A la Maison de Poésie (*L'Intransigeant*, 20 mai). — Hommage à Henri de Régnier (*Le Figaro, Le Jour, Excelsior*, 24 mai). — Le centenaire de *La Presse* (*Le Matin*, 17 mai).

... Mais qui sont ces messieurs qu'on voit sur **Le Journal**? Des gangsters, bien sûr, des sur-gangsters, peut-être, qu'un super-grand-reportage aura mis à découvert? Ils sont trois, qui occupent la *une*. N'auraient-ils pas violé, martyrisé, au fait, et pour des raisons dont les caves du Vatican elles-mêmes seraient impuissantes à recéler le secret, les trois jolies jeunes filles qu'ils ont pour voisines à la *une*? Les demoiselles Bertin, filles de M. Paul Bertin, cousin du protonotaire apos-

tolique, qui un jour confia Françoise, Nelly et Thérèse Bertin à Mgr Bertin, et ne les revit jamais. Non. Nos trois messieurs n'ont pas pris le chemin de Rome. Ils ne vont pas, la corde au cou, rendre compte d'on ne sait quelle obscure mission. Par grâce, qui sont-ils? Regardez-les, de gauche à droite, s'efforçant, les monstres, d'apparaître calmes, ingénus, bref innocents; celui-ci, grand, affecte de rouler une cigarette, il arbore une cravate à petits pois, son nom est Beauduin; celui-là cache sous ses lorgnons des desseins d'une sombreur infinie, il s'appelle Bocquet; cet autre, par la simplicité raffinée de l'attitude, mains croisées, n'en est que plus énigmatique, son nom est Guinle. Dans quel bouge de Barcelone ou de Montévidéo ces gaillards ont-ils porté leur goût du crime?

Ce sont les lauréats de la Maison de Poésie : Nicolas Beauduin, l'auteur des *Dieux Cygnes*, Léon Bocquet, l'auteur de *Ciguës*, Alexandre Guinle, l'auteur de *Visage de la France*. Trois poètes, mais oui, et qui n'ont tué personne. Quoi donc! la Poésie prend l'offensive, les poètes l'emportent sur les assassins? La *une*, pour une fois, n'est pas pour les jeunes parricides de Genève qui, ayant assassiné leur maman, à coups de bouteille, méthodiquement, cependant que la T. S. F., fort opportunément ouverte, couvrait des dernières informations de la Bourse ou des notes de la *Sonate au clair de lune* les appels, les plaintes de la malheureuse, avouèrent que, désireux de prendre l'argent qu'elle portait sur elle, ils avaient procédé à une répétition dans la cuisine. Il faut féliciter *le Journal*. Et d'autant plus quand le souvenir d'Emile Blémont gère la Maison de Poésie.

Si l'hôtel d'Emile Blémont, rue Ballu, appartient depuis quatre ans à la Société des Auteurs Dramatiques, précisent « les Treize », dans l'**Intransigeant,** la Maison de Poésie continue à occuper le deuxième étage. Cette maison forme, au cœur de Paris, l'oasis des poètes : une bibliothèque de 13.000 volumes est gracieusement mise à leur disposition et l'on y peut voir, encadré sous le portrait d'Emile Blémont par Fantin-Latour, le manuscrit autographe du *Sonnet des Voyelles* de Rimbaud. Le poète Emile Blémont, ami de Verlaine, fondateur de *la Renaissance Littéraire,* traducteur de Whitman, publia le premier, en effet, ces vers de Rimbaud.

C'est dans ce cadre que les lauriers des prix Petitdidier — nom légal de Blémont, — Paul Verlaine et Emile Blémont, furent décernés, de pair avec le prix Edgar Poe, attribué à une Canadienne française résidant à Québec, Mme Jacqueline Francœur. C'est là que la Bourse Nationale de Voyage est décernée, ce prix de Rome des écrivains dont M. Abel Bonnard fut le premier titulaire, avec *les Familiers,* il y a tout juste trente années.

Comment n'aurais-je pas un salut pour la Maison de Poésie, quand j'aime à me rappeler que, par une matinée de juin, M. Henri de Régnier, que le sort avait désigné pour être le rapporteur de certain manuscrit — en prose — présenté à la Bourse de Voyage, trouva pour analyser les contes de *la Confession du Chat* des mots si bienveillants qu'il me fut donné, quelques jours plus tard, de faire le voyage de Cassis, tout plein pour l'auteur des *Vacances d'un jeune homme sage* d'une gratitude qui n'a d'égale que l'admiration?

§

Je caressais ce souvenir lorsque la nouvelle surgit que Henri de Régnier n'était plus. Et le miracle que les prix de la Maison de Poésie avaient rendu possible, le miracle s'élargissait : dans tous les journaux, la Poésie en deuil régnait. Qu'avions-nous à nous réjouir tout à l'heure? C'est la mort maintenant qui force les presses; cette autre maison de poésie qu'était la demeure du poète, rue Boissière, les volets en sont clos, Henri de Régnier a fermé les yeux. En berne, la lyre et le laurier. Nous ne dirons plus avec M. André Gide : « Lorsqu'on va chez Henri de Régnier, le soir, on le surprend, assis dans un fauteuil, tournant le dos à une lampe éclairant son livre. Rien de studieux et de charmant comme Henri de Régnier avec un livre. »

La dernière fois qu'Henri de Régnier apparut en public, à la salle Pleyel, écrit dans **Le Figaro** M. Paul Morand, Blanche Albane récita quelques poèmes de *la Cité des Eaux,* des *Jeux rustiques et divins,* de *la Sandale ailée.* Il y avait là des vieillards « aux longues amertumes », des hommes de cinquante ans, génération sur qui l'œuvre du maître eut l'influence la plus profonde, des adolescents enfin dont la jeune inspiration venait s'allumer à cette

pure flamme de beauté. La diction unique qui sortait des lèvres de la récitante, la présence du poète à la vie chancelante, entouré de ses admirateurs et de ses amis, le commentaire exquis que fit Abel Bonnard, tout contribua à donner à cette heure une grandeur recueillie, une noblesse funèbre, un caractère d'invocation et d'incantation inoubliables. A la sortie, nous nous regardâmes muets, frappés de l'écho déjà entièrement classique de cette poésie dont les mots, dans cette banale salle de concert, en plein Paris, prenaient soudain un accent de bénédiction et d'adieu.

Henri de Régnier se leva, de sa grande allure de gentilhomme, monta sur la scène, écartant de lui les applaudissements et les fleurs, avec cette haute et distante politesse qui était chez lui une séduction de plus.

Ainsi accueillit-il toujours la gloire, l'hommage du public, le commerce des hommes, le bruissement des eaux, la chanson du plaisir, les jeux du soleil sur les buis taillés ou les irisations des miroirs, la lumière de la lune sur les bassins ou sur la peau nue des pécheresses, je veux dire, comme de lointains fantômes, comme une illusion agréablement amère, comme le décor d'un spectacle bizarre et un peu lassant.

M. Henri Clouard dit dans **Le Jour** :

Un monde d'images et de sonorités s'éteint avec lui. Il l'avait interposé entre sa personne et la réalité. On peut dire que son œuvre entière, prose et poésie, se trouve constituée par la féerie d'un rêve. En sorte qu'il est resté jusqu'au bout fidèle au Symbolisme de ses débuts.

Le Symbolisme dont c'est le cinquantenaire : des fêtes célèbrent son demi-siècle d'existence. Et voici qu'au moment où le rideau allait se lever, Henri de Régnier est mort.

C'est un grand deuil que celui qui frappe aujourd'hui la France littéraire, dit M. Edmond Jaloux dans **Excelsior**, un grand deuil qui ne sera pas éprouvé seulement chez nous, mais partout où il y a encore des hommes qui aiment la poésie et les belles-lettres. Pour les écrivains de ma génération, ce deuil est peut-être plus cruel encore, car Henri de Régnier a été un de nos guides lumineux, à nous qui avons suivi immédiatement le Symbolisme et qui avons fait la transition entre le début du vingtième siècle et l'ère actuelle.

Et plus loin :

Il était né écrivain, ce qui est une condition indispensable pour le devenir pleinement. Il semble avoir été, dans sa jeunesse, un de ces jeunes gens qu'il a si souvent décrits par la suite : réservé, volontiers solitaire, délicat à l'excès, naturellement chimérique et tourné vers le rêve. Son introduction auprès de Stéphane Mallarmé, dont il fut un des meilleurs disciples, ne devait pas peu contribuer à développer en lui ce goût du rêve et de la vie intérieure.

Ce fut ainsi que, dès 1885, il publia son premier livre de vers : *les Lendemains*, où l'on trouve déjà deux vers délicieux qui annoncent le poète qu'il allait bientôt révéler :

Et tu rêves peut-être, je te le pardonne,
Un bonheur qui n'est pas celui que je te donne.

Des *Lendemains* à *Moi, Elle et Lui*, son dernier livre, la bibliothèque est riche, où lire, où relire ces chefs-d'œuvre, vers et prose : *Tel qu'en songe* et *la Double Maîtresse, les Jeux rustiques et divins* et *le Bon Plaisir, les Médailles d'argile* et *le Mariage de minuit*. M. André Rousseaux, dans *Le Figaro*, remarque :

Jusqu'aux portes de la mort il aura gardé cette élégance hautaine qui l'avait accompagné toute sa vie. La suprême élégance des écrivains, c'est de travailler, quoi qu'il arrive. Henri de Régnier, luttant contre un mal qui le tenait à sa merci, a travaillé jusqu'à sa dernière heure. Nous avons encore lu de lui un roman il y a six mois, une vie de Mme Récamier voilà peu de jours, et toutes les semaines, jusqu'à hier matin, le feuilleton littéraire du *Figaro*.

Et M. André Rousseaux trace du poète un juste portrait. Il rappelle que Henri de Régnier a parlé lui-même, un jour, de cette « *œuvre poétique dont à défaut d'autre mérite, la continuité atteste une longue et fidèle constance au service de la poésie* ». Modestie qui mérite d'être louée, de la part de celui qui fut une des gloires du Symbolisme.

Il en représentait peut-être ce que la poésie issue de Rimbaud, de Verlaine et de Mallarmé a de moins spécifique, ce par quoi elle se relie à tout idéal poétique inspiré par un goût délicat. Henri de Régnier entra dans le Symbolisme, et il y assouplit l'alexandrin parnassien qu'il avait forgé dans le salon de Leconte de Lisle, par la même démarche qui devait le conduire, de Versailles à Venise, parmi des paysages choisis, précieux et mélancoliques. Poète né, il faisait partie d'avance du mouvement littéraire dont on peut

dire qu'il a donné à notre poésie l'âme qu'elle a depuis cinquante ans. La poésie était inscrite dans sa vie, qu'un poète allait partager. Les lettres françaises sont doublement frappées en ce jour où Mme Gérard d'Houville est atteinte la première par la mort d'Henri de Régnier.

Ses contemporains ne s'y étaient pas trompés. Les jeunes gens qui lisaient le *Mercure de France* vers 1905 savaient ses vers par cœur. Un public plus nombreux peut-être était allé à ses romans, pour en goûter la prose aimable et les pastiches du dix-huitième siècle qu'ils offraient aux amateurs. Pour l'élite et pour la jeunesse, l'auteur de *la Cité des Eaux* et de *la Sandale ailée* incarnait la poésie. C'est à ce titre que son entrée à l'Académie fut saluée en 1912 comme une de ces élections littéraires qui rallient parfois autour de la Coupole les applaudissements et les enthousiasmes.

§

Le 16 juin prochain marquera le centenaire de *la Presse.* C'est le 16 juin 1836, en effet, qu'Emile de Girardin lança le numéro-prospectus de son journal. Le 23, Dutacq lançait le numéro-prospectus du *Siècle.*

Les deux hommes s'étaient séparés, leur rivalité s'exaspérant, lorsque, le 1er juillet, simultanément, parurent le premier numéro de *la Presse,* le premier numéro du *Siècle.*

Le Siècle est plus solide, mais ce journal est encore un organe de parti, écrit dans **le Matin** M. G. Charensol; *la Presse,* elle, est conçue sur une formule entièrement nouvelle. Son format est le même que celui des autres journaux (la moitié de celui des nôtres). Mais en tête on trouvait des nouvelles de l'étranger, au bas de la première page un feuilleton, à l'intérieur des informations, à la quatrième et dernière page une « variété », un bulletin de la Bourse et des spectacles, et les annonces. La seule concession aux traditions du journalisme d'alors c'est l'éditorial où le problème du jour est étudié et qui est placé « en cheval », c'est-à-dire tournant de la première à la seconde page.

Girardin a compris, en effet, que, pour toucher un vaste public, il fallait non seulement lui donner une feuille bon marché, mais encore la rédiger de telle sorte que tout le monde puisse s'y intéresser. C'est ainsi que le feuilleton qui, à l'origine, est consacré à la critique dramatique, littéraire ou artistique, fait bientôt place au roman : *la Vieille Fille,* de Balzac, est le premier qui paraît dans *la Presse;* des œuvres d'Alexandre Dumas, de Frédéric Soulié, etc., lui succèdent.

Et le succès vient rapidement :

En 1848, le journal tirera à 63.000 exemplaires, chiffre inconnu jusque-là, alors que les journaux restés fidèles aux vieilles formules voient baisser leur tirage : un an après la publication de *la Presse, le Constitutionnel* a déjà perdu 10.000 abonnés et pour se maintenir il doit imiter Girardin et payer cent mille francs à Eugène Sue pour publier en feuilleton son *Juif errant*... Les anciennes feuilles d'ailleurs se défendent avec l'énergie du désespoir : les attaques contre Girardin se multiplient avec une violence inouïe.

De là était né le duel qui, dès juillet 1836, causa la mort d'Armand Carrel, le directeur du *National :* blessé d'une balle au ventre, l'adversaire d'Emile de Girardin mourut deux jours plus tard.

A cent ans du premier numéro de *la Presse,* nos journaux ont-ils beaucoup évolué, et dans quel sens? On sait quelle situation le crime et l'image s'y sont faite. Il faut l'adieu d'un poète à la vie vécue « telle qu'en songe » pour que, perçant la nuit éternelle, vienne à paraître un pan d'azur.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Concert doné par la Société d'Etudes Mozartiennes dans la Chapelle du Roi, à Versailles. — Opéra : Première représentation d'*Ileana,* ballet de M. Marcel Bertrand. — Reprise de *Giselle.*

La Société d'Etudes Mozartiennes, une fois de plus, et plus que jamais, a mérité la reconnaissance des amis de la musique en révélant à Paris (ou du moins à Versailles, ce qui, en l'espèce, était mieux encore) quelques chefs-d'œuvre du maître qui n'avaient pas encore été joués en notre pays. C'est en la Chapelle du Roi qu'ont été données ces premières auditions, et si le lieu convenait mieux qu'aucun autre à cette résurrection d'une musique entre toutes merveilleuse, c'est qu'il s'agissait non seulement de musique sacrée, mais aussi parce que cette Chapelle de Versailles est en quelque sorte remplie de souvenirs mozartiens. Dans une lettre du 1er février 1764, Léopold Mozart écrit en effet :

Nous sommes arrivés à Versailles le soir de Noël, et avons assisté dans la chapelle royale aux trois saintes messes de la nuit. J'ai entendu à Versailles de la bonne et de la mauvaise musique. Tout ce

qui était pour des voix seules, et qui devait ressembler à un air, était vide, glacé et misérable, c'est-à-dire bien français; mais les chœurs sont bons et même excellents. Aussi suis-je allé tous les jours avec mon petit bonhomme à la messe du roi dans la chapelle royale pour entendre les chœurs dans les motets qui y sont chantés à tous les offices. La messe du roi est à une heure, sauf quand il va à la chasse; ce jour-là la messe est à dix heure et la messe de la reine à midi et demi...

Notre messe fut encore plus tardive, puisqu'elle fut chantée seulement à la fin de l'après-midi. Et si la Cour n'y était point, du moins il y était venu toute la Ville, et jamais dans une fête on ne réussit autant que dans celle-ci à fondre en un plaisir unique ces mille joies du cœur, de l'esprit, des oreilles et des yeux qui donnent à une manifestation d'art son plein sens. Disons tout de suite que le mérite de cette perfection revient à Mme Octave Homberg, Présidente de la Société d'études mozartiennes; son érudition sûre et discrète lui permet de composer de merveilleux programmes que son goût éclairé, son opiniâtre volonté, triomphant de tous les obstacles, sa foi persuasive lui font ensuite réaliser. Quand on réfléchit à toutes les qualités dont il faut faire preuve pour organiser une fête comme celle dont nous demeurons éblouis, on craint de ne pouvoir assez dire. Auprès de Mme Octave Homberg, M. Félix Raugel doit être loué sans réserves. Il s'est donné tout entier à sa tâche si lourde, il a su animer, réchauffer le zèle de tous les exécutants. L'esprit même de Mozart habitait en lui, et qui n'a pas entendu le *Crucifixus* de cette étonnante *Messe* sous la direction de M. Raugel ne peut se vanter de connaître complètement Mozart...

Mozart donc séjourna à Versailles en décembre 1764 et en janvier 1765 et assista à tous les offices de la chapelle du château. Un article de *L'Avant-coureur* nous apprend même qu'il tint l'orgue à l'une de ces messes en présence de la famille royale. Enfin, lors du troisième et dernier séjour de Mozart à Paris, au cours de sa vingt-deuxième année, de mars à septembre 1778, son ami Rodolf, corniste de la Chapelle royale, tenta de lui faire obtenir la place d'organiste à Versailles. Il eût sans doute réussi, mais le jeune Wolfgang

n'était point soucieux de demeurer trop longtemps si loin de la chère Aloysia Weber, et c'est à la cour de Mannheim qu'il souhaitait d'obtenir un emploi.

C'est ainsi que les œuvres de musique religieuse exécutées à Versailles y trouvaient exactement le cadre qui convenait le mieux à leur audition. La chapelle dont la noblesse se confond avec la grâce, ressemble en plus d'un point à la tendre jubilation de cette musique mozartienne; ou plutôt l'art de Mozart si souriant, et pourtant si humain, si profond, nous fait mieux comprendre la suavité de cet édifice commencé par Mansart en 1699 et achevé en 1710 par son neveu Robert de Cotte. C'est, comme nous le disait Mme Octave Homberg, le « palais de Dieu dans le palais du Roi ». Toute image de la douleur en est écartée : ce sont des anges qui portent les instruments de la Passion, des anges qui ressemblent à des amours. La musique religieuse de Mozart est aussi toute peuplée d'anges qui ont les visages des amours. Mais cependant, de ci de là, quelque trait fulgurant illumine d'un éclat magnifique et déchirant ces pages séraphiques. Mozart, pour quelques phrases, retrouve soudain la puissante concision d'un Vittoria dans les mesures terminales de son *O vos omnes*, et sa polyphonie chorale atteint d'un seul coup d'aile les sommets les plus hauts que nous aient révélés les maîtres de la Renaissance. Chacune des œuvres exécutées à Versailles nous en montrait plusieurs exemples.

La première partie était composée de cinq pièces assez courtes, tandis que la seconde était tout entière occupée par la Messe qui porte au catalogue de Koechel le numéro d'opus 258. Le *Te Deum* (opus 141) fut vraisemblablement composé à la fin de 1769 à Salzbourg. Le manuscrit en est perdu. La tradition, admise par M. de Saint-Foix, veut que Mozart l'ait écrit à la demande de l'impératrice Marie-Thérèse. Il avait alors quatorze ans à peine et il y montre ces dons qui nous surprennent, ce génie précoce qui nous confond. La pièce se termine par une fugue, sur les mots *In te domine*, si réussie que Bruckner en avait fait une copie pour mieux s'en pénétrer. Le *Miserere* fut écrit à Bologne l'année suivante, alors que Mozart étudiait le style palestrinien, sur le conseil du Père Martini. Le contrepoint de ce psaume, à défaut

d'autres preuves, révélerait cette origine. Mozart n'en a écrit que les versets impairs, les versets pairs étant réservés selon la coutume au chant grégorien. On est surpris de voir — contrairement à ce que l'on penserait tout d'abord, — que l'opposition du style mozartien et du chant liturgique se fait sans heurt, mais au contraire que le contraste en est plaisant. Le motet *Exultate, jubilate,* a été écrit à Milan pour le chanteur Ruzzini, et il a été exécuté pour la première fois le 17 janvier 1773 dans l'église des Théatins. Sa forme rappelle le style d'opéra; l'accompagnement d'orchestre est d'une étonnante richesse, rempli d'effets expressifs; les hautbois y tiennent un rôle prépondérant. Quant à la partie vocale, elle est exquise. L'admirable soprano de Mme Ria Ginster l'a mise en valeur en lui donnant l'éclat et la pureté qui lui conviennent; mais nous retrouverons cette artiste tout à l'heure, et dirons mieux ses mérites. Le *Benedicite angeli* est en réalité le chœur final d'un offertoire que Mozart composa antérieurement. Chose fort rare dans ses œuvres religieuses, mais fréquente chez les prédécesseurs de Mozart, chez Eberlin, chez Michel Haydn, chez Léopold Mozart, l'auteur emploie un thème liturgique, répété en motif obstiné, au milieu d'une véritable symphonie. Et quelle symphonie! Mais ici encore le mariage, si l'on peut dire, de la mélodie du cinquième ton ecclésiastique et de la symphonie mozartienne procure à l'oreille un plaisir extrême. Enfin le *Regina Cœli* terminait cette première partie. C'est une œuvre magnifique, qui date vraisemblablement de 1779 ou de 1780, et que Mozart écrivit à Salzbourg, après son voyage à Paris, c'est une explosion surhumaine, et tout à fait comparable aux plus belles pages de cette Messe à laquelle nous arrivons maintenant.

Celle-ci fut écrite alors que Mozart avait vingt ans, en décembre 1776, et elle porte le numéro 258 du catalogue de Koechel. Dans cette œuvre d'une pureté et d'une simplicité grandioses, Mozart, semblant revenir au vieux style d'église qu'il avait appris à Rome et à Bologne, tend à faire du contrepoint le fond même de sa langue musicale, et à simplifier l'accompagnement d'orchestre. Mais simplifier ne veut pas dire qu'il diminue son importance. Il n'use que de moyens

réduits; il est sobre volontairement et pourtant il n'a nulle part obtenu de couleurs plus éclatantes. Nulle part non plus, mieux que dans le *Benedictus* de cette messe, Mozart n'a su opposer et combiner les parties des solistes et le chœur. Il y a là un travail de contrepoint d'un passionnant intérêt. Mais ce n'est pas seulement l'extrême habileté d'écriture de cette *Missa brevis* qui en fait la valeur, c'est plus encore ce qu'elle contient de passion, ce sont ses accents si humains, c'est la merveilleuse explosion de foi du *Credo*, c'est la douleur du *Crucifixus*, c'est le sentiment de paix de l'*Agnus*, la suavité du *Dona nobis pacem*, c'est, partout, la concision et la plénitude, la clarté radieuse, la sûreté des moyens, c'est la fulgurante manifestation du génie.

J'ai dit déjà le mérite de M. Félix Raugel qui nous a donné de ces divers chefs-d'œuvre la traduction non seulement la plus fidèle, mais encore la plus sensible, la plus émouvante que l'on pouvait souhaiter. Son zèle, il le fait partager à son merveilleux orchestre, à ses chœurs dont l'âme unanime est pourtant faite de personnalités bien diverses, mais toutes unies dans un même amour. Et aussi, il faut louer sans réserves les solistes, M. Cathelat, ténor; M. Etcheverry, basse; Mlle Pola Fiszel, alto, et Mme Ria Ginster, soprano. Celle-ci, que nous n'avions pas eu l'occasion d'entendre à Paris et qui nous venait d'outre-Rhin, précédée d'un grand renom, est certainement une des plus brillantes cantatrices de l'heure présente. Aux dons vocaux les meilleurs, à la technique la plus sûre, elle joint une pureté de style et un goût qui font d'elle une des plus magnifiques et des plus émouvantes interprètes de Mozart qui puissent être entendues.

Mais comment ne point redire, en terminant, notre gratitude à la Société d'études mozartiennes et à celle qui l'anime de sa foi?

§

La troupe dansante de l'Opéra recueille les fruits d'un travail opiniâtre : le succès des spectacles de ballets va croissant et ce succès même entraîne la création d'œuvres nouvelles, ce dont les musiciens n'ont qu'à se louer. C'est ainsi qu'après *Harnasie* nous avons eu **Ileana.** Nous sommes

passés des montagnes des Karpathes à la plaine roumaine, et la musique reflétait exactement ce passage du pittoresque à la platitude. La partition de M. Marcel Bertrand, bien défendue pourtant par M. Paul Paray, ne s'élève point, en effet, au-dessus de la banalité. Le spectacle est pourtant joli, grâce au décor de M. Mouveau, grâce surtout à la chorégraphie fort réussie de M. Staats, et puis encore à la parfaite virtuosité de Mlle Camille Bos, entourée dignement de Mlles Binois, Kergrist et Olga Soutzo, grâce à la magnifique souplesse et à l'élégance de M. Serge Peretti. Dans *Soir de Fête* et dans *la Péri*, Mlle Suzanne Lorcia et M. Peretti ont brillé du plus vif éclat.

Une opportune reprise de *Giselle* (avec M. Serge Lifar) a donné à Mlle Marie-Louise Didion l'occasion de faire ses preuves de grande maîtrise dans un rôle considéré à juste titre comme le plus complet et le plus difficile en raison des qualités multiples qu'il exige. Mlle Didion y a été parfaite. Sa technique, sa grâce romantique, sa sûreté, son charme ont conquis le public et lui ont valu des applaudissements unanimes.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Les Salons. — Les Artistes français. — La Société nationale.

La peinture. — (Chez les **Artistes français.**) Un très ancien portrait du peintre Lagarde par Ferdinand Humbert prouve chez Humbert un don de peindre avec science et naturel, une habileté à saisir le geste essentiel d'un modèle agissant et prouve que tout de même Humbert avait regardé les Manet et avait pris là le conseil d'obéir à sa spontanéité. Des études rapportées d'Italie, notations libres beaucoup plus que copies à l'échelle réduite de tableaux célèbres, sont également savoureuses. Puis dans l'œuvre d'Humbert prédomine le portrait de femme et, pour dire plus juste, le portrait mondain. Avec le temps, cet art, tout en demeurant très averti et très savant, se fige. La personnalité apparente qui relie ces portraits aux précieux accessoires est surtout l'adoption réitérée d'une convention. Cela rappelle de beaux portraits anglais du XVIIe siècle, mais de façon assez monotone. Le beau

métier a empêché l'art d'aboutir pleinement. Cette rétrospective est fort bien disposée. Il était difficile de donner de la variété à la rétrospective d'Auguste Pointelin. C'était un esprit recueilli et ému, un bon paysagiste mais qui toute sa vie demeura trop fidèle aux premiers spectacles qui l'avaient charmé. Il ne se détache jamais de l'orée de forêts en Jura, de préférence à l'heure où le crépuscule en modèle les arbres, en masses sombres touchées de traînes dorées et empourprées de soleil mourant. Après ses débuts, pendant pas mal d'années, à chaque Salon on attendait le Pointelin. Comme il ne changeait pas, on ne lui prêta plus la même attention. Destinée des peintres de Salon. Comparez à la carrière évolutive d'un Claude Monet.

Henri Martin, à défaut d'une grande décoration, dispose sur son panneau un très vivant paysage de Saint-Cyr-la-Popie, de beaux jardins fleuris et un portrait de lui singulièrement vivant. Guillonnet a un beau portrait de général et un spacieux paysage provençal. Charreton, à côté d'une terrasse florée de gros bouquets écarlates et pourpres encadrant une figure de lectrice imprégnée de lumière, décrit toute une étendue neigeuse d'Auvergne, au suaire blanc soulevé de toits de maisons basses et de fins clochers d'églises dans l'atmosphère de ouate cendreuse la plus exactement frigide, déroulant de la tristesse à l'infini. Jules Adler peint une aube sur Paris vu du plus haut degré du Square Saint-Pierre. Quelqu'un regarde les toits se dégager lentement. Deux religieuses montant vers le Sacré-Cœur s'esquissent hors du brouillard. Improvisation juste mais aux éclats forcément limités par l'heure choisie. Montézin a deux grandes toiles d'un intérêt différent mais égal. Une fenaison très détaillée, personnages, chariot, avec une bonne étude du terrain dépouillé, pourtant comme hérissé de fléchettes par des brindilles résistantes. Second tableau : des pêcheurs, tout près de Venise, déploient et raccommodent des filets. Le fond de décor, une mer étale, rappelle les pages mélancoliques des écrivains sur Chioggia et son rivage. A côté de ces deux grandes toiles d'un art analytique et moderniste, c'est Emile Aubry qui assume de représenter la grande peinture déco-

rative avec une évocation païenne pleine d'élégance vraie, la *Voix de Pan*. Je veux dire que dans cette image faite pour charmer les poètes, les nymphes qui évoluent sont parées de visages clairs, de beauté distinguée et personnelle et que les lignes de leurs corps sont harmonieuses, et ces formes s'inscrivent dans une atmosphère très intellectuelle en une toile d'un grand agrément ornemental. Montagné grandit une amusante vignette de vieille pastourelle comtadine poussant devant elle à flanc de coteau un troupeau de volailles, dindons aux beaux jabots, canards diaprés d'une jolie polyphonie colorée, avec un fond de paysage aux lointains accidentés, pentes vertes et maisons roses, qui fait admettre les grandes dimensions de son tableau. De Paul-Michel Dupuy, un nu très séduisant de jeune femme allongée, retour de fête, et dans un précieux petit paysage l'atmosphère matinale du pays basque, avec mulet et muletier prêts pour l'excursion. Gustave Pierre montre une série de portraits d'une observation subtile et réaliste autour d'un hommage à Corot fait de la présence chantante de belles nymphes. Charles Duvent peint la rade de Toulon dans sa splendeur vespérale. Quelques orientalistes. Du Gardier note un pittoresque défilé de chameaux sur un quai du canal de Suez et s'arrête devant des aspects animés du port de Djibouti et d'une terrasse d'Alger. Paul-Elie Dubois déploie une longue frise, *Touaregs du Hoggar,* un départ d'expédition guerrière d'un mouvement souple et varié dans leur teinte sombre. De Fernand Maillaud, un portrait très modelé de marabout aveugle; un joli portrait de jeune Marocaine accompagne chez Mme Drouet-Reveillaud une notation spacieuse du port de Casablanca. Scène de vie parisienne d'une chaude harmonie, le *duo* de Montassier. La vie musicale donne lieu à quelques bons tableaux. Voici les exécutants d'un quatuor à cordes largement notés par Falcou, et Lavergne groupe autour d'un piano quelques compositeurs dont André Bloch et Henri Busser, en portraits bien vivants. On ne saurait appliquer le même qualificatif aux membres de l'Académie française réunis sous le regard de Devambez. Il faut convenir que ce genre du portrait collectif est des plus difficiles. C'est déjà beaucoup d'arriver comme Devambez à une disposition in-

génieuse des modèles. Mais tous ces portraits sont bien sommaires. Parmi les autres portraits de groupe, trois religieux sont animés plausiblement par Fougerat. Les portraits individuels pullulent. Celui de Lucy Vauthrin par Coraboeuf est de tous points remarquable : traduction intuitive de l'intimité du visage et de la grâce du sourire dans une belle exactitude de ses lignes, souplesse et vérité de l'allure générale. Laszlo donne du roi Carol un portrait officiel et froid. Etcheverry peint une belle Carmen qui est Mlle Gilly, dans le costume du rôle. C'est plutôt un tableau de genre inscrit dans un frais décor d'arbres frémissants dans le vent léger qu'un double portrait, que cette apparition de deux fillettes lisant et souriant que Lucien Cahen-Michel dénomme la *Lecture*. Blanche Camus peint avec recueillement et fraîcheur le décor provençal dont elle aime accentuer la beauté en l'animant de gracieuses présences. Voici, en face de la mer, sous de hauts arbres, une svelte ronde d'enfants. Peintres de Paris : Cornil avec un éclatant marché Saint-Médard; Madet-Oswald avec un coin perdu de mélancolique vue esseulée dans un quartier populaire, un aspect aussi d'un Paris populaire, presque rural, détaillé avec esprit par Mlle Jacqueline Damours; des façades de pavillons tranquilles dont Mme Trabucco traduit avec intensité le caractère de rêverie simple. Scène de meeting abrégée dans son décor : le portrait expressif de Charles Maurras par Denis-Valvérane. Les paysages de Gosselin, de Jourdan, d'Henry Grosjean, de Graux sont de haute tenue. Une brume matinale au pays de Charente d'Henri Foreau est une délicate étude lumineuse. Mme Delangle Marevery nous donne, avec l'*Ombre au jardin*, une très jolie toile. *Le vieux pommier* de Mme Clerch-Legarçon est une solide étude. Notons une forte étude de maison de banlieue par Pidoll, les études de Treboul de Mme Pironin, les claires régates à Guéthary de Clémence Burdeau, un beau portrait de jeune fille en bleu d'Augusta de Bourgade. Chauvelon a noté en Bretagne de jolis aspects, d'un faire ému et recueilli; Colle un paysage lorrain; Mme Damart un aspect de Sidi Ben Saïd et des fleurs aux tons d'aurore. De Colpin, une bonne scène familière, les *Souhaits*. Roger-Schardner peint avec verve et vigueur un

moulin en Seine-et-Oise. De Mlle Lucienne Fleury une aimable notation printanière; de Claude Foreau, un bon épisode de chasse dans un large décor de forêt des Ardennes à l'automne. Signalons Mme Binenbaum, Solange Christauflour au talent fait d'émotion et d'intimité, Bouviolle avec un intéressant port d'Alger, Bouchaud avec un vigoureux défilé de féticheuses dahoméennes; Caniccioni, un printemps en Corse animé de personnages bien construits; Joan Reis, Carlos Reis, peintres portugais de valeur; les paysages de Dabadie, Andrée Levy, les Marocs de Mcreteau. Quelques toiles rappellent le souvenir de Maurice Bompard qui tira des palais de Venise de beaux effets architecturaux et ordonna de somptueuses natures-mortes : tentures aux tons opulents et grands vases de couleur profonde. Ce n'est pas une rétrospective. C'en est, peut-être, l'annonce.

§

La peinture à la **Société Nationale** offre toujours un vif intérêt. Est-ce dire que d'une année à l'autre cet intérêt se compose de variété? Hélas, non! Pas plus qu'ailleurs, pas beaucoup moins. Nous nous trouvons devant d'estimables efforts, même d'importantes réalisations, mais la gamme générale de tons et ses composantes, la gamme particulière de chacun restent traditionnelles aux débuts de chacun. Moins encore qu'ailleurs on ne fait un gros effort pour le Salon. On décroche ce que l'on a de mieux et on l'envoie. Se plaindre est inutile. Rien ne se passe qui puisse mettre en verve les artistes; au contraire, tout les décourage des efforts nouveaux et des vastes pensées. En revanche, jamais l'ingéniosité de la présentation n'a été plus agile. Madrassi a organisé trois salles sur le thème de la peinture en place, c'est-à-dire mise en valeur dans un salon orné aussi de beaux meubles, de sculptures et de bibelots. Au-dessus d'une console de Subes d'une robuste ferronnerie, s'étend un paon de Lemar avec la ligne longue et sculpturale de sa longue traîne de plumes. Au-dessus, la large expansion d'un grand bouquet floral de Madrassi. A un autre panneau c'est une symphonie des heures de lumière donnée par des aspects juxtaposés

du port de Caldagnès en Catalogne, suite de très remarquables études de Clémentine Ballot. A un autre point, des affiches de Maurice Busset. En en supprimant le cartel d'annonces, ce sont d'excellents paysages urbains de vieilles villes d'Auvergne. A côté des tableaux, des laques de Margat, c'est-à-dire des branches d'arbre stylisées, en relief sur le fond précieux d'un bois patiemment poli et varié d'harmonie sombre, varié avec une imprécision voulue. Aussi jeu d'esprit et de plastique, voici dans des vitrines, des poupées de Lucie Delarue-Mardrus, poupées de poète pourrait-on dire, au masque spirituel et d'attifement recherché, dont le groupement représente pour chaque groupe des tableaux de genre qui semblent des scènes de comédies inédites, tentants appels à nos curiosités de lecteur ou d'amateur de théâtre.

Balande a donné une grande toile, la *Moisson*. Au contraire de l'ordinaire des salons où les sujets s'ébattent floches, dans des cadres trop vastes, Balande eût pu donner plus d'extension de format à cette vigoureuse synthèse du travail rustique, sous un vaste ensoleillement. Sa figure centrale de travailleur qui s'arrête un instant pour boire à sa gourde est d'une belle vérité. Autour de cette belle page, Balande expose des notations de Mantes, colorées, nourries et populeuses qui sont du meilleur Balande, c'est-à-dire d'un excellent analyste de visions touffues. La grande peinture est, aussi, bien représentée par Jaulmes avec une agréable symphonie de loisirs d'été par une après-midi provençale autour de beaux cavaliers prêts à franchir l'espace, et une autre toile décorative, des nymphes à qui il suffit de paraître pour charmer par l'élégance de leurs lignes. Elles occupent dignement leurs loisirs à tresser de beaux bouquets. Très mal placé et comme fuyant les regards dans un pourtour sans clarté, un grand tableau de Marie-Jeanne Carpentier représente le miracle de sainte Elisabeth de Hongrie. La figure majestueuse, blonde et comme argentée de la sainte s'accompagne de figurations robustes de spectateurs, loqueteux, et fort bien modelés. Il n'est pas mauvais que dans un Salon bondé de petits sujets, fleurs, natures-mortes, petits portraits souriants, quelqu'un vous fasse souvenir qu'il existe des musées et

qu'on peut encore, avec du tact et du désintéressement, tenter les grands thèmes et chercher à animer et diversifier une foule. Pour l'avoir fait, Mme Carpentier a été mise en pénitence. La séduisante vigueur de composition, la force de dessin, l'intelligence de la vie et du mouvement qui caractérisent Yves Brayer, s'affirment dans ce vaste tableau aux claires figures qu'il appelle les *Cigarières*. Autour des visions harmonieuses de Venise et tout près, Lucien Simon a voulu placer un grand portrait d'Yves Brayer d'une saisissante vérité. On trouve encore le grand art, mais en petit format et dans la formule du simple dessin, dans les *Noces de Pirithoüs* de Chadel. Chadel est un grand évocateur qui parsème des livres de choix des plus belles évocations épiques. Il a su comprendre et faire vivre par l'image toute la grandiose beauté du Kaïn de Leconte de Lisle.

Parmi les modernistes, et ici ils sont ultra-modernes et progressistement modernes, aigus jusqu'à l'extrême, Van Dongen avec un de ses meilleurs portraits, une jeune femme en blanc, aux pieds de laquelle il dépose en hommage trois grands lys. On y trouve toutes ses qualités de peintre, sans inutile déploiement de fantaisie. Jean-Gabriel Domergue développe en souple mouvement le svelte corps coloré de Joséphine Baker. Il a une autre étude de négresse longue et bien faite, vêtue d'une simple ombrelle, très élégante. Louis Picard a tout un panneau de ces jolies figures mystiques à demi, souriantes à demi, aux yeux couleur de mer calme, aux bandeaux préraphaélites qu'il crée depuis longtemps avec fraîcheur. François Guiguet est un de nos meilleurs peintres de portraits. Il n'est point d'art d'une probité supérieure et plus loin de toute emphase inutile. Henry Déziré nous montre l'esquisse puissante et mouvementée d'une grande toile, la *Curée* qu'il maroufla, il y a deux ans à l'exposition des Décorateurs, et de très beaux tableaux de fleurs. Angèle Delasalle a une série assez nombreuse de portraits d'hommes, tous très fortement modelés dans un parti pris de vigueur et d'extrême sobriété. De même Goulinat montre un très satisfaisant portrait d'homme parmi de belles visions matinales de Venise. Roger Casse peint avec une

extrême finesse les jeux irisés de la lumière de la Haute-Provence, sur des maisons à Digne, et pour être contenu son art n'en est pas moins lumineux. Il montre aussi un portrait de jeune femme d'une impression aimable et profonde. Sypiorski peint une jeune femme avec une grande vérité de mouvement et un grand agrément dans sa sobre harmonie de couleurs sombres. Deluermoz a de belles études de chevaux, Reboussin de petits fauves des forêts suburbaines, Deletang un vigoureux bouvier espagnol. C'est le peintre le plus agile et le plus informé du pays basque. Charlot nous mène à son habitude en Morvan, avec des pastours aux figures naïves et simplifiées. Il donne aussi un portrait de Georges Lecomte, peint avec un grand souci de vérité. Véra, du plus beau style décoratif, épanouit un large bouquet de belles baigneuses. Cadel note un défilé d'Espagnols avec leurs compagnes, entourant un mulet chargé de leurs bagages et le figure pittoresquement dans sa manière familière et colorée. Jeanne Ponge a un remarquable portrait de jeune fille. C'est aussi un peintre assidu de Paris et de la beauté de ses quais et de la parure mobile du fleuve en un beau jour d'été. Son pont Suffren est fort intéressant. De Mme Tournès d'Escola, à l'art savamment subtil, des natures-mortes. Un bon paysage de l'Orne noté avec une vigoureuse sobriété par Tastemain; de bonnes marines de Vauthrin; des visions blanches, les Cyclades, d'une grande beauté lumineuse, de Paul Bret. Dauchez cherche en Bretagne des aspects que n'a pas popularisés l'imagerie. Ses paysages de vastes plaines vertes vallonnées de grands arbres en files régulières, captivent par leur sincérité d'émotion. De Lassence montre de remarquables qualités dans des paysages très étudiés de Locronan. Duplain est un bon peintre de Collioure. Woog a peint son propre portrait avec beaucoup de verve et de précision. Madrassi entoure un nu de belle allure d'un décor un peu vaste. D'Edelmann une remarquable étude de modèle dans un atelier de peintre. Deux bons paysages de Chapin, artiste robustement doué; des dessins de Meili; des paysages d'accent rêveur de Norsélius; une fine silhouette féminine de Kate Munzer; de beaux dessins de Waldraff, excellent paysagiste.

Une rétrospective, celle de Jean Béraud qui fit, il y a longtemps, figure de petit-maître lorsque, d'une conception du sujet analogue à celle de Forain à ses débuts, il donnait des pochades sur les passants de Paris. Puis il fignola la pochade et glissa au tableau anecdotique où il se montrait souvent spirituel. A un certain moment il haussa le ton. Il donna une notation de réunion publique dont il ne réussit à saisir ni l'aspect de foules, ni le cendreux éclairage. En revanche, son préau de fous obtint un franc succès dû à une observation juste de ses personnages, tous en proie à l'idée fixe mais dont aucun ne gesticule. Il peignit un peu ambitieusement un Christ, mais réussit beaucoup mieux à nombre de portraits de Parisiens de son milieu, un peu lisses de facture, mais d'une exacte et aimable observation. Nombre de ses portraits et tableautins offrent un intérêt documentaire.

§

La sculpture n'est ni très bien, ni abondamment représentée ni à l'un ni à l'autre Salon.

Aux Artistes français, un beau buste de femme de Jean Boucher, un buste de Bouchard, un Sabatté de Bacqué, M. Hild de Denys Puech, une jolie étude de fillette de Michelet, une autre très vivante de Sudre, un beau buste du peintre Guillonnet par Alix Marquet, des saintes de bon modelé de Giot et un saint François d'Assise, en tout l'élan de sa jeune ferveur, sculpture sur bois du faire le plus ample de Joffre. Notons encore Chauvenet pour une agréable statue de jeune femme, Maillard pour un Galliéni destiné aux niches des Tuileries et un bon buste d'abbé, des bustes fort intéressants de Pourquet, la grande Minerve de Terroir, puis Jonchères, Bertola, Guérard, Le Louet.

A la Société Nationale, une ample réunion de sculptures de Monard, animalier remarquable qui nous montre aussi une série d'excellents bustes. Cette exposition quasi complète de la longue production de Monard, que complètent à la peinture quelques bonnes toiles récentes, est une des parties intéressantes de ce Salon. Quilivic a deux bonnes statues de Bretonnes, Popineau un buste très curieux du sculpteur Baf-

fier et Berthoud les plus intéressantes physionomies de Parisiennes, d'un art robuste et raffiné.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Henri Pourrat : *La Cité perdue,* Editions Spes. — Paul Flamant : *A l'ombre du nuage d'Ismérie,* Eug. Figuière.

La Cité perdue, c'est la Gergovie de César, à la recherche de laquelle M. Henri Pourrat nous entraîne, à travers l'Auvergne. L'exploration débute par une promenade dans l'antique Limagne, où l'on s'arrête dans des villages très caractérisés, comme Orsonnette, ensemble de « placettes et de ruelles, de courettes et de masures ». Nonette, dont la butte se couche « en lion de Belfort, au-dessus des saules de la rivière ». Puis on poursuit vers Brioude, avec sa jolie église romane et le pic de Montcelet. C'est ensuite le départ de Clermont, à la recherche de la véritable Gergovie. Se trouvait-elle sur le puy de Merdogne, où l'on a placé le monument officiel? Les archéologues ont longuement discuté sur la question et formulé les objections les plus fortes. Les dernières recherches la situeraient, au contraire, tout près et au-dessus de Clermont, et auraient permis de relever le tracé de trois enceintes, de quarante kilomètres de murailles, avec portes, corps de garde et même habitations gauloises intactes. Il arrive cependant devant le village, dit de Gergovie. Mais, bien que le nom soit inscrit sur les cartes, on se demande toujours s'il s'agit de ce lieu célèbre, de nombreuses traditions ayant identifié, jusque vers 1830, Gergovia avec Clermont.

M. Henri Pourrat retrace l'histoire même du lieu et le siège de la place par César.

Après avoir raconté la bataille et exposé les différentes hypothèses émises sur l'identification du lieu (Merdogne ou le plateau des Côtes), l'auteur espère que les fouilles de demain seront plus concluantes que celles qui ont été effectuées jusqu'ici. Les dernières en date, accomplies au cours de 1934, n'ont, en effet, donné que peu de résultats. Et, en attendant que nous puissions définitivement conclure, Clermont sur son mamelon bas, demeure perplexe, entre les deux oppidums.

Il n'en reste pas moins que le livre de M. Pourrat est

agréable à suivre et nous fait découvrir une Auvergne que nous ignorions jusqu'ici. Nous l'avons rangé en bonne place, dans notre bibliothèque, avec tout ce qui touche l'histoire si attachante de la période de nos origines, et nous espérons qu'il y sera donné suite, dût-on déplacer le monument officiel.

§

Dans une intéressante plaquette, dont le titre : **A l'ombre du nuage d'Ismérie,** rappelle une touchante légende, M. Paul Flamant nous raconte un petit coin de Picardie dont Notre-Dame de Liesse forme le centre légendaire. L'ouvrage débute par une description du paysage où se trouve le sanctuaire de Liesse, sur les lisières de la forêt de Samoussy, non loin de la montagne de Laon dont le massacre, au cours de la dernière guerre, est malheureusement trop connu. A Liesse subsiste encore la fontaine de la Santa Casa, où les pèlerins, toujours nombreux, continuent à venir puiser une eau miraculeuse.

La renommée de cette fontaine tient à la légende des trois chevaliers d'Eppes, échappés des mains des Musulmans en compagnie de la princesse maure Ismérie et qui, transportés sur une nuée, à leur retour de Terre Sainte, se réveillèrent, en l'an 1134, sur les bords de la source miraculeuse.

On retrouve cette légende écrite en latin, dans le chœur de Notre-Dame de Liesse, et M. Flament la raconte longuement. Non loin de Liesse ont subsisté la basilique romane de Bari, dédiée à saint Nicolas; vers la forêt de Coucy, près de La Fère, l'abbaye de Saint-Nicolas-aux-Bois, et à Ribemont, l'abbaye de Saint-Nicolas-des-Prés.

D'après la légende, les trois chevaliers reposeraient sous une dalle de l'abbaye Saint-Vincent de Laon; quant au corps de la princesse Ismérie, il fut enterré dans l'église de Liesse.

On lira d'un trait cet opuscule où l'on trouve intimement liées la réalité et la légende, en même temps que d'excellentes pages sur la Picardie, que l'auteur a illustrées lui-même d'intéressants croquis.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un inédit de Tristan Corbière. — Tristan Corbière avait douze ans lorsqu'il entra au lycée de Saint-Brieuc. Peu d'enfants ont souffert autant que lui du régime de l'internat. Il avait la nostalgie de la maison paternelle. La nourriture était pour lui insuffisante et répugnante. Il voyait ses condisciples tels que des brutes et, comme les études littéraires l'intéressaient et devaient bientôt le passionner, il s'étonnait avec mélancolie de ne pas rencontrer chez ses professeurs un mouvement de sympathie approbatif. Il s'irritait des sévérités, se plaignant de tout et de tous.

Très gentil enfant, il n'a pas encore cette ironie douloureuse que lui inspireront, dix ans plus tard, sa tournure étrange, sa figure jaune et sa maigreur, mais déjà sa faiblesse physique l'inquiète. Il devine l'obstacle à la réalisation de ses rêves de marin.

Toujours attentif à la lecture des romans de Corbière l'ancien qu'il admire à l'égal d'un demi-dieu égaré dans un monde d'abrutis, le petit Edouard se tourne vers les lettres, qui ne sont pas indignes d'un esprit aventureux puisque son père, son étonnant père, les a cultivées. Il n'oublie pas qu'il a le don inné du dessin, et le futur auteur des *Gens de mer* écrit ses premiers vers sur ses cahiers de classe en les illustrant copieusement.

Il soigne ses narrations en utilisant ses connaissances maritimes. Avec quelle joie il raconte à ses parents ses hardiesses littéraires :

> Je savais bien, écrit-il, que cette histoire de foc n'était pas possible, mais je savais aussi à qui j'avais à faire. Les amateurs appelés à être mes juges n'avaient vu de tempêtes que dans les livres grecs ou latins, de sorte qu'ils ont trouvé ça tout naturel. J'avais fait aussi périr ces trois matelots enveloppés dans une voile pour insinuer cette phrase ronflante : « Et la voile immense va retomber au loin sur les flots agités comme pour servir de linceul à de si vastes funérailles.

Celui qui devait écrire un jour pour nous mystifier :

> L'Art ne me connaît pas, je ne connais pas l'Art,

connaît, à quatorze ans, les ressources du romantisme.

Son professeur d'histoire l'avait sans doute pris en grippe, car il est parfois cité rageusement dans la correspondance du collégien. Le maître devint même un sujet de poème et c'est ce poème encore inédit que nous donnons ici.

Les vers sont précédés d'un titre explicatif, méthode que Tristan a renouvelée dans *Les Amours jaunes*. La ponctuation est souvent absente, autre habitude dont Tristan ne se corrigera jamais.

L'écriture est très lisible, épaisse par endroits, arrondie un peu comme un dessin. Elle révèle l'influence du soleil et de la lune, le génie et la poésie:

Ode au chapeau (système gibus) de M. Lamare, professeur d'histoire au lycée impérial de Saint-Brieuc (Musée et Bibliothèque) archiviste et antiquaire de la Ville, agrégé de la faculté des .....officiers d'académie inventeurs de la chaîne de montre en or à l'usage des gens qui n'ont pas de montre et qui n'ont que les moyens de se procurer des chaînes en cuivre.

INVOCATION

Venez, Muses, venez neuf sœurs
    accorder ma cythare.
Je chante le taf à Lamare
le plus cruel de tous mes professeurs
Et puissent mes vers si faibles par eux-même (1)
être grandis par le noble sujet
Que j'embrasse en chantant ce couvre-chef suprême
    Ce respectable objet.

AU CHAPEAU

Noble débris (j'allais dire sans tache)
de la gloire de nos ayeux
toi qui jadis bravas la francisque et la hache
du sarrazin audacieux
Qui suivant de Clovis la vagabonde course
vis le Rhône effrayé remonter vers sa source
Au bruit de ses exploits
Viens et que ma lyre
Oubliant la satyre
Chante la splendeur d'autrefois

(1) Je respecte l'orthographe. — R. M.

Oui ton nom est inscrit au temple de mémoire
ô féodal gibus
Oui ton nom est inscrit à l'autel de la gloire
parmi ceux des Romains en US.

Sur la petite feuille jaunie, M. Le Vacher, beau-frère du poète, a ajouté : *Saint-Brieuc, 1860.*

Tristan avait quatorze ans. Il était en troisième. A Pâques de cette même année, il quittait le lycée de Saint-Brieuc et se rendait à Nantes chez son oncle, le docteur Chenantais qui, pour lui épargner les duretés de l'internat, lui donnait l'hospitalité. Tristan suivrait, comme externe libre, les cours du lycée de Nantes. Aussi, écrit-il joyeusement, le 3 avril, à sa sœur Lucie:

C'est demain la dernière classe d'histoire et si le professeur veut me flanquer un pensum, il se fichera dedans car peut-être que je ne le reverrai plus à moins qu'il ne me poursuive à Nantes, mais là je n'aurai plus peur de lui...

Son internat à Saint-Brieuc, autant dire son supplice, allait finir.

RENÉ MARTINEAU.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

A propos du centenaire de Fantin-Latour. — Exposition, fêtes florales et festivales prochaines, à Grenoble. — « L'oiseau voyageur ». — Lettres inédites de Scholderer à Fantin sur Courbet à Francfort. — La fondation de l'atelier Courbet. — L'élève Fantin au Salon des Refusés. — Personnages. — Fleurs. — Souvenirs sur Baudelaire. — De la réalité au rêve.

Le centenaire de la naissance de **Fantin-Latour,** cette année même, n'émeut pas nos contemporains, si l'on s'en rapporte aux journaux qui observent jusqu'ici, à l'égard de l'artiste, un étrange silence. Cependant, une intention sympathique vient de se manifester à Grenoble, sa ville natale, où l'on projette une exposition de ses œuvres les plus représentatives dans le musée, en même temps que la bibliothèque voisine présentera de nombreux et intéressants souvenirs rappelant la naissance et la vie de Fantin. Enfin, Grenoble se propose d'inaugurer son buste, avec accompagnement de festivités florales et musicales.

Ce déploiement de fêtes tapageuses n'eût guère convenu à Fantin le solitaire, qui ne prétendit jamais à rien d'officiel,

étant naturellement un homme simple, peu soucieux des honneurs. Le seul orgueil de ce modeste était de plaire à ses amis : un Whistler, un Manet, un Duranty, un Baudelaire.

Ignace-Henri-Jean-Théodore Fantin-Latour fut d'abord l'élève de son père, pastelliste, peintre de portraits, qui signait Fantin-Latour. Quant à lui, il se contentera toujours de signer ses œuvres uniment Fantin. Le portraitiste transporte ses pénates à Paris, où son fils suivra irrégulièrement les cours de Lecoq, de Boisbaudran, qui le surnomme amicalement «l'oiseau voyageur». Admis, en 1854, à l'Ecole des Beaux-Arts, il ne s'y attarde point. C'est le Louvre qu'il fréquente assidûment parce qu'il renferme d'inépuisables trésors, qu'il copie. Mais il faut autre chose que des copies, au Salon.

Fantin a un excellent ami, de deux ans son aîné, peintre également, Otto Scholderer. Celui-ci se trouve à Francfort, en 1858, au moment où Courbet, invité par l'association artistique de Francfort, expose trois grandes toiles. Il écrit à Fantin (1) :

> Vous savez que Courbet est chez nous et qu'il a son atelier justement au-dessous du mien; quelle chance! Tout à l'heure il m'a fait une visite et je lui ai montré vos tableaux. Il les a trouvés fort beaux et les a bien regardés. Il dit que ce n'est pas de la peinture pour les bourgeois. Il les a trouvés extrêmement forts de lumière; il aurait bien voulu voir quelque chose de plus achevé de vous, surtout le portrait d'Alphonse lui a fait plaisir.

Courbet ne fut jamais prodigue de compliments pour ses contemporains, mais on ne rapporta jamais de lui un mot d'envie. Les peintures de son jeune confrère lui plurent, car il distinguait une personnalité. Il s'agissait du portrait des sœurs de Fantin et du portrait d'Alphonse Legros, envoyés à Francfort, non pour une exposition, mais dans le but d'obliger Scholderer, qui demandait des cadres pour ses propres tableaux. Or, les cadres neufs étaient passibles de la douane, et sous le couvert d'envoi de tableaux, il en était

(1) Grâce aux soins pieux de MM. Tempelaere, qui ont conservé vivace le souvenir de Fantin, les photographies de son œuvre, des tableaux, toutes ses lithographies, en divers états, et surtout une volumineuse correspondance, nous pouvons nous permettre de publier aujourd'hui d'intéressants documents sur une grande époque.

autrement. Voici d'autres détails sur le peintre d'Ornans, qui demeura six mois à Francfort.

Chaque jour, — écrit Scholderer — j'aime plus sa peinture. Il a commencé, dans le peu de temps qu'il est ici, six tableaux, dont deux sont finis maintenant; il vient d'achever un portrait d'une dame, qui est ravissant... je dis seulement que c'est la plus jolie chose que j'ai vue de toutes les peintures modernes. C'est un peu entre le Corrège et Ribera; c'est doux comme Courbet même, c'est fait largement d'un seul ton, un peu plus fort que la nature, les ombres sont profondes. Le portrait m'a fait un effet que je ne saurais expliquer... c'est fait avec une délicatesse inouïe. On ne voit pas un trait de pinceau, ce n'est rien que de la couleur, et comme c'est modelé et dessiné! Enfin, c'est un chef-d'œuvre.

Il ne travaille pas beaucoup, seulement la moitié de la journée, mais avec une sûreté incroyable. Je crois que c'est un talent bien plus beau et plus fort que Corot. L'autre tableau, c'est un sujet que vous avez vu de lui; ce sont deux chiens du tableau de chasse qui était à l'exposition. Ils sont placés un peu autrement que sur le premier [tableau] et se disputent pour un lièvre qui est par terre, à quelques pas d'eux. Le paysage est magnifique. Il l'a fait tout à fait de mémoire. Il est... différent de l'autre; c'est à la sortie d'un bois, à travers les arbres. On voit le soleil couchant. La couleur y est aussi extrêmement profonde. Les chiens sont plus forts que les autres, le lièvre est magnifique. Il l'a fait d'après nature. Il s'en est acheté un.

Ce sont là des notes bien intéressantes : ce portrait de femme que nous connaissons, et le paysage, « fait de mémoire », avec une réplique des deux chiens de *la Curée, chasse au chevreuil dans les forêts du grand Jura,* exposé à Francfort, depuis au Musée de Boston. Les *Chiens se disputant un lièvre mort,* peints devant Scholderer, ont émigré aussi en Amérique. (Ancienne collection de Mme Havemeyer, de New-York.) Poursuivons!

Puis il a fait un autre tableau du chevreuil accroché à l'arbre, dans un bois magnifique, un petit ruisseau dans lequel le paysage se reflète. C'est commencé, mais c'est superbe. Puis... encore un paysage plus petit que les autres et finalement il fait encore un tableau de *la Biche forcée à la neige,* avec quelques changements de l'autre tableau (2).

(2) Du Salon de 1857, exposé alors à Francfort.

Chaque jour, Scholderer est dans l'atelier de Courbet où il se plaît, s'émerveille positivement. Il dépeint l'homme :

Nature agréable et douce. Quand il travaille, il y est tout à fait et il ne vous parle pas, mais cela lui est égal si quelqu'un regarde comme il travaille ou non... Il ne parle pas beaucoup, il chante... et joue quelquefois la grande trompe dont il a attrapé (*sic*) un exemplaire ici chez un marchand de briques à braques (*sic*).

Suivent d'autres remarques sur le Réaliste qui peignait parfois d'après des photographies.

Il a fait différents tableaux. Une petite Vénus, femme nue couchée sur une espèce de lit, avec une vue, par une fenêtre, sur un paysage; il l'a fait d'après une photographie... c'est superbe. Un monsieur l'a achetée. On n'y voit pas un trait de pinceau, tout est couleur, sans qu'on sache comment c'est fait. Puis, il a fait un portrait de femme, une tête seulement. Quand cela a été frais, c'était la plus belle chose que j'ai vue, mais il l'avait fait sur un fond noir qui n'était pas encore assez sec. Quand sa peinture avait séché une journée seulement, il y a passé [dessus] du sicatif (*sic*) et de l'huile et [il] y a travaillé encore une fois de mémoire. Tout cela allait encore, quand je l'ai vu frais, mais hier, j'ai [re]vu la tête à l'exposition [à la Lederhalle de Francfort], j'ai été frappé; c'est devenu entièrement noir. On ne peut pas dire gris, c'est noir, et il y a des taches dans toute la nature... Il m'a dit que ce n'était pas tout à fait pur comme couleur, mais c'est, pour l'expression, la meilleure chose qu'il avait faite. Il m'a dit : « On voit dans ma chose que c'est une tête qui fait penser », et que c'était son but de montrer à chaque tête ce qu'il faisait. C'était un ton plus profond que la nature, mais il avait une lumière étonnante.

Courbet a exécuté ou commencé à Francfort plusieurs grands tableaux : *La Mort du cerf, l'Hallali du chevreuil, la Dame de Francfort,* que nous venons de revoir dans la splendide exposition Courbet, au Kunsthaus de Zurich qui attira plus de cinquante mille visiteurs. Il peignit encore le *Cerf forcé,* du Musée de Marseille, et l'étude du *Combat de cerfs.* Courbet avait assisté à ces combats à Wiesbaden et à Homburg, près de Francfort-sur-Mein, dans le parc du prince de Hesse.

En 1859, Fantin se risque, pour la première fois, à comparaître devant le jury du Salon, qui lui refuse ses peintures. A quel saint se vouer? Il retourne au Louvre.

Enfin, il apprend, par des camarades, que Courbet aurait l'intention de fonder un atelier de peinture moderne pour battre en brèche l'Ecole des Beaux-Arts. Il est acquis au projet du maître d'Ornans, si sympathique à ses toiles, confiées naguère à Scholderer.

Monsieur. Rendez-vous est pris pour demain jeudi, à 8 h. 1/2 du soir, brasserie Andler, rue Hautefeuille, pour décider la formation de l'atelier Courbet, 27 septembre [1861].

C'est Castagnary qui s'est chargé de cette communication. Il écrit bientôt à Fantin pour l'avertir que l'atelier est trouvé, rue Notre-Dame-des-Champs, n° 83, que la cotisation est fixée à vingt francs, « sauf à réduire », de plus que chaque élève doit apporter son chevalet, son tabouret. Etc...

Castagnary nous a conservé la liste des quarante-deux élèves inscrits dès la première réunion chez Courbet, et parmi lesquels les noms de Fantin et de Lansyer, massier de l'atelier, sont seuls à retenir. On sait qu'un des premiers modèles qui prirent la pose fut un bœuf roux, marqué de blanc, auquel succédèrent d'autres modèles, un poney écossais, dont maître Courbet lui-même fit une étude qu'il exposa en 1867.

Fantin s'est déniaisé, si j'ose dire, dans ce contact avec l'auteur de *l'Enterrement*, des *Casseurs de pierres*, des *Baigneuses*. Il aura plus d'audace désormais, se révélera peu à peu à lui-même, travaillant sans répit pour acquérir un métier solide et satisfaire son rêve.

Au Salon de 1863, il entre dans la brillante phalange des Réprouvés, qui firent grand bruit. L'Empereur intervint. Les refusés obtinrent un emplacement au Palais de l'Industrie, une annexe en somme du Salon officiel où ils purent mettre leurs œuvres sous les yeux du public. C'était « une batterie des hommes sans peur » qui comptait Courbet en tête, Whistler, Manet, Legros, Bracquemond, Lançon, Chintreuil, Amand Gautier, Lansyer, Jonckind...

Le poète Fernand Desnoyers, dans une brochure célèbre devenue rare, *La Peinture en 1863 — Salon des Refusés*, consacra à ces parias des pages spirituelles — un plaidoyer — aux dépens des Reçus :

La quantité de mauvaises et de primitives peintures est immense, écrit-il, mais n'atteint pas au chiffre des médiocres, des prétentieux, des affreux tableaux qui surabondent à l'Exposition des Reçus. — En outre, on ne saurait trop le répéter, les tentatives souvent réussies, les individualités nouvelles ne se rencontrent guère qu'au Salon des Refusés. Les tableaux que j'ai déjà cités de MM. Whistler, Colin..., Gautier, Chintreuil, Fantin, etc... défient, bravent et narguent le jury.

Certes, il pouvait en coûter, à l'avenir, pour ces convaincus, témoin les couards nombreux qui refusèrent d'exposer au Salon des Réprouvés.

Fantin exposait son propre portrait.

Son système pictural, dit Desnoyers, ne se développe pas d'une façon si absolue que celui de M. Manet; mais son portrait, par exemple, est sans défaut et vaut seul un long tableau. Je n'en dis pas autant de son ébauche, intitulée *Féerie*.

Sa palette se fera, deviendra personnelle et s'imposera, harmonieuse, avec des colorations sourdes.

Dans une autre brochure, éclose également en 1863, intitulée *Le Jury et les Exposants — Salon des Refusés*, par Louis Etienne [le peintre P. Félix Dupuis], nous recueillons cette opinion :

Nous rencontrons dans M. Fantin-Latour un pinceau rare, qui annonce un talent, peut-être, bien éminent pour l'avenir : son portrait est d'une pâte puissante, en même temps que d'un effet doux et fin par la recherche apportée dans l'harmonie qui l'enveloppe. Un tableau du même artiste intitulé *Féerie*, rappelle la palette des plus brillants coloristes; mais il est si lâché de forme que le spectateur ne conserve pas longtemps l'attention que mériterait cette peinture pleine de promesses et de qualités déjà acquises.

Un point est certain. Fantin sait dessiner et peindre, c'est l'avis de Castagnary; et un autre point est sûr, Fantin est réaliste... Jean Rousseau, rédacteur au *Figaro* de ce temps-là, futur directeur des Beaux-Arts en Belgique, lui décoche ce trait :

M. Fantin-Latour, autre réaliste, du moins à ce qu'on prétend, — réaliste en quoi? Rien de particulier dans le dessin ni dans la couleur. Le ton, un peu aigre dans la demi-teinte, un peu inconsistant partout, ne connaît pas la mate solidité de la peinture de Courbet. Le modelé a plus d'esprit que de vérité... De la facilité, de la sou-

plesse, du brio, voilà surtout les qualités qui recommandent à notre attention l'*Hommage à Delacroix...;* mais elles ne font pas que sa peinture soit plus réaliste qu'une autre.

Oh! le gros malin qui veut jouer avec des mots, parce que Champfleury, Whistler, Baudelaire et consorts sont réunis pour honorer la mémoire de Delacroix. Fantin se rebiffe, se déclare franchement réaliste au même titre que Whistler, Manet, Legros, Bracquemond, Ribot.

Comme peintres, nous procédons du mouvement imprimé par M. Courbet, et nous ne croyons nullement, en le reconnaissant, détruire notre originalité personnelle. Un maître puissant nous a montré le chemin. Avouons-le pour son honneur et pour le nôtre, nous éprouvons quelque plaisir à voir nos œuvres accueillies avec dédain, plaisanteries ou injures; cela nous confirme suffisamment que la voie où l'on atteint l'accent est celle où l'on doit atteindre forcément le talent. Nous nous embarrassons peu qu'on cherche à nous rendre la vie dure et nous ne nous inquiétons pas d'être obligés d'attendre...

Schumann, Wagner, Berlioz, sont les dieux de Fantin. Il leur tresse des couronnes, s'inspirant d'eux dans ses peintures et dans maintes lithographies. Ses tableaux de fleurs ont fait sa renommée, car il a un sentiment exquis des choses. Rappelez-vous ce *Bouquet de roses,* en lithographie, exposé récemment à la Bibliothèque Nationale. L'intimité, le calme de ses compositions, l'agencement, la science de l'exécution dans ses portraits, vous gagne et vous pénètre.

Le pauvre Scholderer est bien oublié aujourd'hui. Fantin a peint son portrait dans l'*Atelier aux Batignoles* du Salon de 1870; c'est le personnage qui est debout, de face, derrière Manet.

En 1904, un jour de juin, — le mois des fleurs, — Fantin reçut un journaliste en quête de souvenirs, Jérôme Tharaud. La bonhomie du vieil artiste plut singulièrement à l'écrivain. Il vivait heureux dans la solitude de son atelier ou dans sa maison des champs, à Buré, dans l'Orne. Ses vrais contemporains, tous disparus. Il ne connaissait plus personne.

Je n'ai pas connu Delacroix — dit Fantin — c'est un regret. Au Salon de 1859, il fut renié par les romantiques qui ne lui pardon-

naient pas d'avoir abandonné le romantisme pour se trouver lui-même. Peu de vies me paraissent aussi belles. Jamais il ne s'émut de l'opinion. Ni les dénigrements, ni les louanges ne le détournèrent de la voie... Ah, j'en ai connu, des peintres!... Courbet revenait d'Allemagne. Il ne parlait que bois, lacs, montagnes, cerfs et biches... Et Manet!... c'était un être exquis, un enfant. Baudelaire l'aimait. Il nous regardait, Manet et moi, avec amitié, mais d'un air supérieur et indulgent. Je fis son portrait : Baudelaire était déjà célèbre et je l'admirais, de confiance, sans l'avoir lu. Il m'intimidait : je ne pouvais pas lui dire, n'est-ce pas, qu'il tournait bien le vers?... Heureusement qu'il parlait, lui. Je me souviens qu'il me demanda, un jour, si j'avais lu les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Je les avais lus, comme tout le monde, en feuilleton. — « C'est la plus belle œuvre du siècle », dit Baudelaire.

A l'exemple de Courbet, son maître, Fantin ne fut pas attiré par l'Italie. Comme Courbet, il a commencé par copier les maîtres, puis la vie, et enfin ses songes. « Je suis arrivé lentement, déclarait-il à Jérôme Tharaud, de la réalité au rêve. Ce voyage a presque duré ma vie. » (Supplément au *Journal des Débats*, 12 juin 1904.) Deux mois plus tard, le 25 août 1904, soudain le rêve s'est évanoui, dans la maison familiale de Mme Fantin, à Buré. La noble Mme Fantin conserva jusqu'à ses derniers jours le culte de son mari : exposition rétrospective à l'Ecole des Beaux-Arts en 1906; édition d'un album des lithographies. Enfin, elle a établi et rédigé le Catalogue complet de l'œuvre de Fantin-Latour.

CHARLES LÉGER.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Herman Frenay-Cid : *La Flamme Noire*, Renaissance du Livre. — Maurice Tumerelle : *Vacances anglaises*, Editions Labor. — Camille Melloy : *Voyages sans Baedeker*, Les Editions de Belgique. — H. J. Proumen : *Fables sur tout et sur rien*, Vanderlinden. — Mémento.

Herman Frenay-Cid, écrivain liégeois, s'était fait connaître il y a quinze ans par un fort bon recueil de vers, *Cartes postales pour novembre*, dans lequel il y avait de la désinvolture, du coloris, de la fantaisie, et une certaine préciosité de vocabulaire et de syntaxe qui n'était point sans saveur. Puis on l'avait retrouvé dans le journalisme, qu'il n'a du reste pas quitté, et ses chroniques pittoresques de l'*Eventail* sont fort goûtées du public élégant de ce journal. Il nous

arrive aujourd'hui porteur d'un roman, **La Flamme Noire,** qui ne passera pas inaperçu parce qu'il pose avec subtilité un problème psychologique, mais qui soulèvera, je le crains, pas mal de critiques, justifiées par le style de l'œuvre et certaines faiblesses d'exécution.

Pierre Habrans, le héros de la *Flamme Noire,* n'est pas un intellectuel, mais c'est un cérébral, un inassouvi doublé d'un instable. Il a de l'amour une conception à la fois totalitaire, quintessenciée et désabusée qui marque une date : celle de l'immédiat avant-guerre, période où s'était introduite, dans les rapports des sexes, une espèce de préciosité morbide et calfeutrée dont les romans de M. Abel Hermant restent le curieux témoignage. Habrans est las de ce divorce entre la sensibilité et la pensée. Il aspire à un amour très simple. Et il gâchera sa destinée sentimentale parce qu'il se dépitera, puis s'irritera de ne pas atteindre à cette simplicité.

Affublé d'une maîtresse infirmière dont il n'a cure, il fait la connaissance, dans un château-ferme du Nord ou de la Normandie, d'une jeune femme à la fois rustique et fine, Mme Silères. Mme Silères est mariée. Elle est honnête (corporellement tout au moins). Habrans s'éprend d'elle, d'une passion rageuse, toute en sautes d'humeur, qui le fait tour à tour vouloir et ne vouloir plus. Mme Silères résiste; mais elle aussi aime en secret le jeune soldat. Et s'il ne la blessait pas chaque fois qu'il la rencontre, si l'orgueil de ces deux êtres ne s'affrontait sans cesse, ils seraient l'un à l'autre, tout simplement. Ce serait une de ces aventures de guerre, tendres, sensuelles, excusables, comme il y en eut tant, et dont se consolèrent tant de maris aveugles ou trop intelligents pour songer à réagir, dans la subversion générale de l'époque.

Mais Habrans n'estime pas qu'en la matière la ligne droite soit un chemin digne d'être emprunté. Il devient l'amant de la sœur de Mme Silères, Thérèse; il bouscule même une vachère, Rosine, femme d'un rustre de l'endroit : dérivatifs. Et s'il est gauche et gaffeur, c'est avec l'aimée seulement. Le rappel au front vient interrompre cette réédition d'un manège à la Marivaux. Habrans monte en selle, le cœur rompu, et se fait tuer à quelques lieues plus loin, dans une explosion survenue à l'une des pièces de la batterie où il

sert. Ce petit thème amer et qui laisse aux lèvres un goût acidulé, celui de toutes les histoires d'amour où la conclusion charnelle nous est refusée, ne manque pas d'intérêt ni de vivacité. Mais la personnalité physique, la vie animale des personnages est médiocrement traduite. Le détail qui matérialise une silhouette, l'intonation qui en fait un être réel, sont souvent absents. Défaut plus saillant encore : les dialogues, les luttes où s'affrontent les deux protagonistes sont elliptiques, quelquefois escamotés. De plus l'affabulation est tourmentée, confuse, en certains endroits même incorrecte ou bizarre.

M. Frenay-Cid parle quelque part d'une *mort panique*, signale ailleurs la *difficultuosité* d'une entreprise, décrit un *peccant catarrhe d'ironie* et la *gaucherie un peu ourse d'un sombre castel*. Thérèse, la sœur de Mme Silères, fleuretant sur un char à bancs avec des militaires, arrache au héros cette réflexion : *La colombe batifole avant d'agonir.*

J'en passe, et non des moindres. Ces erreurs m'ont affligé d'autant plus que M. Herman Frenay-Cid, poète de mérite, n'est dépourvu ni de sensibilité, ni du don de créer l'atmosphère. Son petit roman se lit sans ennui; il touche, il a des accents qui passent la rampe. Il lui manque d'être plus rondement écrit, et d'avoir osé aborder largement « les scènes à faire ».

M. Maurice Tumerelle, qui est auteur dramatique, ne méritera pas le même reproche. Non seulement il n'élude pas les scènes à faire, mais il les cherche. Et cela ne laisse pas d'être légèrement artificiel, dans une œuvre qui n'est pas du théâtre, mais bien un recueil de nouvelles qui, sous le titre **Vacances anglaises,** romance un voyage chez nos voisins insulaires. M. Tumerelle sera prisé pour sa virtuosité, pour ses qualités d'observation. Il a beaucoup vu en Angleterre et beaucoup noté; il n'a d'autre défaut que d'être un peu papillotant, témoin cette description de la foire londonienne de Caledonian Market :

L'après-midi, une foire aux ferrailles y étale ses trésors en liberté, depuis l'auto d'occasion à une guinée et le parachute usagé à trois *bob* jusqu'au dessus de cheminée Empire et à la robe de couronne-

ment à toute offre acceptable... Le soleil d'août, ruisselant sur cette pouillerie, fait étinceler des arsenaux de cuivres estampés, de mares brasillantes de verroteries, le nickel d'un *geyser* échoué parmi des roues de bicyclettes... Devant une galerie de chromos, où Kitchener hypocondriaque et chamarré fixe d'un œil impassible Nelson expirant à Trafalgar, un vieillard en makintoch tourmente à coups pressés un minuscule xylophone, qui rend une cascade de sons mort-nés évoquant une dégringolade de fagotins dans un escalier de cave.

Comme on le voit, c'est chargé, mais cela ne manque pas de brillant ni de verve. Ajoutons que l'aventure de l'auteur aux prises avec un pickpocket, — qui le roule, puis qu'il roule, et par lequel il est finalement « re-roulé », — m'a paru désopilante et digne d'être transportée à la scène...

D'un tout autre ton est le livre de Camille Melloy, **Voyages sans Baedeker.** Ce jeune ecclésiastique, dont la *Revue belge* publie fréquemment les beaux poèmes, et dont j'ai signalé ici le volume de prose consacré au souvenir d'une mère disparue et tendrement aimée, a eu l'occasion de faire des croisières et de visiter les Pays Scandinaves, l'Islande, le Spitzberg, la Méditerranée, le Proche-Orient. Il en rapporte des notations qui n'ont rien de spécialement religieux, mais qui par contre n'ont rien non plus de très profane, et quoique l'on retrouve dans ces pages la distinction d'esprit et la parfaite écriture de l'auteur, on est un peu gêné par le sentiment de cette continuelle surveillance de soi qu'un religieux ne peut manquer d'apporter parmi les spectacles et les divertissements d'un voyage dont l'itinéraire, Palestine excepté, n'a rien du tout de sacré.

Le voyage, cela implique toutes les curiosités des yeux, parmi lesquelles il en est de peu chastes; c'est une évasion, un hommage à la vie, à la gourmandise de vivre. Etat d'âme médiocrement conforme à l'esprit de l'Eglise, dont les prêtres ont pour consigne de se méfier du dionysiaque. M. Melloy, dont le dessein n'est pas apologétique et encore moins scientifique, est bien obligé de sacrifier quelque peu à cette griserie qui saisit le voyageur en face des grands paysages célèbres. Mais il y apporte tour à tour une réserve ou un lyrisme qui manquent un peu de naturel.

Et, comme bien l'on pense, s'il esquisse des silhouettes de passants, il se tient à carreau et ne fait qu'effleurer les passantes... Qu'est-ce qu'un journal de bord, sans le parfum des passagères, et qu'est-ce qu'une escale, sans la beauté des filles de la rive?

Pour terminer, voici des **Fables.** M. H. J. Proumen n'a pas craint de s'essayer à ce genre où, après La Fontaine et Franc-Nohain, il n'y avait que le vide, — un vide où Florian n'est qu'une bulle et Viennet un zéro. Ces fables ne manquent pas d'originalité. Mais ce qui leur fait défaut, c'est la poésie. Si je les signale, c'est que nous devons à M. H. J. Proumen une découverte : il s'est essayé à la fable savante, il nous a donné le premier échantillon de la fable physiologique. *L'atome de radium, L'Univers et les globules blancs,* voilà des titres que n'eût point rêvés le Bonhomme. Notons cette tentative de rajeunissement, et portons-la à l'acquit de l'auteur.

MÉMENTO. — *Un homme volant* : *Jan Olieslagers* par Willy Coppens (*Rex*). Une biographie d'un as de guerre belge très populaire, par un « as » plus illustre encore, le premier de Belgique, M. Coppens d'Houthulst. Facilement et vivement écrite, cette biographie se lit avec plaisir. — Paul Champagne : *Les yeux clos* (*Renaissance du livre*). Ce recueil de vers généralement réguliers, châtiés et distingués, manque un peu de « tempérament ». Mais l'inspiratioen en est très pure et la musique quelquefois charmante. Louis Dubrou : *Zouzou, Le cheval de bois.* C'est l'histoire d'un célibataire qui recueille un petit chien, et qui voit son existence bouleversée par la présence de ce sympathique animal. De ce que Benoît Masereau est entraîné à se dissiper parce que Zouzou bouscule son existence, conclurons-nous que l'amour des chiens nuit aux bonnes mœurs?

ED. EWBANK.

LETTRES ROMANES

Max Rouquette : *Secret de l'Erba,* Gabelle, Carcassonne. — Jean Mouzat : *L'Ort sur lou Puech,* Juglard, Tulle. — Marius Jouveau : *Felis Gras,* Ed. dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Le P. Pierre Vial : *Savié de Fourviero,* Ed. dou Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Félix Bertrand: *Félix Gras et son œuvre,* suivi de *Li Gabian, de Jules Boissière,* Ed. du Feu, Aix-en-Provence. — Karl Voretzsch : *Lyrische Auswahl aus der Felibredichtung,* Max Niemeyer, Halle (Saale) (Allemagne). — *Libret de l'Escolan auvernhat,* B. Vidal, Lezoux (P.-de-D.). — J. S. Mathieu : *Causotos,* Impr.

Brousse, Aurillac. — *Armana Marsihés*, L. Charbonnel, Marseille. — Revues : *Les Archives de Trans-en-Provence, Calendau, Lo Cobreto, Lo Gai Saber, Marsyas.* — Jean-Baptiste Chèze. — Estève Brémond. — Mémento.

M. Max Rouquette a lié ses souvenirs d'enfance aux diverses émotions que lui ont procurées les herbes des champs, herbes sages et herbes folles, si j'ose dire. Il raconte cela bellement tout au long des pages de **Secret de l'Erba,** un tirage à part au titre joli de la revue *Oc* (janvier-avril 1934). Cette petite œuvre, qui veut être sans prétentions, cache sous sa modestie de très belles choses, telles que :

...Quand una vielha sortissià de la gleisa, nos venià per la porta un perfum fresc d'ombra, d'aiga senta e d'encesier...

(...Quand une vieille sortait de l'église, il nous venait par la porte un parfum frais d'ombre, d'eau bénite et d'encens...)

I avià tanbèn... una erba espigada e barbuda coma l'ordi e qu'aimàvem plan per sa força misteriosa. Quand la metiàm long dau ponhet entre la pel e la camisa, avià leu fach d'agandir fins a l'espalla.

(Il y avait aussi... une herbe à épis et barbue comme l'orge et que nous aimions beaucoup pour sa force mystérieuse. Quand nous la mettions loin du poignet, entre la peau et la chemise, elle avait tôt fait de grimper jusqu'à l'épaule.)

Qui, parmi ceux qui eurent une enfance paysanne, ne se souvient de ces folles avoines? Faut-il leur donner un nom, vulgaire ou scientique? A quoi bon?

Tout le livre, bien trop court à mon gré, est de cette qualité.

M. Jean Mouzat a publié, sous le titre : **L'Ort sur lou Puech,** un recueil de poèmes limousins honorés, sous le titre : *Gerbes sur la Colline,* de l'églantine d'or des Ussels, lors des fêtes données en 1934 en l'honneur de Joseph Roux. M. Mouzat, qui est Tullois, dit dans la postface qu'il s'est efforcé d'écrire ses vers dans la langue limousine littéraire — celle que Joseph Roux et ses disciples ont basée sur le dialecte du Bas-Limousin — mais qu'il s'est parfois servi de mots empruntés au provençal, au languedocien, à l'auvergnat, au haut-limousin. On ne peut vraiment pas faire grief à l'auteur d'avoir voulu traduire avec soin en vers d'oc sa pensée limousine. La graphie est bonne, en effet; je ne relève que quelques petites complications inutiles dont je ne veux même

pas parler. Je ne retiens que la qualité des images, la poésie :

> Oc, quante davalas dels mounts,
> setz un flume que passa entre sous vimes verds,
> e redolas dels puechs redounds
> ount la bruja pourpala acata lous ranvers
> e rialas, reial, felen de nautas founts,
> dessur nostres coudercs.
>
> (*Lou Vent.*)

(Oui, lorsque tu descends des monts, — tu es un fleuve qui passe entre des osiers verts, — et tu roules des puys ronds — où la bruyère pourprée couvre les versants, — et tu coules, royal, fils des hautes fontaines — sur nos enclos.)

Un reproche léger qui ne s'adresse pas seulement à M. Mouzat : pourquoi ne pas faire une traduction plus littérale? Aussi, certains termes méritaient une note, en fin du recueil, par exemple, comme *Chabrier,* qui désigne le vent du Nord.

Felis Gras, par M. Marius Jouveau, et **Savié de Fourviero,** par le P. Pierre Vial, appartiennent, comme *Juli Boissière,* dont j'ai parlé (*Mercure,* 15 septembre 1935) à la collection des « Visages félibréens ». Ce sont des opuscules d'une trentaine de pages, dont il faut louer le but de vulgarisation. Les auteurs n'ont pas prétendu donner de Félix Gras et de Xavier de Fourvière des biographies complètes, mais ils ont su, en une langue très agréable, montrer les principaux aspects de la vie félibréenne des disparus. M. Marius Jouveau était tout désigné pour faire revivre Félix Gras qui fut, en son temps, capoulié du félibrige trois fois de suite, de 1891 à 1902. Une très utile bibliographie complète l'ouvrage. De même, le P. Pierre Vial devait mieux que personne retracer l'existence de Xavier de Fourvière, disparu en 1912. Mistral salua dans la mort *lou venera paire Savié que, valènt entre tóuti, a lucha touto sa vido pèr la glòri de Diéu e la causo prouvençalo.* Je ne sais qui dirige cette collection des « Visages félibréens », mais il doit être encouragé dans son effort : de tels petits ouvrages font beaucoup pour le félibrige.

Félix Gras semble fort à la mode. M. Félix Bertrand lui a consacré une très sérieuse étude : **Félix Gras et son Œuvre** (1844-1901). Il faut retenir ces passages du livre de M. F. Bertrand :

Fils de paysans, comme Mistral et Roumanille, il a d'abord célébré, chanté les durs travailleurs de la terre qui sont à l'humanité ce que la racine est à l'arbre et de qui monte toute la sève qui avive une race (1).

Et plus loin :

Si Félix Gras avait écrit en français au lieu d'écrire en provençal, il aurait pu arriver à la notoriété littéraire d'un Clovis Hugues. L'un et l'autre ont des traits communs.

Cette étude est suivie de **Li Gabian** (Les Goélands) (2), autre travail très serré sur le livre de Jules Boissière, achevé d'imprimer le 25 septembre 1899, et paru vingt-cinq mois après la mort de son auteur, d'après un manuscrit qui semble inachevé. M. F. Bertrand étudie la méthode historique, la table historique, la table chronologique, les circonstances, les thèmes d'inspiration, les rythmes poétiques et enfin la poésie de *Li Gabian*. Beaucoup d'intelligence et de minutie dans ce travail.

Les « antifélibres » (il paraît qu'il y en a, mais je veux croire que c'est un jeu) devraient méditer longuement sur la publication, par les soins de M. Karl Voretzsch, professeur de langue romane à l'Université de Halle (Saale), d'une très bonne anthologie de poésies lyriques dues à des félibres : **Lyrische Auswahl aus der Felibredichtung.** Avec beaucoup de soins, l'auteur a su choisir le meilleur de la production des écrivains d'oc. Je m'en tiendrai à citer par ordre chronologique : Roumanille, Mistral, Aubanel, Mathieu, Tavan, Brunet, Paul Giéra; Castil-Blaze, Crousillat, Reybaud, Ad. Dumas, Gaut, Berluc-Pérussis, Azalaïs d'Arbaud, Azaïs, Roumieux, Antounieto de Bèu-Caire (Antoinette Rivière); Joseph Roux, Victor Balaguer (Catalogne) et même Bonaparte-Wyse (Irlande); Félix Gras, Roso-Anaïs Gras, Marius Girard, Ch. Rieu, Ed. Marrel, Bremoundo de Tarascon (Alexandrine Brémond), J. Monné, Valère Bernard, M. Raimbault, P. Roman, J.-H. Fabre, A. Jouveau, M. André, M. Faure, P. Devoluy, J. Ronjat, Vermenouze, Arnavielle, Fourès, P. Estieu, A. Perbosc,

(1) Discours à Maguelonne, 27 mai 1900.
(2) Recueil de poésies provençales de Jules Boissière, traduites littéralement en français par Mme Boissière, vol. in-12, IV et 208 pp. Roumanille, Avignon, 1899.

Salles, M. Camelat, Philadelphe de Gerde; Marius Jouveau, José d'Arbaud, Peyron, Bourguignon, Sfenosa, Laforêt, Bessat, Loubet, Sarran. Dans cet ouvrage, M. Karl Voretzsch, qui est directeur du Romanische Seminaar, a donné la mesure de sa connaissance des dialectes romans. Il y aurait peu de chose à traduire de l'allemand en français de son livre (avant-propos, notices bio-bibliographiques, notes) pour créer une édition populaire de tout premier ordre qu'il serait souhaitable de voir dans les mains des écoliers occitans et même dans celles de beaucoup de félibres... adultes. Je félicite M. Karl Voretzsch d'avoir réussi le tour de force d'assembler en 144 petites pages l'essentiel de la production félibréenne. Je disais (*Mercure* du 15 septembre 1935) que M. Alfons Th. Schmitt aurait peut-être, avec *La terminologie pastorale dans les Pyrénées centrales,* montré l'exemple aux étudiants d'Aix, de Montpellier, de Clermont-Ferrand et même de Paris. M. Voretzsch semble, lui, avoir donné un exemple plus général : souhaitons que les éditeurs occitans ne restent plus longtemps en arrière.

Mais M. Bénezet Vidal, félibre majoral, a eu l'heureuse idée de grouper dans un petit livre à l'usage des écoliers : **Libret de l'Escolan Auvernhat,** les meilleures choses du félibrige auvergnat. Il faut l'en féliciter dès l'abord. M. B. Vidal voudrait que la langue d'oc entrât à l'école primaire : il a raison, mais ce ne sera pas facile. Pourtant, il y a quelque chose à changer pour les écoliers d'Auvergne. Certes, les jeux, qui font partie de l'éducation naturelle de l'enfance, font beaucoup pour le dialecte, mais hélas! il y a déjà certains endroits où l'on « joue en français », par exemple dans les petites villes, où les habitants ne veulent plus « être de la campagne » : c'est bête, mais c'est ainsi. Dans cet indispensable *Libret de l'Escolan Auvernhat* sont groupés des morceaux choisis d'Arsène Vermenouze, Régis Michalias, Louis Delhostal, Bénezet Vidal, le chanoine J.-S. Mathieu, Julien Galéry (qui fut assez méconnu), Henri Dommergues, agrémentés de courtes notes bio-bibliographiques bien intéressantes. J'ajoute que la graphie employée (orthographe occitane et notes) est très bonne. Que ne tire-t-on de tels livres à des milliers d'exemplaires!

Voici un titre bref, point prétentieux, sympathique : **Causotos,** petites choses. M. le chanoine Mathieu est curé d'Ytrac (Cantal), commune où Arsène Vermenouze naquit, chanta et mourut. C'est une rencontre. *Causotos* sont écrites en dialecte cantalès-carladézien, avec, en regard, une traduction française. Les félibres sont trop peu en Auvergne pour ne pas me réjouir d'en avoir rencontré un du talent de M. J.-S. Mathieu. Il y a, dans le recueil, de la morale, de la satire et beaucoup de poésie. Voici quelques vers pris au hasard :

De grond motin quond lo tortono
S'ojoucoro jous l'alopent
n'auzirai plus to consou sono,
moun gal!

(De grand matin quand la chouette — se perchera sous l'appentis — je n'ouïrai plus ta chanson saine, — mon coq!)

Lou long del comin grond
gordabe sieis aucotos
noscudos d'un iou blonc...

(Le long du grand chemin — je gardais six oisons — nés d'un œuf blanc...)

Oh! moun primié coutel
pendut omb uno bèto
ol ras de lo tropéto,
qu'ères oboiondel!

(Oh! mon premier couteau — pendu avec une ficelle — au ras de la braguette, — que tu étais crâneur!)

Je voudrais citer encore, mais je ne puis que signaler le long et beau Noël de la fin du recueil. Par bien des côtés, les vers de M. le chanoine Mathieu me rappellent ceux du regretté Louis Delhostal. Mais je ferai un léger reproche à l'auteur de *Causotos :* sa graphie est un peu pénible à la lecture. Et je formerai un vœu : qu'il la simplifie dans l'avenir. Connaissant, par sacerdoce, le latin, cela lui sera facile. Au reste, Delhostal et même Vermenouze ne sont venus que peu à peu à cette simplicité, marque de l'art.

Et voici l'amusant **Armana Marsihés** pour 1936. De nombreux auteurs connus en Provence y ont collaboré. Il y a de la prose et des vers; une quarantaine d'articles en tout :

de quoi distraire bien des Marseillais cet hiver. C'est là le but de l'almanach, qui fut fondé par Auguste Marin, et qui est dirigé par M. Antoine Conio, majoral du félibrige.

Les Archives de Trans-en-Provence, après une période de sommeil, ont reparu sous l'énergique impulsion de M. Jean Barles. Les études liguro-provençales s'y continuent, et de belle façon. Je signale au reste que cette revue est l'organe du Centre d'études liguro-provençales de Trans-en-Provence. A noter, dans le numéro de septembre, une très intéressante correspondance échangée entre M. André Savoret, membre directeur du Collège bardique des Gaules, et M. J. Barles, à propos des origines celtes et ligures.

Calendau (octobre) a publié un article de M. Marius Jouveau sur « Une pétition de 1878 en faveur des langues provinciales », une très longue étude de Jousé de Font-Vierano sur « L'Ecole et le Félibrige », qui se continue dans le numéro de novembre et se termine assez étrangement, si l'on songe que l'auteur est décédé depuis :

...ounte nósti reire
An viscu
An tengu
Tant coume an pouscu.

(...où nos aïeux — Ont vécu — Ont tenu — Tant qu'ils ont pu.)

Dans **Lo Cobreto** (décembre), des poèmes de MM. J.-S. Mathieu, J.-M. Gaston, Jean Fay, *Un ser de Nadau,* par M. Henri Dommergues, directeur de la revue. Dans le numéro de janvier, poèmes de MM. J.-S. Mathieu, E. Pagès, J.-M. Gaston, Jean Fay (ce dernier est un félibre de dix-neuf ans qui écrit indistinctement dans le dialecte d'Aurillac et celui de Mauriac, assez différents), un sermon pour la fête des Rois, en dialecte aurillacois, et signé A. E.

Lo Gai Saber est la revue de l'*Escola Occitana,* dont le bureau comprend MM. Estieu, Perbosc, Rozès de Brousse, de Gélis, Praviel, Salvat, Séguy, Mme Philadelphe de Gerde, MM. Tresserre, Abelous, Théron de Montaugé, Cubaynes et Ladoux. Dans le numéro de novembre, un article de M. l'abbé Joseph Salvat sur « L'Anti-Félibre » (M. André Thérive); dans le numéro de décembre, un article de M. P.-L. Grenier

et un poème de M. Albert Pestour sur J.-B. Chèze. *Lo Gai Saber,* malgré son peu d'épaisseur, est bourré de notes très intéressantes.

De **Marsyas,** que dirige avec talent M. Sully-André Peyre, citons dans le numéro de janvier un très beau poème sans titre, dû à Escriveto :

Ai pas crento d'ama toun cors nu,
E lou vin e lou mèu de l'amour...

(Je n'ai pas honte d'aimer ton corps nu, — Et le vin et le miel de l'amour...)

Le poète limousin **Jean-Baptiste Chèze** est mort cet été à Brach, commune de Gimel (Corrèze). Il était né à Corrèze en 1870. Son œuvre a été en grande partie dispersée dans la revue *Lemouzi,* fondée par Joseph Roux. J.-B. Chèze écrivit trois pièces de théâtre, une trentaine de pièces lyriques, un *Vocabulaire usuel de la langue limousine* et *Una princessa dins la tour,* dont j'ai parlé (*Mercure,* 15 juillet 1933).

Estève Brémond, plus connu sous son pseudonyme, Jousé de Font-Vierano, est décédé le 15 octobre à Aix-en-Provence. Né en Vaucluse en 1871, il était un mistralien fervent et avait publié, au début de 1914, *Gleno Sestiano,* recueil de sonnets préfacé par Mistral. Il collaborait à *La Pignato* et à *Calendau.*

Mémento. — Fr. Mistral Neveu : *Les contes du Mas* (Ed. du Feu, Aix-en-Provence) ; Joseph Salvat : *Discours sur l'amiral de Rochegude* (Douladoure, Toulouse) ; J. Salvat : *Lo razim e la dolor* (Fête du vin nouveau 1935) ; J. Salvat : *Joan XXII, papa occitan* (Servieu-Houlès, Castelnaudary) ; J. Salvat : *La Pats* (Ed. Occitanes, Castelnaudary) ; André Lamorte : *Le christianisme de Mistral* (Imp. Coopérative, Montauban) ; Jules Palmade : *Ores dal cor* (Imp. Fra, Foix) ; *Flours d'Arièjo* (Imp. Fra, Foix).

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

André Tardieu : *La Révolution à refaire. I. Le Souverain captif;* Flammarion. — Edouard Krakowski : *La France et sa mission;* Mercure de France. — John Charpentier : *George V;* Plon. — L. Trotsky : *Défense du Terrorisme.* Edition de la « Nouvelle Revue critique ».

M. André Tardieu, « en révolte contre sa tradition et sa formation », en est venu à croire que « le régime sous lequel vit la France doit être corrigé ». Il croit de plus « que pour

en persuader le pays, il faut n'être pas parlementaire ». Après avoir servi vingt ans comme fonctionnaire et comme écrivain, puis de nouveau vingt ans comme député et comme ministre, il a pris la résolution de renoncer à tout mandat parlementaire « pour livrer bataille dans l'indépendance, démontrer que le système qui régit la France ne peut pas durer sans péril de mort et que les Assemblées sont résolues à le maintenir ». En voyant ce geste, a-t-il pensé, « peut-être le peuple se dira-t-il qu'il y a dans la machine quelque chose qui ne va pas; peut-être alors écoutera-t-il ». C'est, il y a quelques années, après son passage au pouvoir, que cette pensée lui est venue : lisant les *Origines de la France contemporaine* de Taine, il eut l'impression « que ce livre admirable, non achevé par son auteur, était dépassé par la vie; en pensant cela, il forma le dessein d'écrire **La Révolution à refaire.** Le volume dont nous rendons compte en est le tome I et a pour titre particulier **Le Souverain captif.**

Après la longue introduction que je viens d'analyser, M. Tardieu attaque les « immortels principes » de 1789; il en cherche l'origine dans les influences de la philosophie du XVIIIe siècle, parmi lesquelles celles de Rousseau «écrasent les autres ». M. Tardieu, reçu jadis premier à l'Ecole Normale, est un philosophe érudit, mais ses tendances ne sont pas matérialistes. Sa pensée est que « le passé est une grande chose, singulièrement antérieure et singulièrement supérieure aux récentes inventions de la civilisation moderne. L'humanité, faite de plus de morts que de vivants, est en danger, quand elle oublie ses morts... Entre la religion, sans quoi la culture eût été perdue, et la culture qui a combattu la religion, il y a des liens profonds qui n'échappent qu'aux faibles d'esprit ». M. Tardieu est donc un défenseur (on pourrait même peut-être dire un apologiste) de la religion. Mais il ne dit pas si c'est parce qu'il est croyant lui-même ou si c'est parce que, comme les dirigeants de l'Action française, il croit que la religion est une nécessité pour le peuple, l'athéisme devant rester le privilège des chefs.

M. Tardieu cherche ensuite à démontrer que, dans notre République, « la liberté est un échec ». « Des doctrines de

gauche, il ne retient encore que l'aspect d'hypocrisie. Les gens de gauche se proclament, en toute matière, épris de liberté. Mais suivant les méthodes mêmes que les philosophes du XVIIIe siècle reprochaient à l'Inquisition, ils distinguent entre le principe et le fait... Luther, témérairement réputé pour le libérateur de la conscience moderne, avait sur la liberté des idées particulières, et quand Messire *Omnes,* comme il disait, la réclamait, il tenait qu'il faut « lui taper sur le museau ». Nos doctrinaires politiques, avec de meilleures manières, pensent, sur le fond des choses, comme Luther... Dans la lutte sans merci qui va s'engager contre la liberté de l'enseignement religieux, ce sont des libertés républicaines, inscrites dans des lois républicaines, qui vont subir l'assaut de M. Gambetta et de ses amis... Oui, concède-t-on, ce sont là des atteintes à la liberté, mais... imposées contre les menées cléricales par la raison d'Etat... Peu de régimes, mettant la liberté dans leur devise, ont plus abondamment que le nôtre outragé cette liberté. »

Dira-t-on que, dans la vie, tout se paye et que, si les Français ont sacrifié la liberté, c'était pour avoir l'égalité?... Sans Rousseau et son *Contrat,* on chercherait en vain, dans la philosophie du XVIIIe siècle, un défenseur de l'égalité... L'égalité a obsédé l'éloquence révolutionnaire... L'égalité politique a, dans ce siècle et demi, tenu la première place. Pour l'obtenir, les Français ont réclamé l'universalité du vote... L'immense fraction du peuple qu'avaient expropriée les dirigeants du Tiers, s'est révoltée contre la prétention des avocats et des journalistes de parler pour tout le monde... La revendication du suffrage universel est sortie de cette révolte populaire... L'Empire tombé, la République ressuscita la première loi de 1848 et, de ce jour, il fut entendu qu'elle avait rendu à la France l'égalité politique... Ni quant aux principes, ni quant aux moyens (extension du nombre des électeurs, correction du mode de scrutin, révision des circonscriptions, introduction du vote obligatoire), la République n'a essayé de renforcer la liberté politique... S'agit-il du vote des femmes... elle ne s'est pas avisée que, dans une démocratie où plus de la moitié de la nation ne peut être ni électeur ni éligible, l'égalité n'existe pas... L'égalité politique ne peut être conçue par le peuple que comme un moyen d'accéder à l'égalité des conditions... La Révolution a répudié la forme d'égalité qui mène à la communauté des biens... Elle ne fut qu'un long pillage; elle n'admettait

point que la propriété fût le vol, mais par le vol déplaçait la propriété... Au vol collectif se sont ajoutés les vols individuels... L'inégalité des conditions qui pèse sur les travailleurs est systématiquement maintenue... par les parlementaires d'extrême-gauche.

La souveraineté nationale est « escamotée ». En effet, par l'absence de referendum, elle est « mutilée », puis le corps électoral ne représente qu'un petit quart de la nation; d'ailleurs de 31 à 16 % des électeurs s'abstiennent de voter; la Chambre (1) ne représente même pas la majorité des électeurs (5.445.000 contre 6.315.000). « La démocratie n'est pas les masses; ce n'est pas *le bétail à voter;* c'est les bergers qui conduisent le bétail. » Les dix mille électeurs de chaque circonscription sont exploités par l'infime minorité qui compose « le peuple des comités ». Ce sont eux qui « désignent et domestiquent le candidat... Pour être élu, il ne suffit pas de parler, il faut payer ».

Le peuple n'a rien su et rien voulu... La France, au XIXe siècle, n'a jamais voulu qu'une seule guerre, que d'ailleurs elle n'a point faite : celle qui devait libérer la Pologne... Elle n'a voulu aucun des régimes qui l'ont tour à tour gouvernée... La souveraineté populaire n'est donc pas plus réelle que ne le sont la liberté et l'égalité...

La France vit dans le mensonge... Je tiens le système actuel pour frappé à mort par le mensonge de base... Plus il durera, plus s'aggravera la catastrophe finale... La doctrine révolutionnaire n'est, dans notre régime, qu'un leurre. La Révolution est à refaire.

Comment? M. Tardieu le dira dans le dernier des volumes qu'il a l'intention d'écrire; ce sera peut-être un tome V, peut-être un tome VII ou VIII.

M. Krakowski, l'éminent penseur polonais, est un ami de la France, dont il associe dans son cœur l'amour à celui de la Pologne. Dans ses nombreux écrits philosophiques et historiques publiés en français, notre patrie et son histoire occupent une place importante. Il vient d'y ajouter un ouvrage fortement pensé sur **la France et sa mission**; c'est un *essai de synthèse historique* de notre pays *par un étranger*. Il a expliqué ainsi qu'il suit son but et sa méthode :

Le dessein de l'auteur n'a point été panégyrique, mais il a cherché,

(1) Il s'agit ici de la Chambre élue en 1932.

au contraire, à exprimer sincèrement le résultat d'une expérience, celle de la fréquentation assidue et pieuse d'un esprit et d'un sentiment national... [Mais] dans sa plus grande sympathie, quelque objectivité se mêlera toujours... Une telle attitude favorise une vision intuitive de la France, qui nous paraît la plus habile à en discerner ce que nous nommons le destin... Intuition s'oppose à compréhension intellectuelle : l'intuition devant l'objet qu'elle étreint n'analyse pas; elle le prend dans son intensité globale comme un tout, comme une unité indivisible. On discerne ainsi que c'est de l'intuition bergsonienne qu'il s'agit ici...

Nous accepterons les contradictions dont l'histoire de la France est semée... Mais nous nous demanderons ce qui, dans ces contraires, demeure représentatif d'un caractère français qui les surpasse... L'humanité, au double sens du mot, sentiment de l'homme pour l'homme qui commande égards et bienveillance, sentiment de l'homme en soi qui le recherche dans son souci de culture, cette humanité et ces humanités, voilà en effet un double apanage que l'histoire semble avoir voulu conférer à la France avec un éclat qui rendit son don incontestable.

M. Krakowski constate d'ailleurs que l'idée qu'il a de la France est fort différente de celle que l'on en a souvent à l'étranger, où le Français est souvent accusé d'être « léger », « frivole », « chauvin » ou « petit-bourgeois ». Il trouve comme origine à ces appréciations injustes un vague préjugé protestant et surtout des haines politiques (en particulier dans la littérature nationaliste allemande). Il analyse finement à ce point de vue les œuvres de Dickens, de Kœrner, de Arndt, de Kleist, de Fichte (qui a écrit : « Les Français ne possèdent pas de moi qu'ils se soient formé par eux-mêmes; ils n'ont qu'un moi historique, né du consentement universel; l'Allemagne au contraire possède un moi métaphysique »), de Gœrres (qui dès 1819 oppose les peuples jeunes aux peuples vieux). M. Krakowski, lui, trouve qu' « en France plus qu'ailleurs, le patriotisme est de terroir. L'Allemand cherche continuellement sa race, le Français retrouve surtout son sol ».

Ayant étudié les caractères généraux de la France, M. Krakowski en raconte l'histoire à travers les âges. Son exposé, d'ailleurs profondément original, rappelle un peu celui de Bainville. L'histoire de la France est pour lui celle de son

unité. Elle est aujourd'hui bien menacée par les passions des partis. « Il suffirait souvent, dit-il, d'un changement de ton dans les polémiques... pour qu'ils deviennent les pièces diverses d'un même organisme de progrès. »

Arrivé au bout de son ingénieuse synthèse de notre histoire, M. Krakowski définit ainsi la mission de notre patrie : « Sauvegarder la civilisation en l'unissant toujours plus étroitement au sentiment de l'humanité. » Soyons reconnaissants à M. Krakowski de la haute idée qu'il a de notre rôle dans le monde.

Notre éminent collaborateur, M. John Charpentier, est un des Français qui connaissent le mieux l'Angleterre, sur laquelle il a déjà écrit plusieurs livres excellents. Captivé par les grandes qualités de **George V,** il a raconté la vie de ce prince dans une brochure pleine de charme et fort instructive. Elle fait comprendre combien était légitime l'amour que ses sujets avaient pour ce grand monarque.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Charles Jacquemin : *Aux Iles Caraïbes. Antilles françaises.* Avec 3 cartes et 8 gravures. Préface de Gratien Candace; Chez l'auteur, 13, quai George-V, Le Havre. 15 »

Criminologie

Ernest d'Hauterive : *Mouchards et policiers.* (Coll. *Les vies parallèles*); Gallimard. 15 »

Finance

René Moreux : *L'ordre économique nouveau;* Edit. de l'Ordre économique nouveau, 190, boul. Haussmann, Paris. 5 »

Histoire

Octave Aubry : *La mort de l'Aiglon.* Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,75

R. Dartois d'Huart : *Maximilien d'Autriche, Empereur du Mexique;* Desclée De Brouwer. 12 »

Jocelyn Emile Ollivier : *La Dépêche d'Ems;* Croville, 20, rue de la Sorbonne, Paris. 5 »

Friedrich Sieburg : *Robespierre,* traduit de l'allemand par Pierre Klossowski; Flammarion. 15 »

André Tibal : *L'Autrichien,* essai sur la formation d'une individualité nationale (du XVIe au XVIIIe siècle); Berger-Levrault. 25 »

Linguistique

Marcel Guieysse : *La langue bretonne. Ce qu'elle fut, ce qu'elle est, ce qui se fait pour elle et contre elle.* Avec une carte et 4 hors-texte; Impr. commerciale de Bretagne, 7, rue des Francs-Bourgeois, Rennes. 12 »

Littérature

Louis André : *Les sources de l'Histoire de France, XVII*e *siècle (1610-1715). Tome VIII : Histoire provinciale et locale. Essai sur les sources étrangères. Additions et corrections;* Auguste Picard. 50 »

Gérard de Lacaze-Duthiers : *Mauer,* film. *Les Origines;* Bibl. de l'Artistocratie, 3 vol. Chacun: 10 »

Jean Laurence : *Rakotomavo.* Avec 80 dessins de Victor Lhuer. Préface d'André Demaison; Revue Mondiale. 15 »

Marie Ley-Deutsch : *Le gueux chez Victor Hugo;* Droz. 40 »

Henri Adolphe Petit : *Dans les plates-bandes philosophiques, artistiques, scientifiques, sociales,* Figuière. 12 »

François-Paul Raynal : *Chroniques de ce temps-ci;* Edit. de la Nouvelle province littéraire. » »

André Warnod : *Pensions de famille... et autres.* Avec 55 illust. de l'auteur; Querelle. » »

Musique

Robert Bory : *La vie de Frantz Liszt par l'image.* Avec une introduction biographique par Alfred Cortot; les Horizons de France. » »

W. L. Landowski : *L'année musicale;* Revue universitaire. 10 »

Pédagogie

André Berge : *Education familiale;* Edit. Montaigne. 15 »

Philosophie

Sigmund Freud : *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* traduites par Anne Bermon; Gallimard. 15 »

Ferdinand Gonseth : *Les mathématiquest et la réalité,* essai sur la méthode axiomatique; Alcan. 30 »

Jean Lamerre : *L'esthétique de Benedetto Croce;* Vrin. 32 »

Docteur Charles Leuridan : *L'Idée de liberté morale,* essai de vulgarisation critique et de mise au point déterministe. Préface de M. René Hubert; Alcan. 40 »

Poésie

Louis Perceau : *Le libertin vieilli et autres Stances.* Avec un portrait gravé au burin par Pierre Gandon; Briffaut. » »

J. Pourtal de Ladevèze : *A l'amitié des jours anciens;* Le Divan. » »

Jean Ricquebourg : *Ciels d'Annam.* Préface de Marius Ary Leblond; Edit. Jean Crès. 15 »

Maurice de Trévou : *Manifeste pour un lyrisme vivant, suivi de XVII gestes du cœur;* V. Attinger. 9 »

Gustave Viseur : *A deux genoux.* Préface de Maurice Gauchez; Edit. Imcomin, Anvers. » »

Questions religieuses

Cardinal Pacelli : *Triptyque.* Avec 11 illust. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3,95

Roman

Herbert Adams : *Le testament de John Brand.* (Coll. *Détective*); Gallimard. 6 »

Abel Clarté : *Les derniers jours de Nancey;* Debresse. 12 »

Jacques Decour : *Les pères;* Gallimard. 12 »

Divers : *L'amiral flottant,* roman

policier, traduit de l'anglais par Violette Delavingne. (Coll. *Le Scarabée d'or*); Gallimard. 12 »

Divers : *Histoires de fantômes anglais* présentées par Edmond Jaloux. (Coll. *La renaissance de la Nouvelle*); Gallimard. 15 »

Ivan Dugas : *Albane;* Revue Mondiale. 10 »

Gérard Fairlie : *L'hôtel des meurtres,* traduit par Géo et Danie Claude. (Coll. *Détective*); Gallimard. 6 »

Lucie Guigo-Coulmassis : *Un coucou chanta.* Avec XXXVII dessins de Jean Chièze; Edit. Provincia, Lyon. 25 »

K. T. Knoblock : *Les morts du quartier français,* traduit de l'anglais par A. H. Ponte. (Coll. *Détective*); Gallimard. 6 »

Camille Marbo : *Flammes juives, Ruth et Rachel;* Albin Michel. 15 »

Irène Nemirovsky : *Jézabel;* Albin Michel. 15 »

Pierre Pivo : *Horace martyr d'amour;* Revue mondiale. 12 »

Roger Vercel : *Rencontrées sur l'épave.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Gallimard. 12 »

Franz Verfel : *Les 40 jours du Musa Dagh,* traduit de l'allemand par Paule Hofer-Bury. Préface de Pierre Benoit; Albin Michel. 25 »

Georges Vidal : *Terreur à bord,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Sciences

Daniel Auger : *Comparaison entre la rythmicité des courants d'action cellulaires chez les végétaux et chez les animaux;* Hermann. 20 »

Marcel Boll : *La science des caractères dans ses relations avec la méthode scientifique;* Hermann. 8 »

Véran Dantchakoff : *Déterminisme et réalisation dans le devenir du sexe;* Hermann. 18 »

Docteur G. F. Gause : *Vérifications expérimentales de la théorie mathématique de la lutte pour la vie;* Hermann. 18 »

Pierre Hatt : *Les mouvements morphogénétiques dans le développement des vertébrés;* Hermann. 12 »

V. A. Kostitzin : *Evolution de l'atmosphère. Circulations organiques. Epoques glaciaires;* Hermann. 12 »

R. S. Lacape : *A la recherche du temps vécu;* Hermann. 12 »

Paule Lelu : *Les parentés chimiques des êtres vivants;* Hermann.

B. Minz : *La sécrétion de l'adrénaline, son mécanisme neuro-humoral;* Hermann. 12 »

Harold Okkels : *Les parathyroïdes;* Hermann. 10 »

M. Prenant : *Leçons de zoologie. Protozoaires. Flagellés ;* Hermann. 12 »

M. Prenant : *Leçons de zoologie. Protozoaires, infusoires ciliés;* Hermann. 15 »

Maurice Thomas : *La notion de l'instinct et ses bases scientifiques;* Vrin. 20 »
10 »

Sociologie

Maurice Dommanget : *Blanqui à Belle-Ile 1850-1857.* Avec un portrait d'après Eugène Carrière; Libr. du Travail. 15 »

Pierre Duroc : *Face au capitalisme;* Gallimard. 15 »

Georges Friedmann : *La crise du progrès;* Gallimard. 15 »

Henri Javal : *La crise a assez duré;* Baudinière. » »

Salvador de Madariaga : *Anarchie ou Hiérarchie.* La crise de la démocratie. Ebauche d'une solution; Gallimard. 12 »

Robert Marjolin : *L'évolution du syndicalisme aux Etats-Unis, de Washington à Roosevelt;* Alcan. 25 »

Jean Marquès-Rivière : *Comment la F. M. fait une révolution;* Edit. Baudinière. 12 »

Marcel Martinet : *Culture prolétarienne;* Libr. du Travail. 12 »

Docteur R. Pierreville : *L'inégalité humaine devant la mort et la maladie;* Edit. Fustier. 15 »

Alfred Rosmer : *Le mouvement ouvrier pendant la guerre. De l'Union sacrée à Zimmerwald;* Libr. du Travail. 45 »

Varia

Frantz Calot et Georges Thomas : *Guide pratique de Bibliographie*, suivi d'un memento analytique des principales bibliothèques publiques de Paris; Delagrave. » »

Joseph Cassiopée : *Le grand hiver 1936-1937. L'hiver 1936-1937 sera le plus rigoureux qu'on ait connu en France depuis un siècle.* Avec la description de l'été 1936; Libr. des Sciences pratiques. 5 »

Divers : *Recueil de l'Académie des jeux floraux 1936;* Impr. Douladoure, Toulouse. » »

MERCURE.

ÉCHOS

Mort d'Henri de Régnier. — Mort de Louis Le Cardonnel. — Les obsèques de Louis Le Cardonnel en Avignon. — A l'Académie Goncourt. — Prix littéraires. — Henri de Régnier défini par lui-même. — Les cabinets de lecture. — Immunité et responsabilité. — A propos du nom propre en littérature. — Les cavaliers du pont d'Iéna. — Henry Céard et Jean de Tinan. — La mort du poète. — L'âge du Christ. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort d'Henri de Régnier. — Henri de Régnier est mort le samedi 23 mai, peu après 8 heures du matin, en son domicile, 24, rue Boissière. Il souffrait depuis plusieurs mois d'une affection cardiaque qui n'avait cessé de s'aggraver en ces dernières semaines et l'immobilisait dans son appartement, dont les fenêtres et les volets restaient fermés pour atténuer les bruits de la rue. En dépit de sa faiblesse, il n'avait pas cessé d'écrire : son article hebdomadaire de critique parut le matin même de sa mort, au *Figaro*. Dans la semaine qui précéda sa fin il téléphona au *Mercure de France*, à Jacques Bernard; et, faisant allusion à la réclusion où son mal le condamnait, il eut, doucement, ce mot moqueur : « On m'a retiré du printemps. »

Lorsqu'il s'éteignit, en pleine lucidité, il avait près de lui sa femme (Gérard d'Houville) et son fils Pierre de Régnier.

Henri-François-Joseph de Régnier naquit à Honfleur, le 28 décembre 1864, d'une famille militaire, picarde du côté paternel et bourguignonne du côté maternel. La notice qui lui est consacrée dans les *Poètes d'aujourd'hui* — et à laquelle nous nous reportons fréquemment dans les lignes qui suivent — donne sur les origines de cette aristocratique famille les renseignements les plus précis. On y voit qu'au XVIe siècle un Crespin de Régnier fut seigneur de Vigneux en Thiérache (le véritable berceau de la maison), et qu'au XVIIe une trisaïeule, Marie de Saumaise de Chasant, comtesse de Brégy, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, fréquenta les Précieuses et écrivit des *Œuvres galantes en prose et en vers.*

Henri de Régnier avait sept ans lorsque ses parents vinrent s'installer à Paris. A dix ans, il entra au collège Stanislas, où il se lia avec Vielé-Griffin; il fut reçu bachelier à dix-neuf ans, fit son

droit, — pour obéir aux vœux de sa famille, — passa l'examen des Affaires étrangères, mais n'alla pas plus avant dans la Carrière. Dès 1885, il s'était voué aux Lettres lorsqu'il avait remis à la revue *Lutèce* ses premiers vers, réunis la même année, chez Vanier, sous le titre *Les Lendemains.*

J'écrivais ces vers à vingt ans
Pour les publier dans *Lutèce*
Ils ressemblent à ma jeunesse,
Amère et tendre en même temps.
Aujourd'hui quand je les revois,
Je m'y retrouve un peu le même.
Ah! vieux « Lendemains » je vous aime,
Chers Hiers de mon autrefois (1) !

Le recueil qui suivit, en 1886 : *Apaisement* (Vanier, éditeur) a le même caractère de confidences juvéniles, « l'arrière-vibration du même sentiment »; alors que dans *Sites* (Vanier, 1887) et dans *Episodes* (Vanier, 1888) les émotions personnelles recouraient volontiers à « l'entremise d'un symbole, à l'écho d'une analogie ».

On reconnaît par ces mots les tendances d'art, les subtiles recherches d'une époque où Hubert d'Entragues, — le héros de Remy de Gourmont — se consolait des caprices de *Sixtine* en « vérifiant quelques terminologies ».

Comme Gourmont, Henri de Régnier allait bientôt élargir sa manière, sans cesser toutefois de reconnaître ce qu'il devait aux exercices de ses débuts et aux amitiés que tout de suite ils lui valurent.

Précieuses amitiés : celles de Sully Prudhomme, de Leconte de Lisle, de Mallarmé, de Heredia, de Verlaine, de Moréas, de Goncourt, qui dit « aimer sa conversation toute pleine de jolies images, de fines remarques, de délicates ironies ».

Dans le symbolisme il avait vu un refuge pour ceux qui ne se sentaient pas disposés à marcher servilement sur les traces des devanciers, mais il était trop épris d'indépendance pour ne pas se réjouir à la pensée que les meilleurs du groupe devaient, « l'heure venue, s'égailler à travers toutes les spécialités selon leurs goûts, leurs aptitudes, leurs compétences » (2).

Témoignages anecdotiques de son évolution en ces années-là : les vers qu'il avait annoncés sous le titre *Glorioles* en 1888 devinrent, deux ans plus tard, *Poèmes anciens et romanesques* (Librairie de

(1) Henri de Régnier écrivit ces vers en mars 1923 sur un exemplaire des *Lendemains* que lui présenta Louis Barthou.
(2) Enquête de Jules Huret sur l'*Evolution littéraire*, 1891.

l'Art indépendant, 1890); ils furent suivis de *Tel qu'en songe* (Librairie de l'Art indépendant, 1892) et de son premier livre en prose : *Contes à soi-même* (Librairie de l'Art indépendant, 1894), qu'il avait voulu tout d'abord intituler *Soirs intimes et mondains.*

Son nom figure dès lors dans les sommaires de la plupart des revues et des journaux littéraires; il y donna, avant de les réunir en volumes, ses vers, ses contes, ses romans, ses études.

Les Médailles d'argile parurent à dates fixes à l'*Echo de Paris.* Des vers de cette qualité, en première page d'un quotidien, cela semble d'un autre âge! Régnier aimait à raconter que l'approche de son tour de publication au journal le stimulait à produire. Son tour était le samedi :

— Il y avait des semaines où le jeudi, je me disais : « Eh! mais je n'ai rien de prêt... » Et je me mettais à la besogne.

A partir de janvier 1893, il appartint au *Mercure de France,* où parurent en éditions originales presque tous ses livres. On sait le succès que connut l'œuvre du romancier, non moins importante que celle du poète. Ayant constaté que le dix-huitième siècle a laissé peu de romans où soient analysées ses passions comme le font pour notre temps les romans modernes, Régnier appliqua avec bonheur au roman contemporain la vie de ce passé pour lequel il avait une prédilection et qu'il connaissait intimement par ses Mémoires et ses Correspondances.

Enumérer ses collaborations, dresser sa bibliographie (1), c'est résumer la magnifique activité d'Henri de Régnier pendant un demi-siècle, évoquer les multiples aspects de son art, rappeler son prestige et son influence :

POÉSIES :

Poèmes, 1887-1892 (*Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe*) 1895;

Aréthuse, poèmes, Librairie de l'Art indépendant 1895;

Les Jeux rustiques et divins (*Aréthuse, Les Roseaux de la flûte, Inscriptions pour les treize portes de la ville, la Corbeille des Heures, Poèmes divers*) 1897; *Premiers poèmes* (*les Lendemains, Apaisement, Sites, Episodes, Sonnets, Poésies diverses*) 1899; *Les Médailles d'Argile,* 1900; *La Cité des Eaux,* 1902; *La Sandale ailée,* 1906; *Le Miroir des Heures,* 1910; *Odelettes* (Payot) 1917; *1914-1916,* Poésies, 1918; *Vestigia Flammae,* 1921; *Le Médaillier,* poèmes (Le livre contemporain) 1923; *Gourmont,* sonnet, un feuillet (Bernouard) 1924; *Flamma tenax,* 1928; *Sept médailles amoureuses* (La Centaine) 1928.

(1) Nous indiquons la firme pour les ouvrages qui ne furent pas édités au *Mercure de France.*

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES :

Le trèfle noir, 1895; *La Canne de Jaspe* (*M. d'Amercœur, le Trèfle noir, Contes à soi-même*) 1897; *La Double Maîtresse*, 1900; *Les Amants singuliers* (*La femme de marbre, le Rival, La courte vie de Balthazar Aldramin, vénitien*), 1901; *Le Bon plaisir*, roman, suivi d'un pastiche : *Eclaircissements tirés des mémoires de M. de Collarceaux* (1), 1902; *Le Mariage de Minuit*, 1903; *Les Vacances d'un jeune homme sage*, 1903; *Les Rencontres de M. de Bréot*, 1904; *Le Passé Vivant*, 1905; *La Peur de l'Amour*, 1907; *Couleur du Temps* (*Le trèfle blanc, l'Amour et le Plaisir, Tiburce et ses amis, Contes pour les Treize*) 1908; *La Flambée*, 1909; *l'Amphisbène*, 1912; *Le plateau de laque*, 1913; *Romaine Mirmault*, 1914; *L'illusion héroïque de Tito Bassi*, 1916; *Histoires incertaines*, 1920; *La Pécheresse*, histoire d'amour, 1920; *Les trois fils de Mme Chazan*, (Champion, édit. « Les Enfants d'Edouard »), 1923; *Marceline ou la punition fantastique* (Albin Michel) 1921; *Les scrupules de Miss Simpson* (Albin Michel, édit.) 1921; *Les Bonheurs perdus*, 1924; *Le Divertissement provincial* (Albin Michel, édit.) 1925; *L'Escapade*, 1926; *Le Voyage d'amour ou l'Initiation Vénitienne*, 1930; *Lettres diverses et curieuses écrites par plusieurs à l'un d'entre eux*, 1933; *Moi, Elle et Lui*, 1935.

SOUVENIRS, ESSAIS ET CRITIQUES :

Le Bosquet de Psyché, (Bruxelles, Lacomblez), 1894; *Figures et Caractères* (Michelet, Vigny, Hugo, Mallarmé, Le Bosquet de Psyché, etc.) 1901; *Sujets et Paysages*, 1906; *Discours de réception à l'Académie française*, 1912; *Portraits et Souvenirs* (*Portraits et souvenirs, Pour les mois d'hiver*), 1913; *Esquisses vénitiennes*, 1920; *Proses datées; Baudelaire et les Fleurs du Mal* (les Presses françaises), 1925; *Vues, souvenirs de voyages* (Le Divan) 1926; *L'Altana, ou la Vie vénitienne*, 1928; *Lui ou les Femmes et l'Amour*, suivi de *Donc...* et de *Paray-le-Monial*, 1929; *Supplément aux Lettres d'Italie du Président de Brosses* (Edition du Trianon) 1929; *Nos Rencontres* (*Sully-Prudhomme, José Maria de Heredia, Paul Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Judith Gautier, Paul Adam, Jules Laforgue, Ephraïm Mikhael et Pierre Quillard, Marcel Schwob, Georges de Porto-Riche, Vicomte de Guerne, Robert de Bonnières, Robert de Montesquiou-Fézensac, Swinburne et Heredia. Les Portraits de Mallarmé. Mallarmé et les peintres, Louis Ménard et Leconte de Lisle, Une journée avec*

(1) Dédicace manuscrite à Marcel Boulenger :

La forêt, l'ombre, le vent,
Les fontaines et les roses,
Les êtres comme les choses,..
Tout est du passé vivant.

Barrès) 1931; *De mon temps... (La Comtesse de Noailles, Edmond de Goncourt, Le Comte Primoli, Guy de Maupassant, Anatole France, Catulle Mendès, Jules Lemaître, Octave Mirbeau, Méry Laurent, Elémir Bourges, Frédéric Masson, Francis Poictevin, Teodor de Wizewa, Emile Verhaeren, Maurice Maindron, P.-J. Toulet, Remy de Gourmont, Alfred Jarry, J.-L. Forain, Chez Goncourt, Le Papillon de l'Institut, Passé académique, Ma Tante et Avignon, Le Portefeuille de Mademoiselle de Saint-Romain*), 1933; *Madame Récamier* (Albin Michel), son dernier livre, terminé en novembre 1935 et publié fin mars 1936.

THÉATRE

Son drame en vers : *La Gardienne,* — un poème dialogué plus qu'une pièce de théâtre, — représenté à *l'Œuvre* en 1893, se trouve dans les *Poèmes anciens et romanesques; Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle,* 1908, que la Comédie-Française va inscrire prochainement à son répertoire.

Il collabora — et parfois polémiqua — à *Lutèce,* au *Scapin,* à la *Wallonie,* à la *Jeune Belgique,* à *l'En-dehors,* à la *Revue indépendante,* aux *Ecrits pour l'Art,* à *La Pléiade,* à la *Vogue,* aux *Entretiens politiques et littéraires,* à *La Conque,* à *l'Ermitage,* à la *Revue Blanche,* au *Mercure de France* (où il tint pendant plusieurs années les rubriques de la critique des poèmes et de la littérature, et où il fit partie du comité de lecture), à *Floréal,* à *l'Idée Maderne,* à *l'Art Littéraire,* au *Livre des Légendes,* au *Centaure,* à *l'Aube,* à *l'Image,* à *l'Echo de Paris,* au *Figaro,* au *Gaulois,* à *La Revue des Deux mondes,* à *La Renaissance latine,* à *Vers et Prose,* aux *Nouvelles Littéraires,* fut critique dramatique au *Journal des Débats,* Directeur littéraire du *Journal,* etc.

Grand officier de la Légion d'Honneur, il avait été élu à l'Académie française le 9 février 1911 en remplacement de Melchior de Vogüe et reçu sous la Coupole le 18 janvier 1912 par Albert de Mun dont le discours marqua, non sans vivacité, la surprise qu'il avait éprouvée en découvrant chez Henri de Régnier des audaces littéraires qu'il réprouvait.

C'était oublier que ces audaces sont, elles aussi, le trésor d'une tradition qu'Henri de Régnier représentait mieux que personne; c'était attribuer à son œuvre, toute de liberté, une force contraignante qu'elle ne cherchait pas, et méconnaître ce qu'il y avait d'inquiétude métaphysique (cf. *La Double Maîtresse,* le *Passé vivant*) dans l'esprit de l'écrivain dont la toute dernière phrase fut pour déplorer « les mœurs d'une époque où le corps est roi, où l'on oublie l'âme ».

Ses obsèques ont eu lieu le lundi 25 mai.

Le deuil était conduit par M. Pierre de Régnier, fils du défunt, et par ses beaux-frères, MM. René Doumic, Secrétaire perpétuel de l'Académie française et le comte Gilbert de Voisins. Au premier rang, se trouvaient M[me] Henri de Régnier, sa veuve, M[lle] Isabelle de Régnier, sa sœur, M[mes] René Doumic et Gilbert de Voisins, ses belles-sœurs.

Le service religieux a été célébré à 11 heures, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, où la messe a été dite par l'abbé Vidis, vicaire de la paroisse. En l'absence du cardinal Baudrillart, retenu à Nancy, l'absoute a été donnée par Mgr Jean Gaston, protonotaire apostolique, vicaire général, curé de la paroisse, qui avait fait la levée du corps.

A la sortie de l'église, les honneurs militaires ont été rendus par la première légion de la garde républicaine mobile, avec son colonel, son drapeau et dont la musique a joué la *Marche funèbre* de Chopin.

Suivant la volonté du poète, il n'a pas été prononcé de discours.

L'Académie française était représentée par une délégation conduite par M. Louis Madelin, Directeur en exercice, et qui comprenait MM. André Chaumeix, François Mauriac, André Bellessort, et Claude Farrère.

Dans l'assistance : MM. Maurice Donnay, Louis Gillet, Louis Bertrand, le duc de La Force, Joseph Bédier, le duc de Broglie, Georges Lecomte Abel Hermant, Georges Goyau, André Chevrillon, Paul Valéry, Gabriel Hanotaux, Abel Bonnard, Pierre Benoit, le général Weygand, le maréchal Franchet d'Esperey, tous membres de l'Académie, ainsi que M. Emile Picard, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et le baron Ernest Seillière, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Le *Figaro* était représenté notamment par ses deux directeurs, MM. Romier et Pierre Brisson, par MM. René Lara et Henri Vonoven; et le *Mercure de France* par son directeur, M. Georges Duhamel, MM. Jacques Bernard, Paul Léautaud, Louis Mandin.

On remarquait en outre les représentants des ministres de l'Instruction publique, des Colonies, des P. T. T., MM. Cerruti, ambassadeur d'Italie, les Premiers Présidents Lescouvé et Eugène Dreyfus, Jean Chiappe, président du Conseil Municipal, Victor Bucaille, syndic, Villey, préfet de la Seine, Henri Letellier, Gabriel Boissy, Jacques Chastenet, directeur du *Temps*, les généraux Jonnard et Brécard, de Saint-Aulaire, Politis, André Maurois, Francis de Croisset, le baron de Fontenay, Emile Henriot, Edmond Sée, François Porché, Lucien Descaves, Pol Neveux, Jean Ajalbert, de l'Aca-

démie Goncourt, de Nalèche, directeur du *Journal des Débats*, Edmond Haraucourt, Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque Nationale, Henri Verne, directeur des Musées Nationaux, Mme Hélène Vacaresco, Gaston Rageot, le duc et la duchesse de Lévis-Mirepoix, André Foulon de Vaulx, MM. Pierre et André de Fouquières, Paul Fort, André Lebey, Maurice d'Ocagne, A. F. Herold, Charles-Henry Hirsch, Henri Martineau, Yves Florenne, Francis Carco, André Fontainas, Edmond Jaloux, Lucien Corpechot, Maurice Martin du Gard, Guy-Charles Cros, Edouard Champion, J.-L. Vaudoyer, Antoine Orliac, etc.

L'inhumation a eu lieu dans le caveau de famille, au Père-Lachaise (86e Division), l'allée même où repose Guillaume Apollinaire. — L. DX.

§

Mort de Louis Le Cardonnel. — Trois jours après les obsèques d'Henri de Régnier ,on apprenait à Paris qu'un nouveau deuil venait de frapper la poésie française : en effet, Louis Le Cardonnel s'est éteint au palais du Roure, à Avignon, le 28 mai.

On se souvient que tout récemment (dans le *Mercure* du 15 mai) M. Raymond Christoflour publiait un article fort bien documenté sur le poète, sur ses propos familiers, sur sa vie dans la demeure où Mme de Flandreysy lui avait donné une hospitalité touchante. Au moment où cet article paraissait, Louis Le Cardonnel était déjà frappé de la maladie mortelle qui devait bientôt l'emporter.

Sa naissance (à Valence-sur-Rhône le 27 février 1862) fut méridionale, mais ses origines sont variées, car sa mère avait des ancêtres lorrains et son père descendait, paraît-il, d'une famille irlandaise qui, sans doute, a laissé un reflet de son esprit dans l'âme foncièrement religieuse, mystique et nostalgique de Louis Le Cardonnel.

Après des études au séminaire, puis au collège (à Valence, à Romans), il vint à Paris, et, dès l'âge de 19 ans, il publia des vers dans les jeunes revues. Il participa au symbolisme naissant et fut un des fidèles des mardis de Mallarmé. On le vit quelque peu au *Chat Noir* de Salis. Il fit du vers régulier et du vers libre, mais se fixa assez vite à la forme traditionnelle, qui répondait mieux à son besoin d'ordre, de discipline, de certitude maintenue par la règle. Même avant le Moréas des *Stances*, il fut un des poètes de marque qui revinrent au classicisme.

Tourmenté par le désir profond de l'idéal, de l'absolu, il voyagea, sentit mûrir en Italie la vocation ecclésiastique qu'il avait hésité à embrasser en France, et, en 1896, il fut ordonné prêtre à Rome.

Il exerça son ministère plusieurs années dans le diocèse de Valence et fut ensuite quelque temps novice chez les Bénédictins de Ligugé, mais l'état de sa santé ne lui permit pas de persévérer dans la vie monastique.

Son premier recueil, intitulé simplement *Poèmes*, parut aux éditions du *Mercure de France* en 1904. L'année suivante, le prêtre-poète, porté par sa nostalgie vagabonde, allait s'installer à Assise, où le souvenir de saint François berça longtemps sa vie et inspira ses chants. La généreuse sollicitude de Mme de Flandreysy, admiratrice fervente de son œuvre, l'avait enfin fixé à Avignon.

On sait que, depuis une cinquantaine d'années, la poésie chrétienne a trouvé, en France et en Belgique, d'illustres représentants. Sans rappeler certains poèmes de Verlaine, il suffit de citer les noms de Charles Guérin, Francis Jammes, Paul Claudel. Mais il a été donné à Louis Le Cardonnel de réaliser la poésie catholique à l'état le plus pur. Son inspiration est bien celle du prêtre. Elle monte vers le ciel, d'un jet net, ferme, toujours droit. Pourtant, il faut dire aussi que Le Cardonnel, en poète complet, goûtait intensément la nature, et notamment la nature italienne qui sait si bien mêler aux effusions célestes le charme de la terre.

Voici un poème composé avant l'ordination, et dont on appréciera la voluptueuse mélancolie :

BOIS SACRÉ

O ma sœur, attendons que, sur le bois qui rêve,
Avec lenteur la lune automnale se lève :
Dans une lumineuse et mouvante vapeur,
Les chemins blanchiront, pleins de mystique peur,
Et nous regarderons flotter de frêne en frêne
Le voile indéfini de l'heure élyséenne...
Oh! silence que seule interrompra là-bas,
Derrière le taillis celle qu'on ne voit pas,
La fontaine aux sanglots brisés...
Et virginales,
Des formes glisseront pour nous, par intervalles,
Des Muses sembleront s'en aller à longs plis
Harmonieusement dans les chemins pâlis.
Et, dans cette forêt qui, sommeillante et blême,
Ne paraît plus, ma sœur, que l'ombre d'elle-même,
Laissant aller notre âme en propos languissants,
Tous deux nous semblerons nos Mânes bleuissants.

Et voici un autre poème, tiré des *Chants d'Ombrie et de Toscane*, où la volupté de la nature éclate, mais pour s'absorber dans l'enthousiasme religieux :

Près du cloître où la vigne est blonde de lumière,
Oublieux du cruel passé qui fut le mien,
J'abandonne, en priant, mon âme tout entière
Aux attraits de ce beau printemps italien.

Dans mon ravissement je crois marcher à peine;
Je sens comme bondir la terre sous mes pieds.
Ce matin, dans la claire église franciscaine,
J'ai compris le bonheur des cœurs sacrifiés.

La jeunesse du monde, en sa candeur divine,
Emplit autour de moi l'air brûlant et vermeil :
Une autre adolescence éclôt dans ma poitrine,
Et je voudrais livrer ma poitrine au soleil.

J'ai respiré l'esprit de l'insensé d'Assise,
Qui tenait aux oiseaux des discours ingénus.
Dans l'ardeur qui m'exalte à la fois et me brise,
Je rêve de partir, sanglant et les pieds nus.

Apôtre, que Jésus secrètement prépare
Pour qu'il porte la paix à ses frères humains,
Au-devant de celui qui souffre ou qui s'égare
Je répandrais mon cœur à travers les chemins.

Je serais le semeur d'immortelle espérance,
Dont l'hymne vibrant monte avec l'aube du jour :
Et, saintement joyeux, même dans la souffrance,
J'irais, mon Dieu, j'irais vers l'extatique amour.

A quelque école d'art et de philosophie qu'on appartienne, on doit reconnaître dans Louis Le Cardonnel un des plus nobles poètes de ce temps.

Nous empruntons à l'anthologie de Paul Léautaud et van Bever, *Poètes d'aujourd'hui,* cette notice bibliographique, concernant ses œuvres :

Poèmes, Paris, Société du Mercure de France, 1904, in-18. (Il a été tiré, pour la Société des XX, 20 exemplaires de format in-8. Ces exemplaires portent tous la signature de l'auteur). — *Carmina sacra,* poèmes, Paris, Soc. du Mercure de France, 1912, in-18. — *A Sainte Thérèse de Jésus,* poème. Frontispice et ornements gravés sur bois par Louis Jou, Saint-Félicien-en-Vivarais, « Au Pigeonnier », et Paris, Crès, 1921, plaq. in-16 (cette pièce se trouve réimprimée dans le recueil suivant.) — *De l'une à l'autre aurore,* poèmes, Paris, Soc. du Mercure de France, 1924, in-16. — *Œuvres de Louis Le Cardonnel, I: Poèmes. Chants d'Ombrie et de Toscane* (*Carmina sacra*). *II: Orphica. Epigrammes, Elégies chrétiennes. Méditations et cantiques* (*Carmina sacra*). *De l'une à l'autre aurore,* Paris, Mercure de France, 1928.

La mort de Louis le Cardonnel a trouvé la presse et l'élite unanimes pour célébrer le caractère élevé et durable de son œuvre. — L. M.

§

Les obsèques de Louis Le Cardonnel en Avignon. — Les obsèques de Louis Le Cardonnel, mort en Avignon dans la nuit du 27 au 28 mai, ont été dignes de la simplicité et de la grandeur du poète. Le prêtre inspiré, enfin délivré de son pauvre corp souffrant, « qui était si lourd pour son âme », a reçu de la part du clergé, des lettres, de ses amis connus et inconnus, l'hommage qui convenait le mieux à son génie et à son cœur.

Le samedi 30 mai, à 3 heures, dans la cour d'honneur du Palais

du Roure, face à la chapelle dédiée à saint François et à sainte Claire d'Assise où il reposait, ses admirateurs sont venus lui dire un dernier adieu. Les discours qui, chacun à leur manière, célèbrent la noblesse de l'homme et la gloire de l'écrivain, furent tous empreints de cette vie de l'esprit qu'il communiquait à ceux qui l'approchaient, et d'une douleur presque lumineuse parce qu'elle se transforme en culte et en vénération.

Le Commandant Espérandieu, membre de l'Institut, le vieil ami, que Louis Le Cardonnel comparait à « une belle et loyale cloche, qui n'a pas de faille dans son métal et qui sonne Noël et Pâques toute l'année », rappela, d'une voix brisée, les dernières heures de l'agonie. Autrefois, le cher poète lui avait rendu ce beau témoignage : « Espérandieu, c'est un homme que j'aimerais avoir à mon lit de mort. »

Le général Clémençon, prit ensuite la parole au nom des Valentinois d'Avignon :

Nous parlions souvent, dit-il, des admirables paysages de la vallée du Rhône, de la gloire du matin clair sur les collines drômoises, et de la magnificence des soleils couchants sur la plaine avignonnaise illuminée par le flamboiement de son Rhône tragique. Il me disait combien ce tableau était proche des paysages de l'Ombrie et de la Toscane qu'il avait tant aimés au temps où ses yeux possédaient encore la lumière.

Au nom de l'Académie de Vaucluse, le Docteur Laurent-Moreau salua un confrère illustre, et M. Barbe de Kerchène, chez qui le poète fit de longs séjours en été, évoqua les souvenirs d'une longue et solide amitié.

Puis, le poète Emile Ripert définit en paroles émouvantes la mission particulière du prêtre-poète :

Oui, mon cher maître, la leçon de sagesse ardente que vous nous avez proposée, celle qui évoquait « la coupe d'or d'où le vin ne doit pas déborder », celle qui conseillait de « mettre notre flamme dans du cristal », celle que vous avez reçue vous-même de Florence, de Rome, de l'Ombrie, de toute l'Italie, « grave et pure Sibylle assise entre deux mers », qui la tenait elle-même de la Grèce et de l'Evangile — cette leçon plus que jamais elle s'inscrit pour nous sur le fronton de cette chapelle franciscaine, où vous faites ici une dernière halte, auprès de l'arbre mistralien qui la confirme encore pour nos cœurs, et c'est celle que nous emportons, émus, mais rassérénés, de votre vie et de votre mort, qui n'est qu'un prolongement purifié de votre vie terrestre.

Après M. Maurice Mignon, de la Faculté d'Aix, qui rappela ses rencontres en Italie avec le maître que nous pleurons, M. Médan parla au nom de l'Association des Amis de Louis Le Cardonnel, qui pendant longtemps ont soutenu matériellement le poète privé de ressources.

C'est en Dieu, dit-il, qu'ils ont aimé le prêtre-poète, c'est à Dieu qu'ils confient le couronnement éternel de leur œuvre temporelle : leur admiration se confond aujourd'hui avec la prière.

Chargé par la Société des Poètes français de porter au grand disparu l'hommage de sa tristesse et de sa profonde admiration, j'ai tenté à mon tour de définir succinctement l'art et la mission de Louis Le Cardonnel, tels qu'ils me sont apparus au cours de sept années d'intimes entretiens.

L'art pour l'art, l'art qui se prend lui-même pour fin, qui se donne comme un divertissement ou comme un spectacle, est à ses yeux, non seulement une erreur, mais un scandale, une idolâtrie... L'art doit être au service de quelque chose qui le dépasse; et ce but sublime, l'auteur de *Carmina Sacra* l'avait cherché dès ses premiers vers, ou plutôt il l'avait déjà trouvé... Le centre de sa nature, c'est la Foi, une foi inébranlable et scrupuleusement orthodoxe... Il y a chez lui un franciscain et un templier, un mendiant d'amour et un paladin du Christ...

Enfin, M. Georges Barelle, au nom des jeunes poètes rhodaniens, exprima sa reconnaissance profonde envers ce maître si haut et si bon.

A 16 heures, l'absoute fut donnée en l'Eglise Saint-Agricol par M. l'Archiprêtre Bertrand, en présence de Mgr de Llobet, évêque d'Avignon, entouré du vicaire-général et du chancelier de l'évêché.

Puis le cortège, conduit par Georges Le Cardonnel, frère du défunt, et par madame Georges Le Cardonnel, accompagnés de madame Jeanne de Flandreysy qui a entouré de soins si dévoués les derniers moments du poète, s'est acheminé, par les rues tortueuses d'Avignon, vers le beau cimetière Saint-Véran où le corps a été déposé en attendant la cérémonie de l'inhumation qui aura lieu à Valence. Le cordon était tenu par M. le Chanoine Ruy, directeur du Collège Saint-Joseph, le R. P. Poucel, le général Clémençon, le commandant Espérandieu. Pour obéir aux vœux du poète, membre du tiers-ordre de Saint-François, le char des pauvres, sans fleurs ni couronnes, était seulement recouvert d'un drap noir. Il a demandé que sur sa tombe figure cette simple épitaphe :

Ici repose
Louis Le Cardonnel
Prêtre de l'Eglise de Valence,
Du Tiers-Ordre de Saint-François,
Frère Augustin-Marie,
Chevalier de la Légion d'honneur

qui, pendant son pèlerinage souvent douloureux ici-bas, a constamment cherché, aimé et chanté Dieu. — RAYMOND CHRISTOFLOUR.

§

A l'Académie Goncourt. — Le mercredi 27 mai, le poète, romancier et essayiste Léo Larguier a été élu membre de l'Académie Goncourt en remplacement de Léon Hennique, décédé le 25 décembre dernier. Le premier tour de scrutin avait donné des voix à MM. Pierre Mac Orlan, René Benjamin, Charles-Henry Hirsch et Hugues Delorme. Au deuxième tour M. Léo Larguier a obtenu 5 voix, M. Alexandre Arnoux 3 et M. Marius Leblond 1.

§

Prix littéraires. — La Bourse nationale de voyage littéraire, d'une valeur de 9.000 francs, et qui était réservée cette année à la Poésie, a été partagée entre Mme Raphaelle Martinon, pour son manuscrit *Le Passant de Minuit*, et M. Louis Pize pour son manuscrit *Le Poème de l'Automne.*

Le prix annuel de la société des « Amis de la Pologne » a été décerné à Mlle Strowska pour son manuscrit *Nouveaux contes de Pologne.*

§

Henri de Régnier défini par lui-même. — « Les romans de M. Henri de Régnier sont aujourd'hui au nombre de quatre, écrivait M. Paul Léautaud dans le petit volume qu'il a consacré à l'auteur de la *Double Maîtresse*, en 1904 (collection *Les célébrités d'aujourd'hui*, E. Sansot édit.) Je lui ai demandé comment il les a écrits, depuis la trouvaille du sujet jusqu'au mot *fin* sur la dernière page. »

Et il publiait la réponse de M. Henri de Régnier :

Je trouve d'abord le sujet, son point de départ et son aboutissement. Cela prend d'abord une forme visuelle, puis mes personnages se font. Je prends sur eux quelques notes très brèves. Je laisse le tout reposer. J'y pense. Peu à peu les scènes s'organisent, le livre naît en ses points principaux : grandes lacunes, soit dans les personnages, soit dans les événements, dont je ne m'occupe pas. Alors, un jour, je commence à écrire, vite, sans relire, de manière presque illisible. C'est mon grand travail, j'invente à mesure : il le faut. Travail fatigant. A ce moment-là, je ne pense à mon livre que la plume à la main; le reste du temps, je le fuis. Dans cette première rédaction, il y a tout, trop même, généralement, mais c'est écrit en galimatias. Alors, je recopie et je refais. Cela devient des phrases, je retouche, j'arrange. Une fois fait, c'est lisible, mais mauvais. Je recopie encore, j'améliore, je raccourcis, et la chose prend tournure. Pour finir, il faudra les épreuves et une dernière révision, très sérieuse. Une fois le livre imprimé, publié, il ne m'intéresse plus, je l'oublie.

§

Les Cabinets de lecture.

M. Ernest Gaubert, président du Syndicat des Quotidiens de Province, a adressé à M. Georges Duhamel la lettre suivante :

18 mai 1936.

Mon cher confrère,

Vous venez de publier sur les cabinets de lecture un article fort juste. Ce qu'il faut, avant tout, pour un auteur, c'est qu'il soit lu. Hélas! on lit de moins en moins. C'est un peu la faute aux auteurs et un peu à l'organisation de la publicité.

Nous sommes un pays où n'importe quel Français moyen dépense de 100 à 600 fr. d'apéritifs par mois et n'achète pas 10 fr. de livres

dans l'année. Mais on aurait pu donner au public français le goût de la lecture. J'ai fait une campagne au *Quotidien* à ce sujet et j'étais en mesure de la faire aboutir si j'avais trouvé le moindre encouragement chez les éditeurs. Il y a en France trente-six mille communes. Trente-deux mille sur ce nombre n'ont pas de bibliothèque publique. Il aurait fallu organiser ces bibliothèques, rendre par une loi leur constitution obligatoire et, au cas ou le Conseil Municipal n'aurait pas voté de crédit pour l'entretien et le renouvellement des livres, le Préfet l'eût ajouté d'office. Cela faisait pour l'édition française un revenu moyen de trente millions par an en plus. C'était une goutte d'eau dans le budget national; et à la campagne, on eût pris goût à la lecture. Au moment où l'on voudrait le maintien à la terre des populations, une bibliothèque est plus utile qu'un cinéma, car le cinéma est un art d'évasion, intellectuel et réel.

A la campagne, on lirait avec plaisir des livres de voyages, d'impressions, des livres d'histoire, des romans. Dans l'existence des villes, il n'y a plus de temps pour lire.

Faites, mon cher confrère, de ma lettre ce que vous voudrez. Mais je tenais à vous féliciter de votre article.

Je vous prie, etc.

ERNEST GAUBERT.

§

Immunité et responsabilité. — Sous ce titre, M. Georges Duhamel publiait récemment dans plusieurs journaux de province un article où il étudiait l'immunité parlementaire. Nous extrayons de cet article les lignes suivantes pour mieux faire comprendre une des réponses reçues :

...Que les personnages politiques ne soient pas justiciables des tribunaux pendant la durée de leur mandat, eh bien, ma foi, j'y consens, mais seulement en ce qui concerne les délits de droit commun. En d'autres termes j'admets, — puisque c'est l'usage, — qu'un député ne puisse, pendant tout au moins la durée d'une législature, être poursuivi pour vol, pour attaque à main armée ou pour attentat à la pudeur. Mais il me semblerait sage de supprimer l'immunité pour les fautes professionnelles. Un artiste qui, par quelque absence ou par quelque retard, compromet le succès d'un spectacle doit payer un lourd dédit. Un pharmacien convaincu d'un instant de distraction risque l'amende et pis encore. Et un personnage politique pourrait commettre de graves fautes professionnelles sans subir une punition? Dans l'état actuel de la société, ce serait vraiment trop injuste et je suis bien sûr que la plupart des parlementaires ont une idée trop élevée de leur charge et de leurs devoirs pour ne pas me donner raison.

Je ne sais même plus et ne veux même pas savoir quels étaient les responsables — s'il faut prendre un exemple — au moment de cette désastreuse affaire que fut, pour le prestige français, le plébiscite de la Sarre. La France, aux yeux du monde entier, a montré que ses services d'information, ses commissions parlementaires et même ses gouvernants

étaient renseignés d'une façon déplorable sur ce que les Allemands appellent volontiers « la conjoncture... » A ce moment-là, j'ai cru dans mon dépit et même dans ma douleur qu'on allait organiser une cour de justice ou quelque chose d'analogue. On a sans doute congédié deux ou trois employés de bureau; on a, peut-être, mis à pied quelques malheureux fonctionnaires. Et les choses en sont restées là, comme toujours.

Et voici la réponse, qui émane d'une personnalité parfaitement renseignée. Elle ne nous paraît pas sans intérêt, dans les graves conjonctures où la France se débat :

Votre allusion à la Sarre vise un cas tout à fait typique et proprement scandaleux, car il y a eu des fonds de propagande assez importants et leur rendement a été tel qu'on se demande s'ils furent employés.

Ce sont des choses sur lesquelles il me semble d'autant plus difficile de passer l'éponge que les hasards avaient fait de moi, en 1919, le premier et dernier titulaire du poste de... (1), à Sarrebrück, et que je connais l'immense champ d'activité qui s'offrait à nous.

§

A propos du nom propre en littérature. — M. Emile Saillens a dit dans le numéro du 15 mai du *Mercure* quelles ont été les ressources du nom propre, en poésie notamment. Qu'il me soit permis de citer ce petit poème dû à M. Henri Pourrat et extrait d'un recueil publié en 1922 et maintenant introuvable, *Liberté*. On verra que ces vers légers sont un très bon exemple pour illustrer l'intéressant article de M. Emile Saillens :

LE PAYS.

L'instituteur-adjoint, se trouvant éloigné du pays natal, parcourt une carte d'état-major et se chante les noms des lieux-dits et des hameaux.

Minard et Chinard, Ambert,
Chanabert,
Le moulin de Gratarelles,
Gonlaud, Combris, Combrias,
Bérodias,
Chataduc et Chantagrelles,

Le Puy-Bessons, les Bracons,
Malfrancon,
La Tour-Goyon, les Grangettes,
Le Bouchet, Goure, Pourrat,
Poumarat,
Le Champ de Clure et Cleurettes,

Le Grand et Petit-Vimal,
Mignaval,
Valeyre-de-haut, l'Epine,
Le Mareynat, Biora,
Nouhara,
Vieux Livradois des collines...

FRANÇOIS-PAUL RAYNAL.

(1) C'est nous qui supprimons l'indication précise que nous donne notre correspondant, pour lui éviter, éventuellement, tout ennui.

§

Les cavaliers du Pont d'Iéna. — On élargit actuellement, en vue de l'exposition de 1937, le pont d'Iéna. On déplace les cavaliers de pierre qui montaient la garde à ses extrémités. Les remettra-t-on en place? Le pont conservera-t-il son nom? On l'ignore encore. S'il reçut de Napoléon le nom qu'il porte actuellement, il avait été conçu pour être le « Pont de l'Ecole militaire » (appellation qu'il retrouva pendant quelque temps sous la Restauration), et les travaux étaient en train depuis quelque six mois, quand parut un décret, daté de Varsovie, 13 janvier 1807, qui le vouait à la commémoration d'une éclatante victoire. L'empereur décidait en même temps que le quai de Chaillot et les rues projetées sur la rive droite rappelleraient les noms des officiers tués dans la fameuse journée : le général de Billy; les colonels Lamotte, Barbanègre, Marigny et Doullembourg. De tous ces hommages à la bravoure héroïque, aucun ne subsiste. Le quai de Billy a été débaptisé le dernier après la grande guerre, pour devenir l'avenue de Tokio.

Des statues équestres, placées sur les quatre piédestaux qui terminent les parapets devaient proclamer la gloire de la cavalerie de la grande Armée.

On distingue sur les gravures des élévations du pont, qui font suite au devis imprimé de Lamandé, des figures à grande échelle : cuirassier, dragon, hussard et lancier.

Paul Marmottan, dans une intéressante notice malheureusement épuisée, a révélé les noms de deux des artistes à qui le baron Denon avait réservé ces commandes. L'un était Lemot, sculpteur réputé et très en faveur, qui traita le cuirassier, sous les traits du général d'Hautpoul, tué à Eylau. L'autre était Cartellier, qui exposa au salon de 1814 un cheval de dix pieds et demi de hauteur, destiné, croyait-on, à Lannes.

La figure de Lemot avait cinq mètres de haut. On en trouve une belle reproduction au trait dans l'*Album des victoires et conquêtes.* Elle fut certainement exposée et l'impression qu'elle fit sur le public dut être assez forte, puisque, plus de quinze ans après, Champollion le jeune dans une lettre à son frère, datée du 5 juillet 1830, la prend comme terme de comparaison :

> ...Un colosse comme celui du Rhamesseïon, écrit-il, placé sur le terre-plein du Pont-Neuf, en dirait plus que trois régiments de statues équestres de la taille de celle de Lemot.

Nous ignorons ce qu'elle est devenue. Nous ignorons de même les noms des deux autres sculpteurs, pour lesquels des ateliers

avaient été aménagés rue du faubourg Saint-Denis, dans la fonderie de l'ancienne foire Saint-Laurent.

Quant aux cavaliers à pied qui ont modestement remplacé les cavaliers caracolants prévus sous le Premier Empire, on sait qu'ils appartiennent à des âges et à des civilisations différents. Le Grec est de Devaulx, le Romain de Dumas, le Gaulois de Préault, l'Arabe de Feuchère. Ils ont été mis en place sous le Second Empire et peuvent braver, grâce à leur absence de caractère, les changements de régime. — ROBERT LAULAN.

§

Henry Céard et Jean de Tinan. — Par delà le naturalisme, Henry Céard exerça une réelle influence sur les débuts de quelques jeunes écrivains de la génération symboliste. Ce n'est point tant l'ironiste désabusé d'*Une Belle Journée* qui les séduisait, que l'amer sceptique des *Résignés*. C'est à lui qu'Hugues Rebell dédia son premier roman, *Baisers d'Ennemis* (1) et c'est à lui surtout que le charmant Jean de Tinan pensait quand, en décembre 1893, dans ses *Cahiers*, récemment dispersés par M. Georges Andrieux, il notait :

Les livres de Céard : je les admire beaucoup.

Il écrivait encore, en janvier 1894 :

Avec Mühlfeld (2) : je me souviens, nous parlâmes de la jalousie (3) : ce sentiment nous est commun devant certains paysages par exemple que nous aurions voulu n'avoir été vus par personne avant nous.
Hélas! — nos sensibilités sont ridicules.
Puis — de quoi encore : ...mais qu'importe.
Je voudrais cette année devenir plus *sain* d'esprit, être absorbé tout entier par le travail et mon amour.
Oh! qu'elle me dise la parole qui fait vivre. J'ai besoin d'être aimé.
Céard a écrit :
«Allons bon — encore un cœur qui charbonne (4). »
Le mien semble une pauvre plante qui manque d'eau — il me faut son amour : sans cela, je me dessécherai jusqu'à en mourir.
Qui expliquera pourquoi cette enfant aux yeux clairs me possède tout entier — tout entier!
...Elle est la Madone.

Rebell ne devait pas tarder à secouer le joug maléfique de Céard. Shakespeare, Mantegna, Wagner et Nietzsche le désenvoûtèrent et il entonna le grand hymne païen des *Chants de la Pluie et du Soleil*. Jean de Tinan tâcha de s'inspirer de l'*Exemple de Ninon de Lenclos*

(1) Voyez : *La Jeunesse d'Hugues Rebell*, Mercure de France.
(2) Ce fut Mühlfeld, grand admirateur de Céard et son apologiste dans la *Revue Blanche*, qui le fit connaître à Jean de Tinan.
(3) La jalousie est le thème du premier roman de Lucien Mühlfeld : *Le Mauvais Désir* (1896).
(4) *Les Résignés*, acte III, sc. x, p. 118.

amoureuse, mais, par intermittences, son cœur continua de charbonner. D'autres enfants aux yeux tantôt clairs, tantôt sombres, le possédèrent, tour à tour, tout entier : faute de pouvoir conquérir l'amour de la dernière Madone, l'ami d'*Aimienne* se dessécha jusqu'à en mourir. — AURIANT.

§

La mort du poète.

A la mémoire de Henri de Régnier.

Un poète vient de mourir
Dont ma jeunesse fut ravie,
Et je sens, hélas! se tarir
Par sa mort un peu de ma vie.

C'était un poète inspiré,
A la muse noble et savante.
Je sais que je retrouverai
Dans ses livres sa voix vivante.

J'entendrai les flûtes d'avril
Qui font sangloter les fontaines,
Et ce souffle antique et viril
Qui pour nous s'élance d'Athènes.

J'entendrai, dans le bois sacré
Qu'est son œuvre héroïque et tendre,
La lyre du divin André :
Qui ne pourrait certes l'entendre!

Sous les rayons mauves et verts
D'un couchant où le jour expire,
J'entendrai, Poète, en tes vers
Palpiter l'âme de Shakspeare.

Mais à présent que tu es mort
Et qu'en deuil est la Poésie,
Toujours plus haut, toujours plus fort,
Avec une âpre frénésie,

Dans les nuits d'orages stridents
J'entendrai la voix, étouffée
Par son poing pressé sur ses dents,
D'Eurydice pleurant Orphée!

24 mai 1936.

FRANÇOIS DELLEVAUX.

§

L'âge du Christ. — Nous avons reçu de Budapest une lettre datée du 20 mai, qui contient cet intéressant passage :

Je lis dans le sottisier de votre numéro du 15 mai la phrase suivante : « L'opinion a prévalu que la mort du Christ s'est produite le 7 avril dans l'année 30 de notre ère. Jésus avait alors 34 ans et trois mois. »

Il semble en effet résulter des données fournies par les Evangiles que Jésus serait né, non pas en l'an 753 de Rome, conformément à la chronologie traditionnelle qui date du sixième siècle, mais vers l'an 750, c'est-à-dire quelques années avant l'an I de l'ère à laquelle le Christ a donné son nom. Il n'y a donc aucune absurdité à supposer que Jésus ait eu 34 ans en l'an de l'ère chrétienne.

Le seul reproche qu'on pourrait légitimement adresser à l'auteur de la phrase en question, c'est d'avoir prétendu fixer exactement la durée de la vie de Jésus en acceptant comme historiques les dates du 25 décembre et du 7 avril comme celles de la naissance et de la mort de Jésus. Ces dates ont une valeur purement théologique, la Noël étant la fête du Soleil et Pâques étant le jour de l'immolation de l'Agneau, à qui Jésus est assimilé par les évangélistes et par l'auteur de l'Apocalypse...

JEAN CARRÈRE.

§

Le Sottisier universel.

Je connais un grand garçon qui dirige trois fermes, qui mène durement ses hommes et n'aime que ses bestiaux, qui fait saillir à chaque instant un bœuf ou un étalon. — JULES RENARD, *Journal* (31 mars 1889).

SAINTE-BEUVE (Charles-François de), né à Boulogne-sur-Mer le 23 décembre 1804, mort à Paris le 13 octobre 1869... Il fit ses études à Boulogne-sur-Mer, à la pension Blériot, et vint en 1808 les terminer à Paris. — *La Grande Encyclopédie*, t. XXX, p. 125.

On voit ainsi qu'en 135 ans l'Espagne a traduit six fois des écrivains de langue flamande, la Suède dix fois, l'Italie quarante fois, l'Angleterre quarante-neuf fois. L'Allemagne vient ensuite avec un chiffre beaucoup plus fort : 337. Mais c'est la France qui prend la tête, et largement, avec le chiffre de 465 traductions, parmi lesquelles celles de Charles de Coster pour le XIXe siècle et de Stijn Streuvels de nos jours sont sans doute les plus connues. — *Les Nouvelles littéraires*, 29 février.

HOUSMAN ET VIRGILE. — L'illustre latiniste et poète Alfred Housman, qui vient de mourir, était un professeur austère et sans rayonnement sur ses élèves... Cependant un matin de mai 1914, quand il eut commenté et disséqué l'ode de Virgile *Diffugere nives, redeunt jam gramina campis*... son auditoire eut la surprise de l'entendre dire... — *Le Temps*, 9 mai.

UN DOCTEUR TIRE SUR SON BEAU-PÈRE. — La Roche-sur-Yon, 17 mai : Hier soir, à la suite d'une vive discussion, le docteur Laguzet, de Fontenay-le-Comte, a blessé son beau-père, M. Auduge, pharmacien, de trois coups de bistouri. — *L'Ami du Peuple*, 18 mai.

En additionnant deux de ces dates et en divisant par 2, on trouvera la date d'un traité de paix qui mit fit à la guerre de la succession d'Augsbourg. — *Le Journal*, 8 mars.

Nobel avait établi en 1869 un laboratoire à Saint-Servan, près de Paris. — *L'Œuvre*, 20 mai.

A cette époque [la guerre de 1870], aucune cantine officielle n'était rattachée à l'armée française, et les soldats comptaient sur un corps volontaire de femmes appelées cantinières pour leurs besoins concernant la nourriture, le blanchissage et autres du même genre. — *The Times*, 22 mai.

Depuis l'invention des cartes à jouer, sous le règne de Charles VII, innombrables sont les personnages qui ont figuré dans les jeux — *L'Intransigeant*, 8 mars.

INVITATION AU VOYAGE. — ...« Songe à la douceur d'aller voyager ensemble... » Les vers de Baudelaire et la musique de Duparc chantent dans notre mémoire. — *Le Journal*, 13 mai.

J'ai rencontré l'arrière-petite-fille d'Arthur Young, cet agronome américain qui s'illustra jadis par son grand reportage prérévolutionnaire, après un voyage en France, à la veille de 1789. — *Le Temps*, 19 avril.

« HEDDA GABLES » D'IBSEN A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — ...*Le Secret*, de M. Henry Bernstein, nous semble une pièce autrement forte et vraie qu'*Hedda Gables*... Que d'étrangeté dans le jeu le plus banal d'*Hedda Gables!* — *L'Ordre*, 1er avril.

COQUILLES

QUÉRARD. *Galerie des écrivains qui se sont déguisés sous des anagrammes, des cryptogames, des pseudonymes.* — Catalogue de la Librairie Boutefoy, n° 48.

Cette année, pour le tricentenaire du *Cid*, la Comédie-Française se propose de remonter quelques-unes des pièces les plus représentatives du génie de Corneille. *Nicodème*, qui ouvrira l'hommage que l'on veut ainsi rendre à notre grand tragique, sera bientôt joué dans une présentation nouvelle. — *Echo de Paris*, 12 mai.

§

Publications du « Mercure de France ».

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCLXVIII

—

CCLXVIII — N° 910. — 15 MAI

GEORGES DUHAMEL	*Les Cabinets de Lecture*	5
EMILE SAILLENS	*Du Nom propre en Littérature*	9
SUZANNE PEUTEUIL	*L'Accordéon solo*, poèmes	42
EMILE LALOY	*La Prétendue Politique de Paix de Bismarck*	48
RAYMOND CHRISTOFLOUR	*Louis Le Cardonnel dans ses Propos familiers*	82
LOUIS GHISLETTI	*La Clef dans la Neige*, nouvelle	96

REVUE DE LA QUINZAINE. — EMILE MAGNE : Littérature, 120 | ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 126 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 131 | PIERRE LIÈVRE : Théâtre, 136 | MARCEL BOLL : Le Mouvement scientifique, 139 | LOUIS CARIO : Science financière, 144 | A. VAN GENNEP : Préhistoire, 148 | CHARLES MERKI : Voyages, 152 | MAURICE MAGRE : Sciences occultes et Théosophie, 156 | SAINT-ALBAN : Chronique des mœurs, 159 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 162 | GASTON PICARD : Les Journaux, 170 | RENÉ DUMESNIL : Musique, 175 | JEAN ALAZARD : Histoire de l'Art, 178 | Dr G. CONTENAU : Archéologie, 185 | JACQUES CREPET : Notes et Documents littéraires. *Trois billets inédits de Baudelaire,* 192 | KADMI-COHEN : Notes et documents d'histoire. *Les troubles de Palestine,* 195 | PAUL GUITON : Lettres italiennes, 199 | NICOLAS BRIAN-CHANINOV : Lettres russes, 203 | LOUISE FAURE-FAVIER : Variétés. *Souvenirs aériens. L'aéroport Remy de Gourmont,* 209 | MERCVRE : Publications récentes, 217; Echos, 218.

CCLXVIII — N° 911. — 1er JUIN

GEORGES DUHAMEL	*Comment défendre le Livre*	225
JEAN MARIOTTI	*Les Trois Vierges*, nouvelle	229
ELIE MARCUSE	*Poèmes*	242
AURIANT	*Madame Bovary, née Colet*	247
ERNEST RAYNAUD	*Le Symbolisme et les Cafés littéraires*	282
FERNAND FLEURET	*La Lettre de Prêtre-Jean, Pseudo-Roi d'Abyssinie*	294
NINA GOURFINKEL	*Shakespeare chez les Soviets*	319
JOHN CHARPENTIER	*La Vengeance de la Femme Hémard*, nouvelle	331

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : Littérature, 348 | André Fontainas : Les Poèmes, 355 | John Charpentier : Les Romans, 360 | Pierre Lièvre : Théâtre, 365 | Georges Bohn : Le Mouvement scientifique, 369 | Henri Mazel : Science sociale, 372 | A. van Gennep : Folklore, 377 | Louis Richard-Mounet : Histoire des Religions, 382 | Charles-Henry Hirsch : Les Revues, 385 | Gaston Picard : Les Journaux, 394 | René Dumesnil : Musique. 398 | Guy Lavaud et Pierre Morel : Bibliothèques, 403 | René de Weck : Chronique de la Suisse romande. 416 | Henry-D. Davray : Lettres anglaises, 420 | Georges Cattaui : Chronique d'Egypte, 427 | Démétrius Astériotis : Lettres néo-grecques, 431 | Mercvre : Publications récentes, 438 ; Echos. 441.

CCLXVIII N° 912. — 15 JUIN

Georges Duhamel........	*Adieu à Henri de Régnier*	449
Robert Honnert.........	*Henri de Régnier*................	454
Ernest Tisserand........	*Paulin,* nouvelle................	474
Lucien Guitard..........	*Poèmes*..........................	482
Jean-Édouard Spenlé.....	*Deux Conceptions de l'Éducation : Humanisme et Racisme*.........	486
Émile Bernard...........	*Le Symbolisme pictural, 1886-1936.*	514
Alfred Mortier.........	*L'Européen tel qu'on le parle....*	531
Professeur Léon Binet..	*Quel est le sexe le plus fort? Notes de Physiologie comparée*........	546
Henri Sales............	*Office des Morts,* nouvelle........	557

REVUE DE LA QUINZAINE. — Emile Magne : Littérature, 567 | André Fontainas : Les Poèmes, 574 | John Charpentier : Les Romans, 578 | Pierre Lièvre : Théâtre, 583 | Marcel Boll : Le Mouvement scientifique, 586 | A. van Gennep : Histoire des Religions, 591 | Charles-Henry Hirsch : Les Revues, 594 | Gaston Picard : Les Journaux, 602 | René Dumesnil : Musique, 608 | Gustave Kahn : Art, 613 | Charles Merki : Archéologie, 622 | René Martineau : Notes et Documents littéraires. *Un inédit de Tristan Corbière,* 624 | Charles Léger : Notes et Documents artistiques. *A propos dn centenaire de Fantin-Latour,* 626 | Ed. Ewbank : Chronique de Belgique, 633 | François-Paul Raynal : Lettres romanes, 637 | Emile Laloy : Bibliographie politique, 644 | Mercvre : Publications récentes, 649; Échos, 652; Table des Sommaires du Tome CCLXVIII, 671.

HENRY DÉRIEUX

Face à Face

— POÈMES —

(Prix Léon Dierx)

Volume in-16 double-couronne, prix. 12

La Poésie française contemporaine

1885-1935

Avec une Bibliographie des Poètes, une Bibliographie des ouvrages g
raux, une Table analytique des matières et un Index des noms cités.

Volume in-16 double-couronne, prix. 15

JEAN JACOBY

La Pucelle d'Orléans

Fille au grand cœur
Martyre et Sainte

fort volume in-16 double-couronne. Prix. . . . . . **15** fr.

Le Secret de Jeanne d'Arc

Pucelle d'Orléans

ume in-16 double couronne. Prix. . . . . **15** fr.


Vacances 1936
le
...
GUIDE
ETAT
est paru
...
ETAT
en vente dans les bibliothèques
des gares . Prix 4 fr.

BULLETIN FINANCIER

agitation a redoublé à la Bourse durant la seconde quinzaine de mai. aines controverses sur un « alignement » des monnaies et sur les diffis de financer le programme de grands travaux sans recourir à l'inflation remis au premier plan de l'actualité la question d'une dévaluation du c.

autre part, le marché s'est ému de grèves, bien que celles-ci aient été quées par un grand calme.

en entendu, les bruits les plus surprenants ont été répandus, auxquels le chef du gouvernement a dû répondre en rappelant incidemment que le i socialiste était hostile à une amputation de la monnaie.

s valeurs françaises ont nécessairement pâti de ventes qui, pour être tous peu importantes, furent néanmoins déprimantes, les acheteurs se mont peu empressés. Un grand nombre de titres sont ainsi tombés à des s sans rapport avec leurs derniers dividendes, avec la structure finane des sociétés qui les ont créées et même avec les conséquences poss des mesures que pourrait prendre le gouvernement pour assurer ilibre budgétaire et rendre de l'élan aux affaires.

elativement, nos rentes ont montré de la résistance : elles s'inscrivent ffet à des cotes qui appellent des ordres d'achat. On ne saurait oublier les fonds publics belges marquèrent une forte reprise dès que le gouverent Van Zeeland eut pris, l'an dernier, les décisions que les circonses imposaient.

action Banque de France, qui avait été très éprouvée pendant la pree quinzaine de mai, a trouvé un terrain résistant vers 5.600. De même, rédit Foncier a été l'objet de demandes suivies vers 2.250.

s valeurs d'assurances se sont de nouveau alourdies en raison de l'incerle où l'on reste pour ce qui concerne la création d'une Caisse de réassuces. D'autre part, plusieurs compagnies ont décidé des distributions de rves qui réduiront l'élasticité des dividendes futurs.

ait remarquable : le recul des chemins de fer français a été moins impor que celui d'un grand nombre de valeurs industrielles. C'est que, pratiment, nos réseaux vivent sous le régime de la « nationalisation ».

n revanche, les groupes du gaz et de l'électricité ont manifesté une faise extraordinaire. Les porteurs d'actions de nos sociétés concessiones de sources de production d'énergie hydraulique et de réseaux de ribution d'électricité redoutent d'invraisemblables éventualités. Il est plement logique de prévoir un redressement de ce compartiment, tout moins pour les titres dont le nombre n'a pas été augmenté par des capisations de réserves.

es valeurs métalliques ont peu varié. Les mines d'or n'ont que faiblement gressé; d'abord parce que le « fonds anglais de régularisation des nges » entrave toute hausse de la livre, ensuite parce que la production l'or en Afrique du Sud décroît et que les prix de vente du métal jaune hissent.

a Royal Dutch et la Shell ont été recherchées; ces titres sont internaaux et leurs dividendes sont notablement augmentés pour 1935. Les es valeurs de pétrole n'ont pas varié : aux Etats-Unis, on redoute une production nouvelle.

es meilleures affaires de produits chimiques et électro-métallurgiques été attaquées. Péchiney, qui augmente son dividende et distribue en èces une partie de ses réserves, s'est abandonné jusqu'à 1.157. Gafsa et nt-Gobain n'ont pas été épargnés. Le groupe de la soie artificielle n'a nt échappé à la faiblesse générale.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Danemark, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro : 5 fr .75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers,*** certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs a vue, pons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. P France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augı d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *a la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes-rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1938.


THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 072 840


BOUND BY